

SCÈNES CONTEMPORAINES

ET

SCÈNES HISTORIQUES.

PARIS, IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,
Rue Saint-Louis au Marais, n° 46.

SCÈNES CONTEMPORAINES

ET

SCÈNES HISTORIQUES

LAISSÉES

Par Madame la Vicomtesse de Chamilly.

TOME PREMIER.

TROISIÈME ÉDITION.

(La 1ère édition, ne comportant qu'un volume, fut éditée par Balzac imprimeur. le titre se limitait aux "Scènes Contemporaines"

PARIS,
PUBLIÉ PAR J. BARBEZAT,
RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.
GENÈVE, MÊME MAISON.
1830.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

On s'étonne généralement dans la bonne compagnie que ces scènes aient été trouvées chez feu Mme la vicomtesse de Chamilly. Nous ne saurions trop répéter qu'elles sont attribuées à M. le comte Hector de Chamilly, son neveu, ancien officier de cavalerie, qui se trouvait dernièrement en quarantaine au lazareth de Toulon, où il avait débarqué, à son retour de Grèce, en même tems que le général Guilleminot. Son départ subit ne nous permet pas encore de donner quelques renseignemens positifs à cet égard, au public, qui a bien voulu s'intéresser à la première édition des *Scènes Contemporaines*.

Cette seconde édition est augmentée du *Dix-huit Brumaire*, scènes nouvelles, que nous possédions depuis long-tems. Le succès des premières scènes nous a engagé à exhumer cette œuvre des papiers de Mme la vicomtesse de Chamilly. Quelques personnages vivans y figurent, et peut-être pensera-t-on que nous aurions dû attendre quelques années encore pour publier cette relation ; mais,

outre que ces individus ont déjà été mis en scène dans des mémoires publiés depuis dix ans, nous avons, dans notre aversion bien connue pour tout ce qui ressemble à la satire, adouci ou même courageusement supprimé certaines scènes du *Dix-huit Brumaire*, qui n'étaient peut-être pas les moins piquantes, telle, entre autres, la conversation qui eut lieu, pendant l'échauffourée, aux Cinq-Cents, entre MM. Regnault de Saint-Jean d'Angely et Boulay de la Meurthe, réfugiés chez le restaurateur Legriel, dans la même armoire. Au reste, en cas de réclamations, nous déposerions chez un notaire de Paris quatre mille lettres autographes, vingt-deux volumes de mémoires inédits, et trois liasses de pièces officielles qui ont servi à composer cette histoire véridique.

Nous n'avons qu'un mot à ajouter. Les libraires de Bruxelles ont publié plusieurs contrefaçons de cet ouvrage. Elles sont accompagnées d'une clef et de notes explicatives où l'on désigne, comme types des personnages des *Scènes Contemporaines*, plusieurs individus que, ni Mme de Chamilly, ni son neveu, n'ont pu connaître : nous protestons, comme légataires de cette dame, et au nom de sa noble famille, contre toute interprétation de ce genre.

Paris, 1er avril 1828.

AVANT-PROPOS.

Chaque jour de l'hiver dernier, on voyait un certain nombre de voitures stationner au-dessous d'un entresol de la rue de Duras, petite rue peu fréquentée du faubourg Saint-Honoré. C'est là que demeurait Mme de Chamilly. Le soir, l'affluence était encore plus nombreuse chez elle. On y rencontrait, comme à l'Abbaye-aux-Bois, des personnages de toutes les couleurs et de toutes les étoffes (qu'on me passe cette comparaison marchande). Un partisan de Canning, *qui a vu Bolivar,* s'y entretenait paisiblement avec M. de Marcellus, le chantre de l'autel et du trône ; M. de Stendhall y partageait souvent une causeuse avec M. l'abbé de Retz, le nouvel auditeur de Rote ; et il n'était pas rare de voir une embrasure de croisée enserrer sous son double rideau M. Kératry, le défenseur des communes, et M. de Saint-Chamans, l'ennemi personnel des épiciers. Élevée à la cour la plus brillante, Mme la comtesse de Chamilly avait philosophiquement sollicité et obtenu, durant l'émigration, une place de dame d'honneur auprès de la princesse de Kibourg-Kibourg, épouse, par la main droite, du prince de ce nom, souverain d'un territoire de sept lieues de sables, situé à l'extrémité du Palatinat. Deux factions partageaient cette petite cour, celle du

favori, le baron Diétrich XXXIV, et celle que soutenait le premier ministre. Mme de Chamilly s'était formée à cette école difficile ; aussi savait-elle parfaitement animer une conversation sans jamais la conduire à l'aigreur, et effacer toutes les nuances d'opinion sans détruire leurs saillies pittoresques. Deux de ses neveux, l'abbé de Chamilly et le jeune comte Hector, la secondaient merveilleusement : l'un par sa politesse conciliante, et l'autre par la brusquerie de sa gaîté.

M. le comte Hector de Chamilly, véhémentement soupçonné d'être l'auteur des scènes que nous livrons au public, est un terrible argument en faveur du système de M. le baron Charles Dupin, qui vient d'allier si heureusement la prédestination à la statistique. M. Hector est né en Angleterre, pendant l'émigration. Il vint au monde le 13 décembre 1798, le jour même de la mort de Washington. Son père, le marquis Roger-Gaston-Phébus Lyon de Chamilly, tira un heureux présage de cette coincidence, et annonça que le jeune Hector serait ce qu'il avait toujours été lui-même, le plus ardent ennemi des idées révolutionnaires. Le marquis de Chamilly avait eu la ville de Lyon pour marraine ; il salua son fils, à sa naissance, du titre de comte de Lyon, et le premier fourreau qu'on passa au jeune Hector portait une croix de Malte. Le marquis avait obtenu une pension de l'Autriche et une autre de l'Angleterre. Il vivait noblement, et son fils put jouir des premières douceurs de la vie aristocratique : il eut un jockei à battre, et un précepteur qui le nommait Monsieur le Comte. Mais un jour, jour de deuil, la pension de l'Autriche cessa, et M. le marquis ne pouvant se résoudre à s'abaisser jusqu'à accepter les bienfaits de son frère cadet, le

vicomte de Chamilly qui avait été blessé à Germantown avec Greenne et Lafayette, et qui depuis avait dérogé en s'intéressant dans les banques du Massachussets, M. le marquis quitta Londres et alla s'établir à Dublin, véritable vivier de la noblesse besogneuse. — S'il y a de la misère en Irlande, on y trouve, par compensation, des Jésuites. M. le comte Hector fut placé dans le collége des Ignaciens, pour y recevoir le fouet de la main des bons Pères, et apprendre les principes de la morale selon Tambourin et Escobar.

Les alliés vinrent en France. M. le marquis y revint. On envoya M. Hector achever son éducation dans les gardes-du-corps, et, en peu d'années, le jeune comte devint capitaine dans la garde royale, et chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, tandis que M. son père, qui avait encore mieux employé son tems, était devenu gentilhomme ordinaire de la chambre, député, préfet, et propriétaire d'un magnifique domaine dans le département des Vosges.

Le frère du marquis avait été moins heureux. A son retour d'Amérique, il parcourut le monde par désœuvrement, et fit connaissance dans une petite cour d'Allemagne d'une jeune Française émigrée, c'est-à-dire noble et pauvre. Elle écouta avec intérêt son compatriote qui ne se lassait pas de raconter ses aventures du Connecticut, et bientôt M. le vicomte de Chamilly put dire comme le Maure de Venise :

She lov'd me for the dangers I had pass'd,
And I lov'd her, that she did pity them.

« Elle m'aima à cause des dangers que j'avais courus, et je l'aimai
« parce qu'elle en eut pitié. »

Pour suivre la métaphore, Othello de Chamilly épousa Desdémona de la Ville-Dragon ; mais leur union fut heureuse :

le vicomte aimait l'industrie et la paix ; la vicomtesse, quoique femme d'esprit et noble, était une bonne personne, aimant les hommes de son siècle ; et M. de Chamilly, qui était revenu à Paris avant la restauration, vécut paisiblement avec sa femme jusqu'au 26 avril 1825, jour où, selon une lettre de *faire part*, que je tiens en ce moment sous mes yeux, il décéda dans sa maison de la rue de Saint-Florentin. Mais d'autres lettres, qu'on m'a également communiquées, m'apprennent que cette maison était grevée de nombreuses hypothèques, et je vois, par deux affiches de licitation, qu'elle fut vendue le 3 novembre suivant, au bénéfice des créanciers de la succession.

Qu'avait fait M. le marquis de Chamilly pour devenir si riche ? Qu'avait donc fait le vicomte pour être devenu tout-à-coup si pauvre ? Le marquis avait voté pour le ministère, tandis que le vicomte faisait des épigrammes avec l'opposition. L'aîné s'était occupé d'élections, tandis que le cadet s'occupait d'enseignement mutuel ; il conférait sur la rente avec le ministre, pendant que son frère allait tout simplement spéculer chez son agent de change ; il organisait des communautés religieuses dans les Vosges, et son frère des fabriques dans le faubourg Saint-Antoine : bref, les établissemens de l'un prospérèrent, et ceux de l'autre tombèrent en décadence ; le vicomte fut exproprié, et le marquis ajouta cinq cents arpens de bois à sa terre.

Ce fut alors que Mme la vicomtesse de Chamilly prit à loyer le petit entresol de la rue de Duras, où son souvenir vivra long-tems. M. le marquis de Chamilly y venait quelquefois durant les sessions, mais rarement, et seulement en allant

chez M. d'Appony, où l'on s'assemble tard. Ses fils étaient plus assidus auprès de leur tante. M. Hector, surtout, ne manquait pas un seul jour de lui faire sa visite. Peu à peu, il vit moins la société de son père. Depuis son retour d'Espagne, où il avait assisté à l'affaire du Trocadéro, il avait mis en poche sa croix de Malte, et, en parlant de Napoléon, il ne disait plus *Buonaparte*. Enfin, dois-je le dire ? il employait ses loisirs à lire MM. Guizot et consorts, à suivre le cours de M. Villemain, et on le surprenait quelquefois fredonnant une chanson de Béranger. Le marquis, retenu, à son grand déplaisir, dans sa préfecture, par une goutte sciatique, obtint un congé de semestre pour le jeune comte, et rappela auprès de lui ce fils qui devait, disait-il, servir de modèle à toute la jeune noblesse lorraine.

Il le revit; mais hélas ! *Quantum mutatus ab illo Hectore !* Qu'il était différent de cet Hector que lui offraient ces rêves paternels..... Dans l'impuissance où je suis de peindre la douleur du marquis, je citerai un fragment de la lettre qu'il écrivit alors à sa belle-sœur, la vicomtesse. Je conserve scrupuleusement l'orthographe.

Du chasteau de Puy-l'Evesque, près St.-Dié,
le 3 de juin 1826.

« Madame,

» Je ne suis pas de ces vieilles gens moroses, qui oublient
» à dessein leurs anciennes folies, pour avoir le droit de n'en
» passer aucune à la jeunesse. Je vous ai conté maintes fois
» comment, envoyé jadis à Paris par feu mon père, j'y man-
» geai gayment l'argent qu'il destinoit à m'acheter une com-

» pagnie ; et je pense encore fermement qu'un peu de dissi-
» pation ne messied pas à un jeune gentilhomme. En me sé-
» parant, il y a quelques années, de mon fils, j'étois loin de
» m'abuser sur les suites de l'isolement où il alloit se trouver.
» Hector est d'un esprit ardent ; il a été élevé par des maistres
» rigides qui l'ont sevré de tous les plaisirs du monde ; il
» devoit payer tribut aux foiblesses de son âge. — L'ancien
» caractère françois s'est perdu dans la révolution, me di-
» sois-je ; il doit se retrouver dans notre jeune noblesse ; et
» nos enfans seront ce qu'étoient leurs pères, braves, ma-
» gnifiques et galants. Je donnai donc à Hector un équipage
» convenable à son rang, je lui assignai un revenu qui de-
» voit lui permettre de figurer avec honneur dans le grand
» monde ; enfin je lui remis une lettre de crédit sur mon ban-
» quier, en l'engageant à la mesnager ; mais, entre nous,
» comptant qu'il n'en feroit rien. Je vins plusieurs foys à
» Paris ; mais vous savez que les affaires du Roy absorbèrent
» chaque foys tout mon temps : ces deux dernières sessions
» surtoust, le voste de l'endemnité et les tracas qu'il m'a fallu
» essuyer pour faire fixer la mienne, ne m'ont pas laissé un
» instant de relasche ; je n'ai pas eu le loysir de m'occuper de
» mon fils.

» Depuis huit jours que je suis à Puy-l'Evesque, où me
» cloue une goutte bourrue, et où j'éprouve des contrariétés
» de plus d'un genre, j'attendois avec impatience mon Hector
» pour me distraire et me consoler. Il est ici, et je suis le
» plus malheureux des pères. Son premier soin a été de me
» rendre la lettre de credist dont il n'a pas fait usage : il n'a
» pas un sol de dettes, mais il est hérissé de principes ; il

» parle sans cesse de la France, et jamais de ses bonnes for-
» tunes ; enfin, M. Hector n'est devenu ny fat, ny dissipa-
» teur : il est devenu libéral. Jusgez, Madame, si je suis à
» plaindre !

» Voilà donc le fruit de toutes mes peines ! Tandis que
» nous travaillons à assurer à notre famille tous les avantages
» de la fortune, que nous sacrifions notre vie entière à ac-
» quérir des emplois, des honneurs, un ennemi ignoré nous
» frappe sans que nous puissions parer aux coups qu'il nous
» porte. Il me restoit un espoir. Nous avons le bonheur de
» posséder ici notre excellent abbé Bonnet. Ce digne ecclé-
» siastique jouyt d'une grande considération dans la garde ;
» je pensois que ses exhortations ramèneroient mon fils dans
» la bonne route. L'abbé lui a parlé plus tost en homme du
» monde qu'en homme d'église ; il lui a fait envisager la si-
» tuation critique où il me place ; il lui a rappelé son nom,
» son rang dans le monde, la fortune qui l'attend ; enfin, il
» a été parfait. Eh ! bien, tout a été inutile : M. Hector a
» respondu qu'à son âge on doit avoir fait choix d'une opinion
» pour sa vie entière, et que l'ancien régime (admirez l'im-
» pertinence de la jeunesse d'aujourd'huy) avoit fort mau-
» vaise grâce à vouloir prescher le nouveau. Depuis cette
» entrevue, les choses ne font chaque jour qu'empirer, et
» je ne sais, en vérité, plus où donner de la teste. Je vois à
» peine Hector dans mon salon ; et, s'il y vient, il n'en sort
» jamais qu'après m'avoir fait éprouver des spasmes de colère.
» M'arrive-t-il un électeur du grand collége ? Hector lui
» parle du tourniquet et de semblables balivernes. L'autre
» jour, étant à table auprès de notre cousin le grand-péni-

» tencier, il ne cessa, dusrant tout le disner, de préconiser
» les vertus du bas-clergé, et hier encore il nomma Moreau
» un transfuge, devant le vieux général qui n'a jamais servi
» qu'en Russie. Des manières et un ton d'officier de fortune,
» un langage de jacobin... Enfin, que vous dire? Mes vas-
» saux, il les nomme des *industriels*. Où sommes-nous, Ma-
» dame? »...................................

....

M. le marquis de Chamilly terminait cette épître de doléances, en suppliant sa belle-sœur d'user de son influence auprès de M. Hector, pour le purger de ses goûts roturiers, et lui faire reprendre des idées plus convenables à un homme dont les ancêtres ont harangué Louis-le-Bègue. Cependant, M. le capitaine Hector continua à mériter de plus en plus l'indignation paternelle. Avant son voyage de Lorraine, il gardait encore quelque mesure; depuis son retour du château de Puits-Lévêque, il est entré à pleines voiles dans les voies du libéralisme. On dit que dans les derniers tems il se rendit fort régulièrement aux soirées des banquiers de la Chaussée-d'Antin et dès députés du côté gauche. On le vit aux obsèques de Foy; et l'on assure qu'il traça quelques vers à sa louange dans une feuille périodique. Enfin, pour couronner l'œuvre et donner un éclatant démenti à la force du sang, le noble comte, enflammé par l'exemple de lord Byron et du comte de Santa-Rosa, a donné sa démission, et s'est embarqué à Marseille pour Napoli-de-Romanie.

Pour Mme la vicomtesse de Chamilly, Dieu me garde d'offenser sa mémoire; mais je doute fort que M. le marquis son frère eût trouvé en elle un allié fidèle. Cette respectable

dame mourut *intestat*, il y a quelques mois, laissant des amis fort attristés et des créanciers inconsolables : l'un de ces derniers vint m'offrir de publier un manuscrit qui lui fut adjugé avec la bibliothèque de la défunte. Après l'avoir lu, je ne balançai pas à l'acquérir. Quelques détails militaires, quelques traits un peu vifs qui s'y trouvent, décèlent la plume libre d'un soldat ; et je ne crois pas faire une conjecture trop hasardée, en attribuant les *Scènes Contemporaines* au jeune comte Hector, dont on ignore la destinée depuis sa sortie de l'Acropolis d'Athènes. Mais s'il en est ainsi, quelle main aurait tracé certains tableaux de la révolution, qui ont trop de vie pour n'être pas l'ouvrage d'un témoin oculaire? Mme de Chamilly n'avait émigré qu'après sa détention à l'hôtel Talaru, durant la terreur ; elle était rentrée en France sous le Directoire : aurait-elle?..... Je me hâte de repousser cette pensée téméraire. M. Hector sera bientôt rendu, il faut l'espérer, à sa noble famille ; alors peut-être daignera-t-il dissiper les ténèbres qui couvrent la naissance de cette œuvre, et nous en faire connaître le véritable auteur. Quel qu'il soit, je suis prêt à lui remettre les exemplaires d'usage, et à faire imprimer son nom en beau *cicéro* sur le frontispice du livre.

L'ÉDITEUR.

LE PHILANTROPE.

Sao bem loucos em fazer mal ;
Fazer bem , d'a mais proueito.
JOAN MASCARENHAS.

PERSONNAGES.

BRUTUS MESSIDOR.

MÉROT.

Le Baron MARTIN.

Le Duc DE BIANCOURT.

TRÉNITZ.

Le Père COLLET.

SIMON. } Agens révolutionnaires.

TAPPE-DUR. } Agens révolutionnaires.

Louise VERNON.

LUVERNE, menuisier.

CADICHE, sa femme.

Jacques CABIOU, exécuteur des hautes-œuvres.

Un Ferblantier.

Un Frère Portier.

LE PHILANTROPE.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE CHAMBRE DE LA RUE ESPRIT-DES-LOIS, A BORDEAUX.

1793.

MÉROT seul. Il joue du basson.

Brum, brum... maudite embouchure, jamais je n'en viendrai à bout... Brum, brum... si je pouvais m'y accoutumer cependant! On m'a conseillé de me faire recevoir dans les musiciens de la garde nationale, pour être dispensé d'aller rejoindre aux frontières les armées de la république. Il manque des bassons, parce que tous les anciens serpens ont été arrêtés comme suppôts de l'église.... Voyons, du courage. Brum, brum, brum... C'est un instrument diabolique; je ne sais pas s'il n'est pas plus fatigant que le fusil. Oui, mais un coup de feu est bientôt gagné, au lieu qu'avec le basson... Si j'avais seulement l'embouchure. Brum, brum, brum... Mon maître m'a dit que si je pouvais donner le *fa*, je ne m'embarrasse pas du reste.

Essayons le *fa*. Bru... um... bru... um... bru... um... C'est bien autre chose, maintenant; on dirait d'un bœuf. Ma foi, mes voisins ne doivent pas être contens du tintamarre que je fais comme ça au milieu de la nuit; mais le jour, il faut bien que j'aille à mon bureau; et puis, ils en font bien d'autres eux, dès le matin; surtout le ferblantier, qui m'étourdit quand je vais pour m'endormir... Voyons, il faut de la persévérance dans les arts... Brum, brum, brum, brum...

LE FERBLANTIER, à travers la cloison.

Vas-tu bientôt te taire, vilain animal?

MÉROT.

Qui est le malhonnête qui me traite d'animal? Dis donc, citoyen voisin, si tu voulais bien mesurer tes termes; d'ailleurs, je suis chez moi, tant pis pour ceux qui ne sont pas contens.

LE FERBLANTIER.

Et moi je me plaindrai au citoyen propriétaire de ce qu'y a chez lui des bêtes qui font du bruit à des heures indues; entends-tu?

MÉROT.

Des bêtes! je te dis, citoyen, que tes expressions ne me conviennent pas.

LE FERBLANTIER.

Que diable! la maison n'est pas une étable.

Si ceux qui font ce bruit là ne veulent pas se taire, je m'en vas me lever avec mes cisailles, et aller leur couper la gorge.

MÉROT.

Des menaces, citoyen... des guet-apens... Je vas appeler la force armée d'abord... A-t-on jamais vu?... mais c'est donc un septembriseur que j'ai là auprès de moi?... Oh! je donne congé dès la fin de la décade; je vais loger à l'autre bout de la ville... Mais enfin, je ne puis pas laisser là mon basson, parce que cela déplaît à un maudit ferblantier; seulement je vas filer mes sons plus bas. Brum, brum, brum... Ce coquin là, avec ses cisailles! Brum, brum... Dans quel tems vivons-nous!... Brum, brum... On se met au basson pour éviter que les Prussiens vous coupent la gorge... brum, brum... et un maudit ferblantier... On est exposé jusque dans ses foyers... Brum, brum... Ah! je tiens la note... Brum, brum... Ah! c'est bien ça... Brum, brum... Si j'en avais encore une demi-douzaine comme ça, mon affaire serait faite.

LE FERBLANTIER, *à part, l'écoutant.*

Une demi-douzaine!... ça nous ferait un beau tapage... Je te ferai ton affaire, moi, tu verras.

MÉROT.

Mon maître va être bien content demain de

ce *fa* là, mais il faut tâcher de ne pas le perdre... Brum, brum... il faut mieux nourrir cela, c'est trop maigre.

LE FERBLANTIER, à part.

C'est bien assez nourri comme ça, pour le bruit que ça fait. C'est bon, demain il fera jour.

MÉROT.

Bravo, si je fais des progrès comme cela, je serai reçu d'emblée, et je dormirai tranquillement sur les deux oreilles...

(Il continue de jouer.)

Brum, brum, brum, brum...

LE VOISIN, à part.

Je te ferai dormir moi, va... Pas plus tard que demain, je dénonce ce gueux là au représentant Messidor.

SCÈNE II.

LA MAISON COMMUNE A BORDEAUX.

Même année.

MESSIDOR.

Eh bien, citoyens, parle-t-on beaucoup de moi dans la ville?

SIMON.

La proclamation d'hier a terrifié tous les girondins; les tricoteuses parcourent les rues en criant : Vive le représentocrate Brutus Messidor! Oui, je suis assez content de l'effroi général.

MESSIDOR.

Je vois que mes pouvoirs seront respectés, et je n'hésite pas à suivre les instructions de la Convention. Oui, citoyens, nous triompherons de l'aristocratie, et le sol français sera purgé de ses tyrans. Encore cent mille têtes, et la république pourra marcher sans entraves. Alors seront réalisés ces beaux rêves de philantropie

que nous faisions avec le sage Couthon, le vertueux Robespierre. Nous vivrons en frères, unis, égaux, innocens. Procédons à la régénération du midi. Voyons, qui avons-nous? que je fasse ma liste.

TAPPE-DUR.

Le citoyen Bergerac s'entête à porter des boucles à ses souliers.

MESSIDOR.

Ce ne peut être qu'un aristocrate...Bergerac, suspect, n° 1764. Après.

SIMON.

Je signale le citoyen Mérot, accusé de faire des accaparemens... Il y a des témoins.

MESSIDOR.

Qu'on les fasse venir, ainsi que l'accusé. Qui avons-nous encore?

TAPPE-DUR.

Je dénonce tout le quartier des Chartrons, qui mange du rôti le ci-devant dimanche.

MESSIDOR.

Il faudra dresser des listes individuelles. Ah çà, écrivons au club : lequel de vous deux sait écrire?

SIMON.

Dam', citoyen tribun, je tiens bien un peu

la plume, mais je ne vous réponds pas de l'orthographe.

MESSIDOR.

Tant mieux, l'orthographe est suspecte; mets-toi là et écris.

AU CITOYEN PRÉSIDENT DU CLUB DES AMIS DE L'AGE D'OR,

ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT.

D'ici à quelque tems, la guillotine aura rapporté quarante millions, et le nom même d'aristocrate aura disparu du sol sacré de la république.

Je me félicite d'avoir été choisi par les vertueux jacobins, pour promener le glaive sanglant de la liberté dans cette ville, qui renfermait des semences impures de féodalité.

Le château Trompette et la Réole sont remplis de traîtres et de suspects. Leurs têtes tomberont au premier mot des Amis de l'Age d'Or. Je leur envoie le baiser fraternel, et j'attends leur signal pour faire de nouvelles libations au pied de l'arbre de la liberté.

BRUTUS MESSIDOR.

Le 10 vendémiaire an II de la république, une et indivisible.

TAPPE-DUR.

Citoyen représentant, les zélés citoyens de la rue Esprit-des-Lois amènent devant toi un suspect, un aristocrate.

(On amène Mérot, suivi de deux voisins et du peuple.)

MÉROT.

Citoyen représentant...

MESSIDOR, s'asseyant.

Tu n'as pas la parole. De quoi l'accuse-t-on ?

LE FERBLANTIER.

C'est moi qui l'accuse, citoyen; ce bougre là veut affamer le peuple.

MÉROT.

Moi, affamer le peuple...

SIMON.

Tais-toi, gueusard, attends que le représentocrate te parle. Il a le droit de t'interroger, et tu n'as pas le droit de lui répondre.

LE FERBLANTIER.

Vous saurez donc, citoyen, que ce brigand est un accapareur déguisé, une sangsue du peuple, et qu'il renferme des bestiaux de toutes sortes; moutons, vaches, veaux et autres comestibles.

MÉROT.

Je te jure, citoyen, que c'est une imposture. Je n'ai qu'une chambre au second étage, comment voulez-vous que j'accapare des bestiaux ?

LE FERBLANTIER.

Comment, comment, ça ne nous regarde

pas. Mais pour sûr et certain, il cache des bêtes chez lui; et il y a des témoins.

TAPPE-DUR.

Citoyen représentant, je requiers l'application des lois de la république contre les recéleurs, détenteurs et accapareurs de subsistances.

MÉROT.

Mais, encore une fois...

TAPPE-DUR.

Silence! le représentocrate va parler.

MESSIDOR se lève.

Citoyens! chaque fois que j'entends prononcer ce mot terrible d'accaparement, mon sang républicain bouillonne dans mes veines. Les accapareurs, citoyens, sont les plus vils suppôts de la tyrannie; des scélérats capables de tous les excès.

MÉROT.

Mais, citoyens...

TAPPE-DUR.

Silence!

MESSIDOR.

Les accapareurs, dis-je, sont plus coupables mille fois que les factieux, que les agens de Pitt et Cobourg; ils méritent la mort!

LE PEUPLE.

Oui, à la lanterne!

MÉROT.

Mais si vous m'écoutiez, vous sauriez...

TAPPE-DUR.

Silence !

(A Messidor.)

Continue, citoyen représentant, tu parles comme un charme.

LE FERBLANTIER.

Oh ! il ne tolère pas les crimes de lèse-nation, lui.

MESSIDOR.

Citoyens ! la voix du peuple vient de se faire entendre; elle a défini l'accaparement, et me dispense d'en dire davantage. Oui, c'est un crime de lèse-nation, c'est le crime le plus épouvantable, le plus incendiaire, le crime... Ce sont des vaches?

LE FERBLANTIER.

Des veaux, citoyen.

MESSIDOR.

Qu'on les saisisse, et qu'on incarcère provisoirement le prévenu dans une des salles basses de la maison commune.

TAPPE-DUR.

Allons, marchons.

LE PEUPLE.

A la lanterne !

MÉROT.

Citoyen représentant, je vous jure que je suis un bon patriote.

LE PEUPLE.

A la lanterne, l'accapareur! à la lanterne!

MÉROT.

Les témoins sont subornés.

LE FERBLANTIER.

Je suis borné, moi! Oseras-tu me démentir, quand, pas plus tard que cette nuit, j'ai entendu les rugissemens des animaux que tu caches, et que tu disais qu'il fallait encore les nourrir, qu'ils étaient trop maigres?

UN VOISIN.

On entend ses veaux dans tout le quartier.

UN AUTRE.

Il en a au moins quinze.

UNE FEMME.

Quinze! dites donc cinquante.

LE PEUPLE.

A la lanterne!

MESSIDOR.

Silence. Qu'as-tu à répondre?

MÉROT, pleurant.

Mais, citoyens, si vous avez de la justice,

écoutez-moi donc. C'est mon basson que vous avez entendu.

TAPPE-DUR.

Si tu imites les veaux avec ton basson, tu es un alarmiste... A la lanterne!

LE PEUPLE.

A la lanterne!

MESSIDOR.

Allons, retirez-vous, je vais procéder à son interrogatoire : je vois qu'il a des révélations à faire.

TAPPE-DUR.

Ah çà, citoyen représentant, tiens-toi bien. Si tu protéges les modérés, gare à ta casaque.

(Ils sortent tous, excepté Messidor et Mérot.)

MESSIDOR.

Tu joues du basson, c'est bien ; mais tu n'es pas moins suspect.

MÉROT.

Mais pourquoi cela?

MESSIDOR.

Pourquoi? Je ne suis pas ici pour te le dire. Le bonheur du peuple veut que je t'envoie en prison, et je consens à te faire grâce.

MÉROT.

A la bonne heure!

MESSIDOR.

Apporte-moi seulement ici deux mille francs pour distribuer aux pauvres, et tu es libre.

MÉROT.

Deux mille francs ! où voulez-vous que je les prenne? je ne suis qu'un pauvre employé.

MESSIDOR.

Eh bien! mettons mille francs, et n'en parlons plus.

MÉROT.

Mais ce sont mes appointemens d'une année entière.

MESSIDOR.

Que veux-tu? le bien public l'exige; je ne puis pas te faire grâce à moins.

LE PEUPLE, au dehors.

A la lanterne!

MESSIDOR.

Tu vois le danger que tu cours. C'est argent déboursé.

MEROT, soupirant.

Eh bien! puisqu'il le faut, je vais vous chercher mes pauvres assignats.

MESSIDOR.

Des assignats! je n'en veux pas. Si c'était pour moi, à la bonne heure; mais pour les pauvres,

c'est du numéraire qu'il leur faut. Voyons, apporte-moi quatre cents francs en écus, et tu auras ton certificat de civisme.

MÉROT.

Quatre cents francs, c'est bien cher.

LE PEUPLE, *au dehors.*

A la lanterne !

MESSIDOR.

Tu entends ; cela presse.

MÉROT.

Hélas ! il le faut bien.

MESSIDOR.

A moins que tu n'aimes mieux monter sur la banquette.....

MÉROT, *épouvanté.*

Vous les aurez, citoyen... vous les aurez !

MESSIDOR.

A la bonne heure. Je vais te donner deux de mes gens pour te conduire et te protéger. Je t'accorde une heure.

MÉROT.

Quatre cents francs ! Si jamais je touche à un basson...

MESSIDOR.

Va, tu es bien heureux d'avoir affaire à un philantrope.

SCÈNE III.

LE LOGEMENT DE MESSIDOR CHEZ LE MENUISIER LUVERNE, A BORDEAUX.

Même année.

CADICHE, achevant de disposer une table.

Eh bien ! ton beau représentant n'arrive pas. N'a-t-il pas condamné assez de monde aujourd'hui ? Croit-il que je n'ai affaire que de l'attendre ? Nous souperons à je ne sais quelle heure.

LUVERNE.

Paix donc, Cadiche, diablesse de femme ! Si l'on nous entendait, on nous prendrait pour des mécontens.

CADICHE.

Je suis mécontente aussi. Je me moque de ton représentant, de toi et de tout le monde. Je suis aussi bonne révolutionnaire que personne. Je ne suis pas suspecte ; mais toutes les belles paroles de ton Messidor Brutus, c'est que des mots, des balivernes, pour endormir les bêtes comme toi. T'as donc pas des yeux pour voir, nigaud ?

LUVERNE.

Femme, veux-tu nous perdre? j'en ai vu envoyer au fort du Hâ, qui n'en avaient pas dit la moitié autant.

CADICHE.

Oui-dà, qu'il s'y frotte donc à me mettre dans des forteresses! Ton Brutus est un calin, hypocrite en chef, il fait le bon sans-culotte, il a toujours à la bouche la pauvreté, la modération, les vertus républicaines, et il mange comme quatre; car on se soûle bien ici, quand il lui vient des camarades et des catins.

LUVERNE.

Eh bien! tu n'es qu'une gueuse, je te ferai arrêter!

CADICHE, lui donnant un soufflet.

Tu me feras arrêter, bougre de chien! si je ne t'aimais comme on aime un benêt de mari, je te ferais pendre, moi. Tu me feras arrêter! Je t'en défie, tu n'oserais pas.—Je te le répète, je vois clair, au diable ta Convention! nous n'avons pas de pain. Tu me feras arrêter! Ah! qu'il vienne, qu'il vienne ton Messidor, je ne lui dirai pas son fait en patois!

LUVERNE.

Ah! nous sommes perdus. Le voilà qui revient du tribunal révolutionnaire.

MESSIDOR arrive; il dépose deux pistolets dans un tiroir.

Ah ! on va souper ; c'est bien.

CADICHE.

Pardié ! nous sommes à tes ordres, et notre appétit aussi.

LUVERNE.

Citoyen représentant, excusez ma femme, c'est une scélérate : faites-la arrêter tout de suite.

MESSIDOR.

Qu'est-ce donc, citoyen Luverne ?

CADICHE.

Ah ! je lui dis ses vérités, il se fâche : c'est un poltron comme toi.

MESSIDOR.

Comme moi !

CADICHE.

Tiens, ne v'là-t-il pas deux verroux de sûreté qui ne te quittent jamais ?

MESSIDOR.

Prudence.

CADICHE.

Je m'en fiche. Soupons.

MESSIDOR.

Volontiers; notre séance a été longue : j'ai grand appétit.

(Ils se mettent à table.)

MESSIDOR, affectueusement.

Eh bien ! mes amis, n'admirez-vous pas cette belle simplicité qui brille aujourd'hui parmi nous? Rome et Athènes ont-elles fait mieux? Moi, l'envoyé de la Convention, proconsul, je n'habite point un palais; je suis là fraternellement auprès de vous, assis à la même table. Égalité touchante !... Voilà les bienfaits de la république!

CADICHE.

Combien que t'en as fait guillotiner aujourd'hui?

MESSIDOR, la regardant fixement, un moment interdit.

Autant qu'il y a de jetons dans cette bourse.

LUVERNE.

Ne parlons plus de tout cela, citoyen; ce mot de guillotine me donne la fièvre, surtout le soir; j'en rêve toute la nuit. — On n'a pas fait quelque décret contre les menuisiers ?

MESSIDOR, souriant.

Non; tu peux raboter tranquillement tes planches, et boire un coup avec moi à la prospérité de la nation.

LUVERNE, se levant et ôtant son bonnet.

Pour vous obéir, si j'en étais capable, mon respectueux représentant.

CADICHE.

Avec ton égalité et ta simplicité, tu ne boirais pas du petit vin à trois sous; t'aimes mieux un poulet gras que du fromage de chèvre; tu fais ton bon apôtre, et tu mets des vestes brodées et des jabots, comme dans le tems qu'on s'habillait le dimanche.

MESSIDOR, buvant encore.

La bonne Cadiche m'amuse.

CADICHE.

Oh! c'est pas ça; je ne t'amuse pas : je te fais peur. Je sais ce que je sais, et j'ai pas ma langue dans ma poche.

MESSIDOR.

Il faut que tu comptes bien sur ma philantropie!

SIMON, entrant.

Citoyen, v'là l'exécution de huit heures. N'y a-t-il rien de nouveau?

MESSIDOR.

Je ne le pense pas. Comment s'est passée celle de ce matin?

SIMON.

Oh! pas grand'chose. Il y avait peu de monde : c'était le petit panier.

MESSIDOR.

Et ce soir?

SIMON.

Il n'y en a que trois ; tu as retardé les autres : mais il y a une foule du diable, à cause de l'avocat Vernon.

MESSIDOR.

Des militaires ?

SIMON.

Pas beaucoup.

MESSIDOR.

Du peuple, des femmes ?

SIMON.

Des ouvriers. Ce Vernon était l'avocat des pauvres ; il est aimé de tout Bordeaux : ça fait un peu de rumeur. Demain ils n'y penseront plus.

CADICHE.

Quoi ! le pauvre père Vernon aussi !... le plus brave homme...

MESSIDOR.

A-t-on remarqué de l'agitation ?

SIMON.

Pas précisément.

MESSIDOR.

Alors, que le service se fasse... Seulement qu'il passe le dernier... Je placerai cette lumière sur la croisée, ce sera le signal.

CADICHE.

Il a peur, et il ne veut pas en avoir l'air.

MESSIDOR.

Va, Simon. Observe bien.

(Il se lève, et lui parle à demi-voix.)

Si les murmures augmentaient, tu le ferais exécuter dans la cour de la prison, cette nuit.

SIMON.

Du tout, du tout; en public. Ça vaut toujours mieux. Il faut se faire respecter.

(Il sort.)

MESSIDOR, buvant et s'essuyant la bouche.

Point de pitié pour les aristocrates... Il faut que justice se fasse.

(Prenant le menton de Cadiche.)

Bonsoir, Cadiche.

(Il rentre dans sa chambre.)

CADICHE.

Il appelle ça la justice... canaille!

LUVERNE.

Puisque tu n'aimes pas voir ça, allons nous coucher.

CADICHE.

Ouais, qu'est-ce qui te parle, à toi? Je n'ai pas de bonne humeur, va; si tu couches avec moi, je t'étrangle.

CABIOU, dehors.

Eh! la maison... Il n'est donc pas dans sa boutique, ce menuisier de potence?

LUVERNE.

Qu'est-ce encore ?

CABIOU, entrant.

Ah ! te v'là, farceur?

LUVERNE.

Ah ! mon Dieu ! c'est Jacques Cabiou ; que vient-il faire ici ?... Je suis guillotiné !

CABIOU.

Qu'est-ce que t'as donc ? Ce n'est pas encore ton tour.

CADICHE.

Viens-tu chercher notre représentant, pour le mettre sur ton étalage, Cabiou ? je te le donne de bien bon cœur.

CABIOU.

Farceuse aussi, la petite mère.

(Il voit la table servie.)

Eh, eh ! vous vous repassez les bons morceaux, sans que ça paraisse. Le père Luverne, son bonnet rouge est joliment gras, depuis qu'il a un représentant à domicile.

LUVERNE, effrayé.

Qui vous amène ?... Jacques, que viens-tu faire ici ?... Il n'y a personne, va-t'en.

CABIOU.

T'es bon enfant, tu vas me rendre un petit service.

LUVERNE.

Oui... pas ce soir... demain... tout ce que tu voudras.

CABIOU.

Eh! drôle de corps; c'est ce soir même qu'il me faut ce qu'il me faut. Je suis en train de dresser mon échafaud. Faut que la besogne marche. Le farceur de représentant ne badine pas... mais cette diable de guillotine branle dans le manche... ça a tant servi c'te petite machine, jour et nuit en permanence..... Voyons, tu n'as pas une varlope, un maillet, une poignée de clous? Je vais rafistailler ça, tant bien que mal pour ce soir. Il fera jour demain.

CADICHE, le frappant à coups de poing.

Va-t'en au diable, chien de bourreau, tu viens nous demander des clous pour ta guillotine, chez nous! Va-t'en, parce que je te casserais la tête à coups de maillet.

LUVERNE.

Femme, ne plaisante pas avec lui.

CABIOU.

Allons, allons, pas de farce. Je suis officier public et municipal. Que diable, on ne refuse pas des clous à un ami.

LUVERNE.

Je te vas donner ça ; mais pars tout de suite. Tu nous porterais malheur.

LOUISE, entrant.

Où est-il? Laissez-moi entrer!... Je veux le voir...

(Prenant la main de Cabiou.)

Est-ce vous? Faites grâce à mon père!

CABIOU, retirant sa main.

Moi, ma petite, ça ne me regarde pas; je ne suis pas ce que vous croyez.

LOUISE.

Qui êtes-vous donc?

CABIOU.

Le bourreau.

LOUISE, jetant un grand cri.

Ciel! mon père!

MESSIDOR, sortant de sa chambre.

Qu'est-ce donc? Quelle est cette jeune fille?

LOUISE.

Ah! je tombe à vos pieds. Grâce! grâce pour mon père!

MESSIDOR.

Des larmes dans de si beaux yeux!... Qui es-tu, charmante enfant, qui est ton père?

LOUISE.

Vernon! Il n'est point coupable... Il est chéri,

respecté, dévoué à sa patrie... Au nom du ciel, faites-lui grâce !

CADICHE.

Allons, laisse-toi attendrir... Ote une fois ta peau de tigre... sois un vrai citoyen...

MESSIDOR, à part.

Qu'elle est belle !

(Haut à Louise.)

Oui, je veux t'entendre... Tu peux compter sur ma justice... Tu me vois disposé à l'indulgence... Viens... Il est quelques moyens de sauver ton père.

LOUISE, sanglottant.

Mon père ! Ah ! je vous bénirai...

MESSIDOR.

On connaît ma philantropie ; je te secourrai avec la bonté qui me caractérise.

(Il l'emmène dans la chambre voisine.)

CABIOU.

Et moi, je m'en vas toujours clouer mon échafaud.

(Il sort.)

CADICHE.

Pauvre fille !... Qu'il fasse grâce au père, et je ne lui en voudrai plus. Si..., je lui en voudrai encore, mais pas tant.

LUVERNE.

Le fait est que le père Vernon, ce serait

dommage; mais, vois-tu, Cadiche, le représentant, dans son état, c'est bien rigoureux aussi... il a des chefs représentans qui ont l'œil sur lui de loin... Cadet me l'a bien dit...

CADICHE.

Silence! Que se passe-t-il donc là-dedans?...
(Elle va à la porte.)
Elle pleure... il la menace... le scélérat! je devine tout... Ah! quelle horreur!
(Elle secoue rudement la porte.)

LUVERNE, la tirant par son casaquin.

Femme, ne te mêle pas de ça, je te le défends.

CADICHE.

C'était donc pour cela qu'il lui parlait avec tant de douceur!...
(La porte s'ouvre, Louise en sort précipitamment. Messidor la suit.)

LOUISE.

Sauvez-moi!

CADICHE.

Viens, je saurai te défendre.

MESSIDOR, s'arrêtant.

C'est donc ainsi... Cette fille est venue me tendre un piége de la part des aristocrates; je la traiterai comme elle le mérite.

LOUISE.

Le monstre!... ah! je veux mourir avec mon père!...

MESSIDOR, s'approchant d'elle.

Louise, écoutez-moi...

LOUISE.

Jamais, jamais.

VOIX, au dehors.

Grâce! grâce!

UNE AUTRE VOIX.

Grâce pour Vernon!

LOUISE.

Mon père!... Il est là...

MESSIDOR.

Il est tems encore...

LOUISE.

Ah! par pitié, faites-moi mourir avec lui...

VOIX du dehors.

Grâce! grâce!

UNE AUTRE.

Vive la liberté!

UNE AUTRE.

A bas le représentant!

MESSIDOR, furieux, prenant un flambeau.

... Tu l'as voulu!

(Il le place sur la fenêtre qui est ouverte; Louise s'y traîne.)

LOUISE, jetant un regard au dehors.

Ah!!!

(Elle tombe évanouie; Luverne et sa femme l'emportent; Messidor referme froidement la croisée, et rentre dans son appartement.)

SCÈNE IV.

LE BAL DES VICTIMES A PARIS.

1798.

TRÉNITZ.

Très-bien, très-bien, mon cher, décoré avec goût, parole d'honneur.

MESSIDOR.

Oh ! je n'ai pas fait tout ce que j'aurais voulu. Je me suis dit : Mon bal est le bal des victimes. On a souffert, on demande à s'amuser, on s'amusera. Ma souscription n'est ouverte que pour ceux qui ont perdu des parens, plusieurs parens, sur l'échafaud : j'ai toujours été philantrope.

TRÉNITZ, *faisant quelques pas devant une glace.*

Tra la la... Vous avez du génie, mon cher : ce bal des victimes fera votre fortune.

MESSIDOR.

Au contraire ; mon ami, j'y mets du mien chaque jour. Qu'est-ce que je veux, moi ? qu'on s'égaie, qu'on oublie le passé ; voilà tout.

Mais mon bal perdrait tout son éclat si Trénitz nous manquait.

TRÉNITZ, continuant de danser.

Je sais bien que je suis l'homme du siècle. Bonaparte, David et moi, voilà les célébrités de l'époque; et encore j'ose dire que c'est mon nom qui durera le plus long-tems : car enfin on dansera encore la trénitz quand leurs batailles et leurs tableaux seront oubliés. Mais je m'amuse là à jaser, et Ouvrard qui m'attend !...

MESSIDOR.

Du tout, je vous retiens; vous ne partirez pas.

TRÉNITZ.

Allons donc, mon cher. J'ai promis à madame Amelin de danser un pas russe avec elle : on montera sur les fauteuils pour nous voir. Mais consolez-vous, je reviendrai à minuit, minuit, une heure. Comment trouvez-vous ce pas-là : tra la la...?

MESSIDOR.

Très-bien. Savez-vous qu'il nous fait du tort avec ses soirées, votre munitionnaire?

TRÉNITZ.

Ah! c'est brillant. Il y aura ce soir l'ambassadeur turc et le général Bonaparte; Plantade et Garat nous diront des romances; Lays, Chéron

et Chenard chanteront un chœur de Chérubini sur la mort du général Hoche... Ce sera une fête complète.

MESSIDOR.

Oui, mais notre bal des victimes est plus fou, plus gai. — Ah ! on se presse en foule dans le petit salon; je cours recevoir mon monde. Sans adieu, Trénitz.

TRÉNITZ.

Allez, allez... tra la la !

MESSIDOR, revenant.

Ah ! dites donc; tâchez de nous amener Garat.

TRÉNITZ.

Garat..... Ah ! je ne sais pas. C'est un incroyable; on se l'arrache, c'est comme moi : je ne vous promets pas, mon cher.

(Il sort en dansant.)

MESSIDOR.

Allons, allons, messieurs les musiciens, à l'orchestre : tout ce qu'il y a de plus gai, de plus nouveau. Mesdames, j'étais impatient de vous recevoir.

PLUSIEURS DAMES, regardant le salon.

Parfait, délicieux.

(On se place pour la danse.)

MESSIDOR.

Madame, je vous présente M. de Laville qui

sort de l'Abbaye, et qui a eu trois frères massacrés au débarquement de Quiberon.

LA DAME.

Enchantée, monsieur... En vérité, monsieur Messidor, j'admire le soin avec lequel vous avez rassemblé une si brillante société.

MESSIDOR.

Toute composée d'intéressantes victimes.

UNE AUTRE DAME.

Vous avez eu là une heureuse idée.

MESSIDOR.

J'ai toujours été philantrope. On a assez pleuré, il faut qu'on rie.

LA DAME.

C'est un besoin bien naturel.

MESSIDOR.

Aussi qu'ai-je fait? j'ai ouvert une souscription, et j'y ai mis de la rigidité. J'ai annoncé que je n'admettrais à mon bal que de véritables victimes de la révolution, comme vous, comme moi, mesdames. J'ai dit aux dames : vous ne danserez pas, si vous n'avez pas eu un père, un frère, un mari guillotinés. Tenez, madame, nous avons ici des personnes qui ont eu jusqu'à dix-huit proches parens exécutés...

LA DAME.

Moi, monsieur, n'ai-je pas eu mon beau-père tué au 10 août, mon frère égorgé dans les prisons, mon mari... Ah! mon mari!

(Elle pleure.)

Un si honnête homme!...

UNE VOIX.

A vos places! En avant deux.

(La dame danse.)

MESSIDOR, à lui-même.

Cette petite veuve-là souscrira tout l'hiver. C'est une bonne affaire.

(Haut.)

Ah! c'est vous, madame Derville? vous avez été une de nos premières abonnées. C'est juste, l'une des plus brillantes victimes de ces tems désastreux.

MADAME DERVILLE.

Ah! monsieur, je vous en prie... Allez-vous encore parler de tout cela?... Nous sommes venus pour danser, oublions tout le reste.

MESSIDOR.

Ah! madame, quand on a souffert comme nous...

MADAME DERVILLE.

Oui, monsieur, j'ai perdu toute ma famille... c'est pour cela que je danse... La révolution... je ne m'en souviens pas... je ne veux pas m'en souvenir.

UNE VOIX.

Un tour de valse.

MESSIDOR, à part.

La contredanse est finie. Je m'échappe pour aller veiller aux rafraîchissemens; je n'aime pas le gaspillage.

UN MONSIEUR, à Madame Derville.

Madame, aurai-je l'honneur de valser avec vous?

MADAME DERVILLE.

Volontiers. Je suis la plus intrépide valseuse.

(A l'orchestre.)

Très-vite, très-vite...

LE MONSIEUR, valsant.

Mais vous valsez comme un ange.

MADAME DERVILLE, valsant.

Je ne me trompe pas, c'est le marquis de Saint-Léger : vous êtes donc radié?

M. DE SAINT-LÉGER, valsant.

Eh! ne faut-il pas danser? La vieille cour là-bas est triste. Je m'étais fait un devoir de suivre les princes. Dans le commencement, c'était bien. Nous avons dansé à Coblentz; d'assez jolis bals. L'armée de Condé est venue nous gêner. Je suis parti pour Francfort. Nous avons dansé tout l'hiver; mais ce diable de Custine est arrivé... L'émigration a poussé plus loin; je suis allé danser à Vienne. Nous avions une gaîté tranquille, mais de beaux bals d'apparat. La guerre

d'Italie est venue, adieu les bals. J'ai été à Hambourg, charmante ville, société vraiment dansante... J'ai dansé à Londres, dans toutes les villes du Rhin, je suis revenu en dansant comme cela jusqu'à Genève. J'apprends qu'on danse à Paris, et me voilà.

MADAME DERVILLE.

Je suis enchantée que cela me procure le plaisir de valser avec vous.

M. DE SAINT-LÉGER.

Oui, j'ai un peu d'habitude.

MADAME DERVILLE.

Arrêtons-nous, que je respire. Ah çà, monsieur de Saint-Léger, donnez-moi donc des nouvelles de tous nos amis. Où sont-ils? que font-ils?

M. DE SAINT-LÉGER.

Ils se rouillent, madame; ils se rouillent. Rien ne se perd comme les bonnes manières.

MADAME DERVILLE.

Et tout le Palais-Royal, qu'est-il devenu? Le jeune prince... n'étiez-vous pas de sa maison?

M. DE SAINT-LÉGER.

Ne m'en parlez pas, madame; entre nous, c'est un esprit étroit. Imaginez-vous qu'il est allé s'enterrer dans une petite ville de la Suisse. Vous ne devineriez jamais ce qu'il y fait... Il donne des leçons de mathématiques!

MADAME DERVILLE.

Mais, monsieur, que vouliez-vous qu'il fît?

M. DE SAINT-LÉGER.

Mais il pourrait solliciter des pensions. Moi, par exemple, à sa place, j'en aurais déjà de toutes les puissances.

MADAME DERVILLE.

Et vos dames, s'habillent-elles aussi à la grecque?

M. DE SAINT-LÉGER.

Les vieilles enragent, et les jeunes ne prennent guère patience. Oh! vous les reverrez bientôt.

MADAME DERVILLE.

Qu'elles se hâtent donc! maintenant c'est le bon ton de rentrer.

M. DE SAINT-LÉGER.

Oui, l'émigration passe furieusement de mode.

MADAME DERVILLE.

D'ailleurs, nous nous amusons comme des reines dans cette république. On est bien un peu pêle-mêle, mais nous avons tous les jours des fêtes: aujourd'hui c'est le Directoire, demain madame Tallien ou Talleyrand... Elles seront des nôtres.

M. DE SAINT-LÉGER.

Sans doute, elles danseront avec nous.

MESSIDOR.

Eh bien, s'amuse-t-on? S'en donne-t-on bien? Messieurs, la main à ces dames. Nous avons dans la salle voisine un petit ambigu; et, après le souper, nous aurons Trénitz, Garat et la gavotte.

MADAME DERVILLE.

Vous êtes un homme charmant.

(On sort.)

MESSIDOR, à un homme qui reste seul.

Et vous, monsieur, vous ne voulez pas souper?... Venez au moins admirer la symétrie...

L'INCONNU.

Il ne s'agit pas de tout cela, citoyen Messidor. Je suis envoyé ici par le Directoire exécutif.

MESSIDOR.

Le Directoire!

L'INCONNU.

Vous avez ici des chouans, des ci-devants, qui machinent... Je suis chargé de les arrêter.

MESSIDOR.

Diable! les arrêter. C'est très-gênant pour moi.

L'INCONNU.

Eh! pourquoi faites-vous des bals de victimes?

MESSIDOR.

Mon ami, c'est par philantropie.

L'INCONNU.

Et moi, je les arrête par zèle patriotique.

MESSIDOR.

Comment, il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là?... En les faisant souscrire... ce serait une petite amende secrète...

L'INCONNU.

Du tout, citoyen Messidor; si vous êtes philantrope, je suis patriote.

MESSIDOR.

Au moins ne les arrêtez pas au milieu d'une contredanse... je serais compromis.

L'INCONNU.

Ah! bah! dès demain on les expédiera pour Madagascar ou Sinamary.

MESSIDOR.

Encore des déportations!... mauvais système... Parbleu, vous me rappelez que j'avais un petit projet de prison à l'américaine, une création toute philantropique... Je soumettrai cela demain aux Cinq-Cents. Au reste, mon cher

ami, n'arrêtez personne ici; voici mes listes de souscription, noms, domiciles, etc.

L'INCONNU.

Cela vaut mieux. Allons, je me retire. Demain...

MESSIDOR.

Vous ne voulez pas souper? Non? Allons, comme vous voudrez. Moi, je vais faire les honneurs.

(S'en allant.)

Au moins, comme cela, ma philantropie est à couvert.

SCÈNE V.

UN APPARTEMENT AU FAUBOURG SAINT-HONORÉ.

1812.

MESSIDOR, à son secrétaire.

Toutes vos rédactions sont mal faites. Vous recommencerez ces trois lettres-là.

(Il les déchire.)

Vos protocoles sont ridicules. Ne mettez jamais M. Messidor de Saint-Denis... M. de Saint-Denis, cela suffit; et plus simplement, M. le fournisseur général. Vous passerez au ministère; vous verrez où en sont mes liquidations. J'attends les deux entrepreneurs d'hier. Allez.

(Il se met à son bureau.)

Excellente année ! Mes comptes passeront... L'empereur nous gêne bien un peu, mais j'équipe bien le soldat là où il est en personne, et je me rétire sur les autres corps d'armée. Quand on a mon expérience, on voit de près et de loin. J'ai bonne idée de cette campagne de Russie. Une fois l'armée arrivée à Wilna, ma fortune est faite. Aussi je compte bien me reposer sur mes lauriers... J'ai la croix, je serai baron peut-

être; ma foi, vive l'empire! Ah! M. le baron Martin, j'ai bien l'honneur...

LE COLONEL.

Bonjour, mon cher, bonjour. Ah çà! je pars. Je suis resté à m'amuser ici comme un petit officier de Saint-Cyr; mais la gloire nous réclame: aujourd'hui grand dîner de corps chez Véry, et demain en route pour la grande armée.

MESSIDOR.

C'est fort bien. Vous avez été si bien accueillis à Paris, messieurs les officiers de l'armée d'Allemagne!

LE COLONEL.

Il fallait voir, sacrebleu, comme on nous a reçus aux Tuileries! Bal et concert chez l'architrésorier, chez la princesse Élisa. J'ai eu l'honneur de donner deux fois la main à S. M. la reine de Hollande... Ah çà! mon cher fournisseur, je suis à sec.

MESSIDOR.

Comment donc, mon brave baron, vous me faites bien de l'honneur; ma bourse est toujours au service des preux comme vous. Qu'est-ce qu'il vous faut?

LE COLONEL.

Donnez-moi tout bonnement deux cents napoléons.

MESSIDOR.

Mon secrétaire vous les portera. Ce n'est pas que nous roulions sur l'or, au moins... je perds beaucoup cette année.

LE COLONEL.

Allons donc, mon cher, vous nous prenez pour des conscrits. Nous savons ce que c'est que les fournitures.

MESSIDOR.

Les fournitures! les fournitures! Ah! vous voilà bien. Je me suis enrichi, n'est-ce pas?... Je ne puis pas dire que j'y perds beaucoup; j'espère même y gagner quelques sous; mais je ne suis pas un fournisseur comme un autre. Mon cher colonel, savez-vous pourquoi je fournis?

LE COLONEL.

Pour nous faire mourir de faim, mille tonnerres.

MESSIDOR.

Je fournis par spéculation... par spéculation philantropique. J'ai voulu améliorer la subsistance, l'habillement du soldat. Quand j'ai vu ces malheureux exposés au chaud, au froid, sans souliers, sans capotes; quand j'ai vu les fonds de l'armée pillés par tout le monde, je me suis dit : il faut ici un seul homme... un philantrope.

LE COLONEL.

Corbleu, vous me faites rire. Savez-vous bien, avec votre philantropie, que si Sa Majesté l'empereur la connaissait comme moi, il pourrait bien vous envoyer faire un petit tour à Toulon avec quelques confrères?

MESSIDOR, riant.

Toujours le mot pour rire. Le vrai caractère français, intrépide et jovial.

LE COLONEL.

Vous croyez que je plaisante? Tenez, nous dînons ensemble, c'est bien; vous me prêtez de l'argent, encore mieux; je vous le rendrai quand je serai général, c'est possible. Nous sommes les meilleurs amis du monde; mais si S. M. l'empereur m'ordonnait de vous fusiller: joue, feu, nom d'un tonnerre, cela ne pèserait pas une once.

MESSIDOR, riant.

Ah! ah! ah! vous dites que c'est deux cents napoléons qu'il vous faut ce soir? Vous les aurez.

LE COLONEL.

Allons, allons, sans rancune. Que le diable m'emporte si c'est moi qui vous empêche de devenir millionnaire. J'ai ma dotation au bout de mon sabre, moi! et mille bombes, vous verrez

qu'il sera question du colonel Martin dans les bulletins de la campagne de Russie. Vous lirez cela au coin de votre feu, vous, tandis que les braves se géleront à leur aise.

MESSIDOR.

Que voulez-vous! chacun son état; je sers le grand homme d'une autre manière, mais mon dévouement pour l'empereur est connu. J'ai été des premiers à me réjouir quand je l'ai vu monter sur le trône, enchaîner la révolution.

LE COLONEL.

Et ces canailles de jacobins... Si j'avais été là, moi, je vous aurais sabré tous ces gueusards-là comme des cosaques.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Mérot.

MESSIDOR.

Je ne connais pas ce nom-là. Qu'il entre.

MÉROT.

C'est à M. de Saint-Denis que j'ai l'honneur...

MESSIDOR.

Oui, monsieur, c'est moi. Qu'est-ce que c'est?

MÉROT, lui remettant une lettre.

Monsieur, cette lettre est d'un de vos anciens amis.

MESSIDOR.

Donnez.

(Il prend la lettre.)

Pardon, colonel.

(Il lit.)

MÉROT, à part.

Je ne me trompe pas, c'est le représentant de Bordeaux!

MESSIDOR, lui rendant la lettre.

Ah ! mon cher monsieur, je suis accablé de demandes de ce genre. Je n'ai pas de place à donner ; j'ai même des parens dans le besoin : je ne puis rien pour vous.

MÉROT.

Mais, monsieur, le plus petit emploi me suffirait.

MESSIDOR, impatienté.

Je vous ai dit, monsieur, que je n'en avais point.

LE COLONEL, à part.

Pourquoi diable aussi s'adresse-t-il à un philantrope?

MÉROT.

Monsieur, on dit que vous formez de nouveaux bureaux, et que vous cherchez des agens pour faire acheter des blés dans le midi. Je connais cette partie...

LE COLONEL.

Mais j'ai entendu parler de cela. M. de Saint-

Denis, prenez-y garde; on vous traite déjà d'accapareur dans l'armée.

MESSIDOR.

Mon cher colonel, vous n'y entendez rien. Ce mot d'accaparement n'est qu'un nom ridicule. Dans un pays bien administré, les véritables hommes d'état applaudissent à ces entreprises faites par des particuliers; ils savent que, lorsqu'on favorise l'industrie, qu'elle est excitée par l'intérêt privé, le génie entreprenant des spéculateurs crée avec rapidité d'immenses ressources, et vient offrir au gouvernement de salutaires secours dans des circonstances urgentes. Loin de flétrir ceux qu'on désigne sous le nom d'accapareurs, l'état leur devrait des encouragemens et des récompenses; et c'est à ce titre, que vous me renvoyez comme une injure, et dont je m'honore, que je sollicite auprès de Sa Majesté l'empereur des faveurs qu'elle daignera, je l'espère, m'accorder.

MÉROT, à part.

Et c'est là l'homme de Bordeaux!

MESSIDOR.

Pour vous, monsieur, je le répète, je ne saurais employer personne : mes nouveaux bureaux sont déjà remplis d'employés; j'ai même plus de monde qu'il ne m'en faut.

MÉROT.

Monsieur, vous donnez des concerts fort brillans, dont on parle.

MESSIDOR, *étonné.*

Des concerts, pourquoi cette question ?
(A part.)
J'ai vu cette figure-là quelque part.

MÉROT.

Monsieur, c'est que je vous offrirais mes faibles talens comme musicien.

MESSIDOR.

Monsieur, c'est inutile : je ne reçois que des amateurs qui sont de ma société.

MÉROT.

Je ne suis qu'un amateur moi-même; cependant j'ai quelque habitude : je joue du basson.

MESSIDOR.

Du basson ?

MÉROT.

Ma première leçon m'a coûté quatre cents francs.

LE COLONEL.

C'est un peu cher !

MÉROT, regardant Messidor.

Oh! j'ai eu un fameux maître. M. Messidor de Saint-Denis doit l'avoir connu; tout Bordeaux appréciait son mérite.

MESSIDOR, troublé.

Mais, mon cher... je me rappelle maintenant... je réfléchis que j'ai justement un emploi vacant. Venez demain; je me charge de votre affaire.

MÉROT.

Monsieur, je vous en aurai une vive reconnaissance.

(S'en allant, à part.)

O mon basson, que je te remercie!

MESSIDOR.

J'aime à obliger.

(A part.)

J'enverrai ce drôle-là geler en Russie.

LE COLONEL.

Je le crois. Mais dites-moi donc, M. de Saint-Denis, vous vous nommez Messidor?

MESSIDOR.

C'est un nom... d'autrefois... quand j'étais jeune.

LE COLONEL.

Vous êtes donc ce Messidor qui vint à Bordeaux au nom de la Convention?

MESSIDOR.

J'étais si jeune!

LE COLONEL.

Mais ce Messidor présida aux massacres; il encombra les prisons; il fit tomber des milliers de têtes...

MESSIDOR.

Que voulez-vous?... j'étais si jeune!...

LE COLONEL.

Ce Messidor fit, dit-on, guillotiner un vieillard, parce que la fille de ce malheureux avait refusé de l'écouter... Ce serait vous, morbleu!

MESSIDOR.

Je suivais l'erreur du tems, vous eussiez fait comme moi, colonel. J'étais si jeune!...

LE COLONEL, s'éloignant.

Le misérable!...

MESSIDOR, le retenant.

Mais, écoutez-moi, colonel; vous verrez que la philantropie m'a toujours guidé, et que ma jeunesse seule...

LE COLONEL.

Au diable votre philantropie! Tâchez que vos comptes ne vous mènent pas sous ma griffe; je vous ferais payer toutes vos erreurs de jeunesse.

(Il sort.)

MESSIDOR.

Ces gens-là ne comprennent rien à rien. Si nous n'avions pas déployé de la vigueur dans le tems, y aurait-il aujourd'hui des colonels dotés et des barons de l'empire? Cette rencontre m'a mis d'une humeur massacrante.

(Appelant.)
Blanchard! Ces entrepreneurs ne viennent donc pas?

LE DOMESTIQUE.

Ces messieurs sont là, monsieur; j'attendais le départ du colonel.

MESSIDOR.

Qu'ils entrent.

LE TAILLEUR.

Mossié le fournisseur, ché suis bien votre très-humble.

LE CORDONNIER.

Monsieur le commissaire général, comment vous portez-vous?

MESSIDOR, s'asseyant.

Ah çà, vous êtes des drôles. Vous ne comprenez rien. Vous faites tout mal, très-mal. Nous disons que vous vous appelez Blot, vous?

LE CORDONNIER.

C'est moi Blot, oui, monsieur.

MESSIDOR.

Attendez, votre compte est là... cent vingt-huit, c'est cela. Perdez-vous la tête, monsieur Blot, et croyez-vous que des soldats portent des souliers de trois livres cinq sous? Est-ce possible?

LE CORDONNIER.

Mais, monsieur...

MESSIDOR.

Il nous faut des clous, pas de semelle. Si vous ne savez pas votre métier, ne vous mêlez pas d'entreprises. Je dois prendre l'intérêt du gouvernement.

LE CORDONNIER.

Monsieur, je le sais bien.

MESSIDOR.

Et puis, qu'est-ce que c'est que trente-deux mille paires de souliers? c'est trente mille paires.

LE CORDONNIER.

Mais, monsieur, il y avait sur la note...

MESSIDOR.

Vous n'y comprenez rien, monsieur Blot; nous disons donc qu'il faut régler à six et neuf mois, trente mille paires de souliers à deux francs cinquante.

LE CORDONNIER.

Comment, monsieur?

MESSIDOR.

A deux francs soixante, et pas un mot. Vos bons sont prêts. Vous les ferez timbrer.

LE CORDONNIER.

Comment, monsieur, à mes frais?

MESSIDOR.

C'est l'usage. Venez signer l'état en double,

et ne vous amusez plus à donner aux fantassins du cuir de botte. Donnez-nous du mouton peu battu.

LE CORDONNIER.

Mais, monsieur, plus il est battu.....

MESSIDOR.

Je le sais. Donnez-nous du bon marché, et ne ruinez personne. Signez.

LE CORDONNIER, prenant la plume.

Excusez. J'écris un peu gros.

(Il signe.)

(A part.)

Trente-six mille paires..... Sacré coquin !

MESSIDOR.

A vous, tailleur Schlagermann. Vous n'êtes qu'un vieux juif. Je ne connais pas de doublures, surtout pour l'armée d'Espagne. C'est une mauvaise plaisanterie; est-ce qu'ils n'ont pas assez chaud? Vous avez fait mourir dix mille hommes avec vos doublures.

LE TAILLEUR.

Ah! mossié, qu'est-ce que fous tites là!

MESSIDOR.

Je vous dis qu'on ne vous paiera pas ces doublures-là.

LE TAILLEUR.

Mein Gott! Il m'afré coûté pien cher.

MESSIDOR.

Laissons cela. Vos pantalons sont trop larges ; cela gêne la marche du soldat. Nous déduirons cent aunes par mille, pour vos ridicules pantalons.

LE TAILLEUR.

Ei ! verfluchter Kerl, der heillose Dieb will alles verfressen[1]. C'est-il malhéreux pour moi !

MESSIDOR.

C'est de votre faute. Je suis fournisseur et philantrope, le père du soldat.

LE TAILLEUR.

Ja, ja, ché tis pas non.

MESSIDOR.

Finissons. Je ne vous dis rien pour vos gilets et vos guêtres, mais nous allons rogner les vestes et les capotes.

LE TAILLEUR.

Les gabottes ! ah ! mossié fournisseur, bas bossible... en gonscience !

MESSIDOR, comptant.

Dix-huit, vingt-trois, cinquante-deux... Ah ! si vous me parlez de conscience, vous... Nous disons deux bons à un an.

[1] Le maudit coquin, il veut tout dévorer.

(Traduct. du professeur Ichkannnichtverstehen.)

LE TAILLEUR.

Un an! Jesous mein lieber Gott! Fous étiez confenu bour trois mois.

MESSIDOR.

Oui, c'est possible; dans le tems. Nous comptions sur des fonds. Signez toujours.

LE TAILLEUR, signant.

Un an! Potstausend! Ça fait touze mois... Mossié fournisseur, je sais signer qué en allemand.

MESSIDOR.

Eh! signez en turc, et finissons! C'est bien. Allez, messieurs. L'adjudication définitive est pour le mois de septembre. Vous viendrez me voir avant.

LE CORDONNIER.

Ma foi, monsieur le fournisseur, je vous avoue que cette année, je ne sais pas trop où trouver des cuirs comme il vous en faut pour le prix que vous voulez y mettre.

MESSIDOR.

Mais, M. Blot, vous sortez de la question. Je ne m'occupe ni de cuir, ni de main-d'œuvre. Je ne connais, je ne veux connaître que des souliers à deux francs cinquante, à deux francs vingt-cinq, si cela se peut! Et vous, monsieur l'allemand Schlagermann, des draps à sept francs vingt, sept francs trente. Il y en a

partout ; les doublures ne doivent pas nous regarder.

LE TAILLEUR.

Parton, excuse ; je foulais fous tire s'tannée ci que c'est pour la guerre dans le Russie.

MESSIDOR.

Des capotes à neuf francs sont bien raisonnables, et nos soldats trouveront des fourrures à revendre quand ils auront passé Smolensk. Eh ! mes enfans, que voulez-vous que je vous réponde ? L'empereur est là, je ne suis rien, j'économise ; c'est comme le système continental, cela ; quelques personnes souffrent, mais l'humanité y gagne. Je suis plus victime qu'un autre... et si je vous disais que j'y perds, moi ; que je perds huit pour cent cette année !

LE CORDONNIER.

Vous y perdez ? Ah ! ah!

LE TAILLEUR.

Vous berdre !... Ah ! c'est une farce, mossié fournisseur.

MESSIDOR.

Allons, allons, vous êtes de braves gens ; vous n'entendez rien à l'économie politique et à la philantropie.

LE DOMESTIQUE, du dehors.

Monsieur, vous ne pouvez pas entrer, monsieur le fournisseur est en affaires.

UN SOLDAT.

Mille moustaches, tu empêcheras de passer un guide de la garde, péquin ! Conversion à gauche, et file.

(Il entre.)

MESSIDOR.

Quel est ce bruit ? Qui se permet ?...

LE SOLDAT.

C'est vous qui vous nommez Saint-Denis, fournisseur-général ?

MESSIDOR.

C'est moi, que voulez-vous ?

LE SOLDAT.

Moi, je ne veux rien. Tenez, mon ancien, on m'envoie pour que vous mettiez votre signature sur le chiffon qui est dans ce portefeuille.

MESSIDOR, ouvrant le portefeuille.

C'est ma liquidation sans doute... Une lettre de change ?

LE SOLDAT.

Je vous dirai pas, je sais pas.

MESSIDOR.

De l'empereur !... Trois millions !!... Trois jours de vue !!... Ah ! mon Dieu...

(Il tombe dans un fauteuil.)

LE TAILLEUR.

Ei sapperment, l'embéreur lui rogne aussi ses gabottes.

LE CORDONNIER.

Trois millions! une fameuse botte qu'on lui tire-là.

MESSIDOR.

La refuser... je serais perdu! Que faire! Un jugement... Quel homme!

(Il relit la lettre de change.)

« A trois jours de vue, il vous plaira payer, » par cette seule de change, la somme de » trois millions, valeur en compte. Munich, le » 7 juillet 1812. Napoléon. »... Quel coup de foudre!... Je suis anéanti!... Trois millions! Il faut signer.

(Au soldat.)

Tenez.

(Tous sortent.)

Trois millions! Maintenant, soyez donc philantrope!

SCÈNE VI.

UN BUREAU DE JOURNAL, RUE CASSETTE.

1825.

MESSSIDOR.

Ah! bonjour, Blanchard, mon cher ami; je n'ai pas une seconde à vous donner. Depuis que j'ai établi mon journal *le Philantrope*, je perds ma santé : voyons, que voulez-vous?

BLANCHARD.

Je venais vous dire que, depuis que, grâce à vos soins, de votre domestique que j'étais je suis devenu garde du commerce, je n'ai pas encore trouvé un débiteur aussi récalcitrant. Il se plaint de vous.

MESSIDOR.

Il se plaint! J'ai attendu plus de huit mois.

BLANCHARD.

Tenez, entre nous, si, pour les douze cents francs qu'il vous doit, il vous en donnait six, je vous conseillerais de lever l'écrou. Vous n'y perdriez rien, d'ailleurs.

MESSIDOR.

C'est vous, Blanchard, qui venez me conter de semblables balivernes!

BLANCHARD.

Votre réputation d'homme bienfaisant, votre journal du *Philantrope*... franchement, cela vous ferait du tort.

MESSIDOR.

Mais ce n'est pas sous mon nom que je lui ai prêté.

BLANCHARD.

C'est égal, cela se répand, cela se dit; d'ailleurs, il est insolvable, j'en suis sûr.

MESSIDOR.

Insolvable tout-à-fait? Vous me le garantissez? Diable, n'y aurait-il pas moyen!... Vous voyez ce que c'est que d'obliger des ingrats. On veut faire du bien, et on est compromis. C'est fort désagréable.

BLANCHARD.

Il disait en entrant chez M. Bault, le concierge : Oui, je le ferai connaître dans plusieurs journaux. Il vous traite d'usurier.

MESSIDOR.

Ah! c'est trop fort. J'ai là une copie de son jugement. Voyez vous-même, Blanchard... L'an mil huit cent, etc.... à la requête, etc., etc.

Ah, voici : pour le principal en deux traites... six cents francs; intérêts de quatorze mois.. deux cent vingt-sept francs... dépens liquidés, première traite... soixante-dix francs... seconde traite... soixante-dix francs... frais d'emprisonnement... cent trente francs... alimens de quatre mois à Sainte-Pélagie... quatre-vingt-douze francs vingt-cinq centimes... Total, onze cent quatre-vingt-neuf francs vingt-cinq centimes. Je vous demande un peu, Blanchard, si ce chiffre-là n'est pas des plus modérés? Je voudrais voir un peu ce qu'il dirait s'il tombait dans les mains d'un créancier qui ne fût pas philantrope.

BLANCHARD.

Il prétend aussi que vous l'avez fait travailler à votre journal, et qu'il n'a jamais rien touché.

MESSIDOR.

Quand on travaille à un journal philantropique, on doit être désintéressé avant tout. Ici, mon cher, nous suivons cette belle maxime de Montesquieu : Il faut tenir la main ouverte pour les dépenses publiques, et la main fermée pour les dépenses particulières. Le philantrope n'a pas d'argent; le philantrope donne au public de beaux caractères, du papier d'Annonay... Que diable! il ne peut pas encore donner à ses rédacteurs! — Allons, Blanchard, si vous allez

du côté de la rue de la Clé, faites patienter ce jaseur; j'arrangerai cela pour le mieux. Il offre six cents francs, vous dites; qu'il se taise, et nous verrons.

(Blanchard sort.)

MESSIDOR, seul.

Voyons nos affaires.

(Il examine des papiers.)

La société des amis des noirs : cela avance; cela finira par aller. Société d'encouragement pour l'enseignement élémentaire... j'ai là de nouveaux fonds... La morale chrétienne... ceux-là sont un peu durs; mais n'importe, les souscripteurs viennent à moi, c'est le principal. Les jeunes orphelins, la vaccine, les incendiés du Gard... les débordés de la Drôme... de bonnes listes bien fournies... six cent quarante, sept cent vingt-deux, neuf cent trente-trois, deux anonymes de vingt francs : c'est un compte à part; cela me regarde. Voyons mon agenda. Ah! aujourd'hui voir les membres de la société des prisons : c'est pour mon ancien projet que le Directoire a rejeté... Mon prisonnier me tourmente: il est capable de se moquer de moi, de faire ses cinq ans : si je pouvais m'en débarrasser.

(On frappe.)

Entrez. Que vois-je!.. monsieur le Duc... je suis confus de tant de prévenance... Venir si loin... voilà, voilà la vraie philantropie!

LE DUC.

Monsieur, j'ai dû être des premiers à encourager vos généreux efforts. Je viens causer avec vous de tous nos projets d'amélioration. Nous avons bien à faire.

MESSIDOR.

Eh! je le sais; comme disait la reine de Navarre : Ne fait pas tout le bien qui veut.

LE DUC.

Voyons, commençons-nous à avoir bien des fonds?

MESSIDOR.

Mais, oui... Vous avez dû voir nos derniers numéros?

LE DUC.

Eh bien, il faut commencer par quelques petites dépenses bien placées. Nous délivrerons quelques prisonniers.

MESSIDOR.

Allons, allons, monsieur le Duc, vous me volez celle-là.

(A part.)

Ah! quelle heureuse idée!

(Haut.)

J'ai ici le nom d'un malheureux père de famille, un homme bien intéressant; il ne faudrait que dix-huit cents francs pour le tirer d'affaire.

LE DUC.

C'est trop.

MESSIDOR.

Vous croyez? C'est bien l'homme le plus probe, une ame bien trempée, une tête capable. Vous avez lu de ses articles dans *le Philantrope*. Je l'ai fait travailler tant qu'il a été possible. Vous verrez par nos comptes que ses articles me coûtaient un peu cher; mais sa position méritait des égards.

LE DUC.

La société se refuserait sans doute à sacrifier autant pour un seul individu; mais puisqu'il a droit, dites-vous, à notre intérêt, il serait peut-être quelque autre moyen...

MESSIDOR.

J'allais vous le dire : une souscription. Nous avons-là trois banquiers, quatre, cinq, six pairs de France... je me permettrai de le dire, monsieur le Duc, vous-même; et moi, je mettrai volontiers une centaine de francs.

LE DUC.

Eh bien, mon cher ami, nous vous aiderons à faire cette bonne action; nous délivrerons votre pauvre prisonnier. Inscrivez-moi pour deux cents francs, et chacun de mes fils pour autant.

MESSIDOR.

Je vois que l'affaire ne traînera pas en longueur.

LE DUC.

Il ne faut jamais que les malheureux souffrent long-tems.

MESSIDOR.

Ah! monsieur le duc, vous êtes l'apôtre de l'humanité, le soutien de l'industrie, des malheureux, de la France entière... Pourquoi n'êtes-vous pas ministre?...

LE DUC, souriant.

Laissons, laissons les ministres... Ah! je venais vous parler de ce qu'on a arrêté hier; la société vous prie de verser les fonds aujourd'hui même à la caisse d'amortissement.

MESSIDOR.

Ah! ah!

LE DUC.

Nous traitons de l'achat de plusieurs terrains pour les constructions proposées, et c'est une garantie.

MESSIDOR.

Monsieur le duc, sans doute.

LE DUC.

Aujourd'hui, n'oubliez pas; et ce soir, venez à l'assemblée où l'on vous attend. Je vous trou-

verai le reste de vos souscripteurs. Allons, allons, je vais à la Chambre. Il faut du moins, quand on ne fait pas le bien, tâcher d'empêcher qu'on fasse le mal. Restez, point de façons avec moi; je sais que votre tems est précieux; faites fructifier *le Philantrope* : c'est notre affaire à tous.

(Il sort.)

MESSIDOR.

Verser! je n'aime pas cela, c'est plus fort que moi. C'est égal, mon prisonnier me rapportera net douze cents francs : ce n'est pas une mauvaise affaire. Allons maintenant chez mon architecte; s'il est accommodant avec moi, je m'arrangerai de manière à lui procurer les constructions qu'on décidera ce soir. Il faut un bon pot-de-vin; sans cela... Ce coquin de Buonaparte m'a ruiné; et si je n'avais un peu d'adresse, je serais le plus pauvre des philantropes.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE PARLOIR D'UNE MAISON A MONTROUGE.

1827.

LE P. COLLET.

Vous dites donc, mon frère, qu'il est arrivé des dépêches du père Longi-Fortin, notre général ?

LE PORTIER.

Oui, mon père, je les ai remises moi-même au supérieur. Il s'est enfermé pour les lire. Il y a aussi des lettres des bureaux.

LE P. COLLET.

Il n'est point venu, pendant mon absence, un étranger, un vieillard ?

LE PORTIER.

Ah! je sais; l'agent d'Irlande. Non, mon père. Le supérieur l'attend.

LE P. COLLET, à part.

Il devrait déjà être ici. Canning ne peut en réchapper.

(Haut.)

S'il se présente quelques curieux pour visiter la

maison, vous leur montrerez la partie disposée pour le public. Vous direz aussi au frère instructeur de ne pas commander, à l'avenir, l'exercice d'une voix si forte. Je l'ai entendu aujourd'hui de la route, et mon voisin, dans la voiture, a demandé si ce bâtiment était une caserne. Ne l'oubliez pas, mon frère.

LE PORTIER.

Est-ce là tout?

LE P. COLLET.

Non. Vous prendrez, dans la bibliothèque particulière, le Mémoire à consulter, et la collection du *Moniteur* des premières années de l'Empire.

(A part.)

J'espère y trouver un sénatus-consulte de l'usurpateur qui nous légitime.

(Haut.)

Vous porterez tout cela dans mon cabinet.

(Revenant.)

Ah! si le préfet et le maître des requêtes que vous savez venaient me demander, vous leur diriez que je ne puis les recevoir. Je suis en retraite.

LE PORTIER.

Oui, mon père.

LE P. COLLET.

Vous entendez; je ne suis visible que pour le père O'Connor.

(Il sort.)

LE PORTIER.

Je me trompe bien, ou le père Collet va faire encore une brochure. Il a forte complexion. A vingt-cinq ans, il mène toute la maison. C'est à lui que nous devons notre nouvelle devise. Un filet d'eau qui grossit, avec la légende : *Donec totum impleat orbem!* Ces jeunes pères sont d'un feu, d'une ardeur pour le bien de la compagnie! Ils nous passent sur le corps, à nous autres vieux serviteurs; mais ne nous plaignons pas, ils ont bien conduit la barque. Qui vient là? C'est sans doute le père irlandais qu'ils attendent.

MESSIDOR, regardant autour de lui.

Ici je trouverai donc le calme.

LE PORTIER.

Pax tecum. La grâce soit avec vous, mon père.

MESSIDOR.

Vous êtes un membre de cette vénérable maison?

LE PORTIER.

Oui, mon père; on vous y attendait.

MESSIDOR, à lui-même.

On m'attendait... Dieu le veut!

LE PORTIER.

Prenez un siége, je cours chercher le père Collet.

(Il sort.)

MESSIDOR.

Que dira-t-on de cette démarche? On m'accusera de chercher à refaire ma fortune dans la congrégation; car on ne m'épargne guère. Comme ils m'ont traité dans leurs feuilles, ces jeunes doctrinaires! Il n'y a rien à faire de cette génération nouvelle. Elle veut des hommes purs. C'est vouloir des hommes nuls! Je les abandonne... D'ailleurs, je suis vieux, la fin approche, les remords arrivent. Ils riront... Pourquoi? Newton craignait bien l'enfer, et Pascal... Ne prononçons pas ce nom-là ici, il me recommanderait peu.

LE P. COLLET, suivi du portier.

Vous dites que c'est le père O'Connor.

(A part.)

Il a l'air bien sombre. Canning se serait-il tiré d'affaire?

(Haut.)

Il vaut mieux tard que jamais, révérend père. Soyez le bien-venu; nos frères vous attendent.

MESSIDOR.

Quoi! vous savez déjà ce qui m'amène, mon digne père?

LE P. COLLET, souriant.

Eh! mais je le soupçonne.

(Bas.)

Le supérieur m'a chargé de vous recevoir. Vous pouvez vous ouvrir à moi.

(Au portier.)

Allez, mon frère.

(Le père Collet va fermer la porte.)

Nous sommes seuls, je vous écoute.

(Ils s'asseyent.)

MESSIDOR.

Mon père, je viens chercher un asile dans votre maison; j'y veux finir mes jours.

LE P. COLLET.

Comment? vous seriez-vous compromis?

MESSIDOR.

Non, mais je suis tourmenté.

LE P. COLLET.

Et de quoi? Tout va bien. On m'écrit que M. Peel rentrera, nous aurons aussi don Miguel...

MESSIDOR.

Que m'importe! je viens ici pour oublier les choses de ce monde.

LE P. COLLET.

Vous m'étonnez! Vous avez alors une dispense pour vous abstenir des affaires temporelles?

MESSIDOR.

Une dispense! de qui donc?

LE P. COLLET.

Du général; ainsi le veulent les statuts. Vous ignorez cela! Vous n'êtes donc pas le père O'Connor?

MESSIDOR.

Eh! non, mon père.

LE P. COLLET, se levant avec dépit.

(A part.)

J'en ai trop dit.—Qui êtes-vous donc, monsieur?

MESSIDOR.

Un grand pécheur, mon frère. On me nomme Saint-Denis; j'étais connu jadis sous le nom de Messidor.

LE P. COLLET, à part.

Oh! oh! c'est un homme!

(Haut.)

Et vous voulez...

MESSIDOR.

Habiter parmi vous. J'ai quelque fortune, et...

LE P. COLLET.

Quels motifs vous font embrasser ce parti? Nos règles sont sévères. Ce serait expier cruellement quelques fautes peut-être légères.

MESSIDOR.

Légères? ne vous ai-je pas dit mon nom?

LE P. COLLET.

Il m'est connu. Votre repentir est donc bien sincère ?

MESSIDOR.

Tenez, je suis un homme rompu au monde, aux affaires ; d'ailleurs votre société ne passe pas pour confier ses intérêts à des esprits médiocres. Ainsi je ne jouerai pas une piété que je n'éprouve point. Je vous le dirai même franchement, je me glorifiais de ne rien croire. Aujourd'hui encore, j'ai mille doutes. Mais depuis que je me casse, vous l'avouerai-je ?... j'ai peur...

LE P. COLLET.

Peur ! et de qui ?

MESSIDOR, lui prenant la main.

Du diable !

LE P. COLLET.

Pourquoi en rougir ? Cette crainte est salutaire ; mais il faut qu'elle soit bien dirigée. Mettez-vous là.

(A part.)

Quelle trouvaille !

(Haut.)

Vous étiez libéral ?

MESSIDOR.

C'est selon...

LE P. COLLET.

J'entends. Mais quelle garantie donneriez-vous ? Nous avons été si souvent trompés !

MESSIDOR. Il tire un papier.

Voici la mienne.

LE P. COLLET, lisant.

Ah! ah!... Centenier du Sacré-Cœur, c'est différent. Monsieur Messidor, je me charge de votre conversion. Je conçois vos craintes : elles sont le résultat de l'agitation de votre vie, des déceptions que vous avez trouvées partout. Mais je vous dois un autre langage qu'à ces jeunes prosélytes que les séductions de nos amis du monde nous amènent chaque jour. Vous avez traversé la révolution, vous avez suivi toutes ses phases, servi tour à tour tous les gouvernemens actifs et énergiques qui ont remué si vigoureusement la France. Des hommes de votre trempe sont à la fois rares et précieux dans notre société; ils sont faits surtout pour nous entendre. Vous voulez expier vos fautes passées dans la retraite; vous les expierez encore mieux dans le monde. Le mal que vous avez fait ne se réparera que par le bien que vous pourrez faire. Une mission secrète se prépare : vous la dirigerez.

MESSIDOR.

Votre chaleur me rend la mienne. Je suis

prêt à tout, même au martyre. Parlez ; où faut-il se rendre ? au Paraguay, à la Chine?...

LE P. COLLET.

Non, en Touraine. Nos frères vont s'assembler. Comme moi, ils savent ce que valent les hommes de la révolution dans un moment de crise. Venez.

MESSIDOR.

Ne dois-je pas craindre que mon nom, ma vie passée ?...

LE P. COLLET.

Prenez ce scapulaire, et bénissez la précieuse indulgence de nos saints fondateurs. Aujourd'hui vous commencez une vie nouvelle. Les pères vont s'assembler. Suivez-moi, mon frère, et tout vous sera remis.

MESSIDOR.

C'est maintenant que je vais devenir un vrai philantrope !

(Ils sortent.)

LE PRÊTRE MARIÉ.

Sincerity! A child's whistle, with but two
Notes in it — Yea, yea, and' nay, nay.

WALTER SCOTT.—*Peveril*. t. II, ch. IX.

PERSONNAGES.

L'abbé LEBLANC.

L'abbé DUFAY.

Le père LEBLANC, cordonnier.

ROSE.

Un Maire.

Un Sous-Préfet.

Trois Dragons.

Trois Grenadiers.

LE PRÊTRE MARIÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA RUE DU BOURDON-BLANC, EN FACE DU PETIT SÉMINAIRE D'ORLÉANS.

1788.

L'ABBÉ DUFAY.

Tu es bien triste, Leblanc.

L'ABBÉ LEBLANC.

Et toi, tu es bien gai.

DUFAY.

Je quitte enfin ce maudit séminaire, demain je reçois la tonsure. Je suis jeune, j'ai de la persévérance, j'arriverai. L'abbé Maury est mon oncle à la mode de Bretagne, et c'est son exemple que je veux suivre.

LEBLANC.

Puisses-tu avoir son talent !

DUFAY.

Le talent; c'est d'aller toujours et de ne s'arrêter jamais. Pour la prêtrise quel talent faut-il?... Mais tu ne me comprends pas, mon cher

Leblanc. Tu es ingénu comme un vrai séminariste ; tu es modeste : la modestie est un vice, demande au grand-vicaire de Sainte-Croix.

LEBLANC.

Il nous prêche pourtant l'humilité.

DUFAY.

Oui, dans ses conférences publiques ; mais il en a de particulières.

LEBLANC.

Mon cher Dufay, je suis étranger à toutes vos restrictions mentales ; je ne comprends pas l'ambition du cloître. Mon père est un bon cordonnier de la rue Bannier : je me croirai au faîte des grandeurs avec une petite cure de campagne.

DUFAY.

Pauvre sot! c'est comme si tu disais : Je serai un bon prêtre, je lirai mon bréviaire tous les jours, je jeûnerai de bonne foi, et j'aurai de l'avancement. Sais-tu pourquoi on étudie?

LEBLANC.

Quelle question! Il faut qu'un ecclésiastique ait des connaissances...

DUFAY.

Oui, pour éblouir ceux qui n'en ont pas ; se faire un langage à lui, et imposer avant tout le

respect. La robe est quelque chose; elle n'est pas tout : ceux qui n'ont que la robe, la gardent leur vie entière; peut-être un jour tu me verras le camail et le rochet. Adieu, mon cher, tu viendras à ma première messe?

LEBLANC.

Ta première messe! Veux-tu que je te parle franchement, Dufay? Je te trouve bien mondain pour songer sérieusement aux ordres.

DUFAY.

Que tu es enfant! Voyons, veux-tu que je te parle tout bas? Je quitte la maison, je ne crains ni les langues des petits abbés, ni les oreilles des murs. Ne perds pas ton tems à lire Massillon, le P. Larue et tous les mandemens du diocèse, ou tu deviendras le plus stupide des tonsurés. Il est d'autres lectures profitables : les Mémoires de Retz, la vie de Dubois... Je ne t'en dis pas davantage.

LEBLANC.

Je fais des vœux pour ton bonheur, mon ami. Hélas! je crains que tes espérances ne soient bien souvent trompées. Jusqu'ici ton ambition ne t'a mené, comme moi, qu'à être boursier dans un séminaire de province.

UN VIEUX PRÊTRE, s'approchant de Dufay.

Mon cher fils, monseigneur l'évêque vous

fait demander. J'ai voulu vous annoncer moi-même cette faveur. Ne faites pas attendre sa grandeur.

DUFAY.

J'y cours.

(A Leblanc.)

Tu le vois, mon ami, voilà le premier pas. Tu verras si je tiens parole. Pauvre garçon! tu désires bien peu de chose; ta seule ambition est d'arriver à un presbytère de village. Prends le chemin que tu veux suivre, tu ne l'auras même pas.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LA BOUTIQUE DU CORDONNIER LEBLANC, A ORLÉANS.

1797.

LEBLANC, souriant.

Allons, mon père, allons, calmez ce grand courroux; les choses devaient tourner ainsi.

LEBLANC, père.

Je veux me fâcher, moi, tu ne m'en empêcheras pas. Je ne ferai plus de souliers, je ne ferai plus de souliers!

LEBLANC.

Eh bien, reposez-vous, mon père. Vous avez long-tems travaillé pour moi, à mon tour je vous nourrirai : ma petite place à la municipalité du Loiret nous suffira.

LEBLANC, père.

Tu n'es qu'une bête; tu n'as pas d'ambition. T'as mal profité de mes conseils et de la révolution. Si j'avais su lire, vois-tu!... je me sens un aut' cœur que toi; j'aurais été à la tête des

choses... Le voisin Gaucher me le disait ben. C'est moi qu'a tiré le premier coup de fusil à la porte St.-Privé; et quand j'ai chanté : *Enfans de la patrie!* aux Minimes, Jean Bon St.-André m'a dit : T'es t'un bon bougre... et il n'y en a pas un de ces gueux de modérés à qui j'aurais voulu faire une paire de souliers. Si t'avais voulu faire comme moi!... Mais tu ne s'ras jamais un bon jacobin.

LEBLANC.

Mais, mon père, ces tems-là sont bien loin de nous.

LEBLANC, père.

Tu vas me dire ton Directoire... J'en veux pas, moi, de ton Directoire! C'est un tas de brigands qui fraternisent avec les aristocrates...

LEBLANC.

Fais-nous dîner, Rose. Quand mon père aura bu un peu de vin de Beaugency, sa bonne humeur lui reviendra.

LEBLANC, père, se mettant à table.

Tant qu'on ne rétablira pas le club des carmagnoles, il n'y aura pas de république... Allons, verse-moi à boire.

ROSE.

Nous avons trois militaires à loger aujourd'hui.

LEBLANC, père.

Encore! Tu vois ben qu'ils nous grugent. Si ce n'est pas de bons jacobins, j'en veux pas d'abord. Ce sacré Directoire nous envoira des muscadins avec des oreilles de chien et des cadenettes... Je te dis que Barras a des prôjets liberticides.

ROSE.

Liberticid es?

LEBLANC, père.

Oui, les liberticides, c'est ceux qui savent le latin, des thermidoriens, des enragés de la faction des indulgens.

LEBLANC.

Mon père, vous savez ce que vous m'avez promis... Ne pensez plus à la politique. J'ai quitté la soutane pour vous plaire, je me suis marié... Nous serions tous heureux si vous le vouliez.

LEBLANC, père.

Ah! tu n'es pas un bon jacobin.

(Entrent Dufay en sous-lieutenant de dragons, et deux sous-officiers.)

LE BRIGADIER.

Holà, hé! billet de logement! dragons de la république!

LEBLANC, père, avec humeur.

Je m'en vas.

(Il sort. Rose le suit.)

DUFAY.

Loger chez un cordonnier... Je tombe toujours comme cela, sacrebleu! Je ne suis pas aristocrate, mais j'aime les bons lits.

(A un sous-officier.)

Va t'informer si on peut avoir un autre logement.

LEBLANC.

Nous ferons de notre mieux, monsieur l'officier.

DUFAY.

Cette voix..... Eh! mais, je ne me trompe pas... C'est Leblanc, mon camarade du petit séminaire.

LEBLANC.

Comment, c'est toi!

DUFAY.

Eh! oui, c'est l'abbé Dufay qui a jeté le froc au diable pour sauter sur un cheval.

LEBLANC.

Toi, militaire!

DUFAY.

Oui; je t'avais promis de devenir évêque, tu me verras colonel. Et toi?

LEBLANC, soupirant.

Il m'a fallu renoncer à la petite cure; mon père m'a forcé à tout quitter. J'étais jeune encore... un cœur de vingt ans : je me suis marié.

DUFAY.

Marié! je te reconnais bien là. Toujours des idées petites.

LEBLANC.

Je t'assure que je suis heureux.

DUFAY.

Comme au séminaire!

(Regardant la boutique.)

Ton père est un vieux jacobin, je parie? Tu es enterré dans ta petite ville. Laisse donc là ta femme, ton père et ses savattes; viens avec nous : nous sommes tous jeunes à l'armée d'Italie, depuis le général jusqu'au dernier soldat; nous aurons de l'avancement et nous ferons des miracles : les têtes bien organisées ont tout à gagner; je me charge de toi.

LE BRIGADIER.

Sacrénom, lieutenant, tu as raison. Viens avec nous, camarade, et campe-là ta citoyenne. Nous allons faire danser le pape, et les conquérans de l'Italie mettront du sucre dans leur gamelle.

DUFAY.

Allons, Leblanc.

LEBLANC.

Non, mon ami. Mon ménage m'est cher; j'ai un modeste emploi à la Ville, j'espère le garder.

DUFAY.

Tu n'auras rien! Sur quoi comptes-tu? sur la révolution? elle est balayée. Tu ne vois rien ici, tu ne sais pas ce qui se passe... Tu as conservé ton innocence première; tu te figures que l'homme qui remplit bien son emploi a bien mérité de la patrie. Nigaud!

(Bas.)

Je te veux du bien. Profite du hasard qui nous réunit. Je ne tiens pas à la gloire; si j'attrape une fourniture... Un millionnaire vaut mieux qu'un colonel. C'est fini, je t'enrôle.

(Haut.)

Amis, voilà un nouveau défenseur de la république!

LES SOLDATS.

A la santé du camarade. Vive l'armée d'Italie!

LEBLANC, père, entrant.

Qu'est-ce donc que tout ce bouzin, citoyens?

LE BRIGADIER.

Eh! père Lapoix, nous emmenons ton garçon révolutionner l'Italie avec les vainqueurs d'Arcole.

DUFAY.

Oui, Leblanc est des nôtres.

LEBLANC, père.

Corbleu, citoyens, si vous pouviez lui don-

ner les vrais principes du sans-culottisme que j'ai jamais pu lui incalquer, je dirais que vous êtes de bons jacobins.

LE BRIGADIER.

Pour qui nous prends-tu, vieux maratiste ! je te vas clouer ton bonnet rouge sur ta caboche...

LEBLANC.

Mon père !

DUFAY.

Allons, allons, enfans, les opinions des citoyens sont libres; d'ailleurs, c'est le père de notre nouveau camarade...

LEBLANC, père.

Je me f... de vous tous; vous n'êtes que des thermidoriens, des populicides... Je défends à Leblanc d'aller avec vous, et si vous venez attaquer le peuple souvérain dans ses foyers, j'ai là ma vieille pique.

LEBLANC.

Non, Dufay, je ne partage pas les opinions de mon père, tu le sais; mais je ne saurais approuver les tiennes. J'espère encore que la liberté s'établira telle qu'elle doit être, et je reste pour veiller sur ma famille.

(Rose entre.)

Voilà celle qui a fixé mon sort. En renonçant à

mes premiers vœux, j'en ai formé d'autres; ceux-là du moins je les remplirai.

UN MARÉCHAL-DES-LOGIS, arrivant.

Mon officier, je vous ai trouvé un meilleur logement sur la place de la Pucelle.

DUFAY.

Partons, soldats; au revoir, Leblanc. Pourris dans ta misère : tu ne comprenais pas l'ancien régime, tu ne comprends pas mieux le nouveau.

(Il sort en chantant.)

Venez, troupe guerrière,
Chanter l'égalité, etc.

SCÈNE III.

UNE SALLE DE LA CASERNE SAINT-CHARLES, A ORLÉANS.

1826.

Le Fourrier, assis sur un tabouret, fait l'instruction du catéchisme. Les soldats sont assis sur des bancs. Quelques-uns fument leurs pipes.

LE FOURRIER.

Attention au commandement ! Nous allons passer au péché originel. Il y a toutes sortes de péchés... Numéro 4, au bout du banc, on ne rit pas pendant l'instruction du catéchisme.

LE SOLDAT.

Fourrier, c'est Lablague qui me faisait rire.

LE FOURRIER.

Allons, mobile. Le premier péché est le péché originel. Numéro 6, là-bas, qu'est-ce que c'est que le péché originel?

LE SOLDAT numéro 6.

Le péché originel, fourrier...

LE FOURRIER.

Nous sommes censés sous les armes, et on ne fume pas.

LE SOLDAT.

Y a pas d'offense, elle était finite.

(Il secoue sa pipe.)

Le péché originel, fourrier, sans vous commander, je crois que c'est celui qu'on fait des fois dans des quartiers éloignés... ça va sans dire, pardi...

LE FOURRIER.

Imbécile, c'est pas ça. Je vous l'ai dit plus de vingt fois.

(Il lit.)

Nous disons que le péché originel est un péché dans lequel... nous sommes conçus... que diable, c'est simple comme bonjour; il n'y a que deux lignes.

LE NUMÉRO 6.

C'est juste, fourrier, je m'en rappelais pas.

LE FOURRIER.

Article deux, page trente et une. Quelles sont les suites maintenant du péché originel? Voilà un farceur de numéro 4 qui dort.

LE NUMÉRO 4.

Mon fourrier, c'est la chaleur, causez toujours.

LE FOURRIER.

Toujours article deux, page trente et une. Les suites, c'est très-important, voyez-vous.

(Il lit.)

Car c'est l'ignorance, la concupiscence, c'est-à-dire l'inclination au péché, les misères de la vie et la nécessité de mourir. — Comprenez-vous ça?

LE NUMÉRO 1, se levant et portant la main à son bonnet.

Fourrier, pas pour le moment.

LE FOURRIER.

Tu y mets de l'ostination, toi. Je te fourrerai à la salle de police pendant huit jours. L'aumônier t'a recommandé.

LE NUMÉRO 1.

Du tout, j'y mets pas d'insurbordination, foi de lapin.

LE FOURRIER.

Qu'est-ce qui comprend?..... Que ceux qui comprennent lèvent la main..... Personne..... Alors, je vas vous l'expliquer. Vous concevez que celui qui ne fait pas ses devoirs, a tort. Toi, t'as qu'à ne pas nettoyer ta giberne, ou bien, une supposition, tu manqueras à l'appel; tu te trouveras attardé par des amis, un verre de vin : c'est un péché.

LE NUMÉRO 1.

Ah! bien.

LE NUMÉRO 2, se levant.

Est-ce fini, fourrier? J'ai la permission de dix

heures, et je m'en vas au quartier des Miracles, histoire de rire.

LE FOURRIER.

Oui, c'est fini pour aujourd'hui; nous recommencerons l'exercice du catéchisme à demain huit heures. Ceux qui sont pour la communion vont attendre l'officier instructeur... c'est-à-dire l'aumônier.

(Tous se lèvent.)

LE NUMÉRO 6.

C'est bon. Viens-tu t'en toi, Félisque, tu ne communies pas. Viens-nous-en chez Gambin, au Trillomphe de Bacchus; y en aura des autres.

LE FOURRIER.

Un instant. Halte, front. J'avais à vous dire encore que l'aumônier est très-mécontent, que le mouvement a été très-mal exécuté dimanche à l'instruction, vu qu'il y en a au premier rang dans les grenadiers, qui ont fait le signe de la croix de la main gauche.

LE NUMÉRO I.

C'est bon; on y fera attention, fourrier.

(Ils sortent.)

LE FOURRIER.

Toi, Godard, t'es pas fâché d'avoir la pièce cent sous; reste-là, et toi aussi. L'aumônier va

venir... Justement le voilà. Salut, mon aumônier.

(Il sort.)

DUFAY.

C'est vous, mon ami, qui vous préparez pour approcher de la sainte-table?

LE SOLDAT.

Oui, mon aumônier, présent.

DUFAY, s'asseyant.

Voyons, vous êtes un vieux soldat, dans les camps depuis votre enfance, votre éducation a été négligée : je ne serai pas très-exigeant. Avez-vous profité des instructions de votre fourrier?

LE SOLDAT.

Comme ci, comme ça.

DUFAY.

Je ne vous interrogerai que sur le commencement.

LE SOLDAT.

Tant mieux : c'est pas si malaisé.

DUFAY.

Dieu, mon ami, est un être infiniment bon. C'est l'ignorance où vous êtes de son existence et de ses bienfaits qui a pu vous conduire jusqu'à ce jour à beaucoup d'erreurs.

LE SOLDAT.

Oui, oui.

DUFAY.

Commencez-vous à comprendre tout cela ?

LE SOLDAT.

Le fourrier m'en a touché deux mots.

DUFAY.

Répondez-moi donc. A quoi nous oblige le sixième commandement?...

LE SOLDAT, relevant sa moustache.

Pour ce qui est de ça, un vieux troupier ne se laissera pas enfoncer, mon officier. Au sixième commandement, vous portez vivement le pied droit en arrière, le talon en l'air, les doigts du pied ployés; une, deux : vous descendez en même tems l'arme avec la main droite; la main gauche à la première capucine; un tems et un mouvement; une, deux, et repos. Voilà ce que c'est, mon aumônier. Oh! quant à ce qui est du service, faut me parler à moi.

DUFAY.

Il s'agit, mon ami, du service de Dieu. Ce sixième commandement dont il est question est celui de l'Église qui nous ordonne de nous abstenir de la viande les vendredis et samedis, en mémoire de la mort du Sauveur.

LE SOLDAT.

Ah! c'est juste, mon aumônier. Vendredi et

samedi, en avant la gamelle de pommes de terre; et allez donc!

DUFAY.

Dites simplement les paroles du catéchisme : « Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi mêmement. »

LE SOLDAT.

Y a pas de doute.

DUFAY.

Passons à l'acte que vous allez remplir. Quelles sont les dispositions à faire pour bien communier?

LE SOLDAT, se grattant le front.

Un moment, mon aumônier... que je ne vous fasse pas de boulette. La première et d'une : blanchir les revers et le fourniment, grande tenue d'inspection, et rien que le petit verre; après çà, au premier roulement, vous partez du pied gauche, les caporaux dans le rang, et le troisième sergent en serre-file...

DUFAY, souriant.

Arrêtez, je vous parle des dispositions de l'ame. Elles consistent à avoir une foi vive, une charité ardente, et à se trouver exempt de péché. Mais c'est assez. Allez, mon ami, nous nous reverrons tantôt, et alors je vous expliquerai la nature des devoirs que la foi impose.

L'AUTRE SOLDAT.

Mais, mon aumônier, nous aurons toujours la chose en question?

DUFAY.

Oui, allez, allez; je parlerai au fourrier.

(A part.)

Quelle ignorance! Au fait, ces pauvres gens, il est bien tard pour les instruire.

LE PREMIER SOLDAT, à l'autre, en s'en allant.

L'aumônier est un bon enfant tout d'même.

LE SECOND SOLDAT.

C'est vrai; me semble que je l'ai vu quelque part. C'est drôle, m'est idée que c'est dans les vélites de la garde.

(Ils sortent.)

DUFAY.

La mission est pénible, mais j'ai dû m'y prêter.

(Il parcourt une lettre.)

Le ministre des affaires ecclésiastiques est content. Rien de plus flatteur que cette lettre de la grande-aumônerie. Encore un peu de patience.......

(Il sort.)

SCÈNE IV.

UNE ÉCOLE PRIMAIRE DANS LE DÉPARTEMENT DU LOIRET.

1827.

LEBLANC, assis près d'une table, entouré de jeunes enfans.

Mes bons petits enfans, avant la récréation, je vais, comme c'est ma coutume, vous faire une courte leçon sur vos devoirs envers Dieu, envers vos parens et envers la patrie. Et cela, parce que je suis content de vous aujourd'hui.

UN ENFANT DE LEBLANC.

Papa, je me suis bien appliqué.

LEBLANC.

Mon ami, tu dois l'exemple aux autres. Je vous ai parlé hier de la bonté. Aujourd'hui je vous parlerai de la morale. Non-seulement se conduire bien, mais servir d'exemple à ce qui nous entoure; c'est la morale, mes enfans. N'en tirer aucune vanité, être bon fils, bon ami, bon citoyen, n'avoir jamais de reproche à se faire; c'est la vertu. Et croyez, la vertu nous fait aimer de tout le monde, et elle nous rend

heureux en nous préservant de l'ambition et de toutes les passions qui agitent notre vie.

L'ENFANT.

Mon papa, voilà monsieur le maire qui entre dans la maison.

LEBLANC.

Le maire !

LE MAIRE.

Restez, monsieur Leblanc. Je ne viens point troubler vos travaux. Je vois toujours avec plaisir vos efforts et votre zèle. La moitié de ces enfans appartient à de pauvres familles, vous leur donnez vos soins gratuitement, je vous en remercie pour la commune.

LEBLANC.

Vous êtes trop bon d'y prendre garde, monsieur le maire.

LE MAIRE.

J'ai à vous parler, monsieur Leblanc.

LEBLANC.

Mes enfans, allez jouer.

(Les enfans sortent.)

Je suis à vos ordres, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Mon cher monsieur Leblanc, je fais une démarche bien affligeante, j'ai une fâcheuse nouvelle à vous annoncer.

LEBLANC.

Qu'est-ce donc?

LE MAIRE.

Croyez avant tout, que j'ai pris votre défense, que j'ai combattu pour vous.

LEBLANC.

Que peut-on me reprocher?

LE MAIRE.

On ignorait... et j'ignorais moi-même jusqu'à ce jour que... que vous fussiez un prêtre marié.

LEBLANC.

C'est vrai, monsieur le maire. Les troubles de la révolution m'ont fait quitter la robe, bien malgré moi, car je n'estime rien tant qu'un bon prêtre. J'aimais mon état; j'y étais porté de cœur. Ma vie austère et simple en est la preuve. Mon père a craint pour moi. Il m'a forcé de me marier; la femme que j'ai choisie me rend heureux...

LE MAIRE.

Vous n'avez rien à me dire pour me persuader. Vous êtes un parfait honnête homme, et je vous regretterai toujours.

LEBLANC.

Me regretter! Serais-je donc menacé, persécuté...

LE MAIRE.

Oui, persécuté, c'est le mot. Je viens d'avoir une prise assez forte avec le sous-préfet. C'est un homme du jour, qui appelle devoir la rigueur, et ferme les yeux quand il le faut. J'ai refusé net de me charger de sa mission. Je viens en ami, non comme fonctionnaire, vous engager à le voir... Eh ! bon Dieu, je crois que le voilà lui-même. Qu'y a-t-il donc de nouveau, de si pressé...

LEBLANC, à part.

Pauvre Rose ! Pauvres enfans !

LE SOUS-PRÉFET.

Vous le voyez, monsieur le maire, avec vos lenteurs, vous me faites jouer un rôle ridicule. L'évêque arrive, nous voilà bien.

LE MAIRE.

Monsieur l'évêque, je me plais à le croire, n'est pas un homme sans charité chrétienne.

LE SOUS-PRÉFET.

Il ne s'agit pas de cela. Monsieur Leblanc, je suis désolé, on ne peut pas plus désolé, mais il faut que je vous signifie que l'institution de notre endroit va être confiée à une autre personne.

LEBLANC.

Je le savais, monsieur. J'étais loin de croire

que ce serait-là la récompense de mes longs services.

LE SOUS-PRÉFET.

Sans doute. Ne vous en prenez qu'au hasard. Nous avons, à ce qu'il paraît, un nouvel évêque extrêmement rigoureux sur ces sortes d'affaires ; un prélat de l'ancienne roche. Vous sentez que c'est à moi qu'il peut s'en prendre de ce qu'il appellera une tolérance coupable. J'ai fermé les yeux long-tems... mais enfin, il fait aujourd'hui sa visite pastorale, je serais compromis s'il vous trouvait ici.

LE MAIRE.

Compromis !

LE SOUS-PRÉFET.

Vous en parlez bien à l'aise, monsieur le maire ; vous êtes grand propriétaire, vous ne craignez pas de perdre votre place ; moi, je pense à être préfet.

LE MAIRE.

J'aime votre franchise, mais je plains vos administrés.

UN GARDE-CHASSE.

Monsieur le sous-préfet! monsieur le sous-préfet !

LE SOUS-PRÉFET.

Eh bien ?

LE GARDE.

Monseigneur arrive; on attend vos ordres.

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur descend de carrosse à la sous-préfecture...

LE SOUS-PRÉFET.

Ah ! mon Dieu, moi qui ne suis pas allé le recevoir.

UN BEDEAU.

Monsieur le sous-préfet, on vous cherche partout. Messieurs les marguilliers et le sacré-cœur vous attendent pour que vous vous mettiez à leur tête.

LE SOUS-PRÉFET.

J'y vais. Que faire !

LE BEDEAU.

Ah ! il est trop tard; voilà le cortége. Entendez-vous ?

LE PEUPLE.

Vive monseigneur l'évêque !

(On entend plusieurs coups de fusil. L'évêque paraît escorté par les gardes nationaux. Il donne sa bénédiction. Tout le monde s'agenouille. De vieilles femmes baisent le bas de sa robe.)

LE BEDEAU, repoussant la foule.

Rangez-vous, rangez-vous donc!

(A un homme.)

Si vous, vous vouliez bien ôter votre chapeau.

UNE FEMME.

Monsieur le bedeau, vous me connaissez, je suis sacristine; laissez-moi passer. Je veux le baiser, le cher homme!

(Le bedeau fait éloigner tout le monde.)

LE SOUS-PRÉFET.

Monseigneur, je suis désespéré d'avoir été prévenu si tard; je venais ici moi-même remplir vos intentions.

L'ÉVÊQUE.

Vous-même? Vous êtes trop bon, monsieur le sous-préfet.

LEBLANC.

Monseigneur... C'est Dufay!... Est-il possible!

L'ÉVÊQUE.

M. Leblanc, je viens d'apprendre que vous habitez ce canton, et je regrette que la rigidité de mes principes me force à vous priver de votre emploi. — Monsieur le sous-préfet, je me rendrai chez vous.

(Le maire et le sous-préfet sortent.)

DUFAY.

Nous sommes seuls; je ne suis plus monseigneur pour toi. Tu as été mon ami, mon compagnon d'enfance; je puis te sauver.

LEBLANC.

Et quel crime ai-je commis? Je n'ai pas été ambitieux comme toi; ma vie a été pure...

DUFAY.

Combien de fois t'ai-je dit que cela ne suffisait pas? Que veux-tu faire? Si je ne connaissais ton opiniâtreté aveugle, je pourrais te proposer un moyen; mais tu n'as jamais apprécié mes conseils, aujourd'hui seras-tu plus sage?
(Souriant.)
Nous ne demandons pas la mort du pécheur. Tes enfans sont élevés, tu peux les laisser aux soins de leur mère. La vigne du Seigneur a besoin de bras actifs; les hommes de bonne foi sont rares; dans nos mains, ils deviennent utiles...

LEBLANC.

Où veux-tu en venir?

DUFAY.

Les missions libres ont eu peu de succès; nos congrégations prennent une marche plus directe, plus étendue : ma protection t'ouvrirait les portes... Une fois là, tu serais à l'abri de tout reproche, et quelques mois de retraite à Saint-Acheul purifieraient ta vie passée...

LEBLANC.

Ma vie passée... Et c'est toi, malheureux!...

J'ai refusé d'écouter tes conseils perfides, je suis resté pauvre en conservant un cœur droit; tu t'es élevé par l'intrigue et la fausseté. Je n'ai fait que des heureux, tu as fait partout des victimes. On m'a vu partout le même dans mon obscurité; tu as pris tous les masques pour arriver aux grandeurs... Aujourd'hui je suis proscrit, et l'on t'appelle monseigneur. Oui, Dufay, tu me rendais justice; tes conseils me sont plus odieux que jamais. Adieu.

DUFAY.

Le pauvre homme!

LA PIÈCE

DE

CIRCONSTANCE.

N' saut' point zà demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde.

BÉRANGER.

PERSONNAGES.

JACQUES.

JEAN.

FRANÇOIS.

UN CRIEUR.

DEUX GARDES NATIONAUX.

TROIS CANONNIERS.

LA PIÈCE

DE

CIRCONSTANCE.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE TENTE TRICOLORE DANS LE LOUVRE.

1795.

JEAN.

Mes enfans, il faut se dépêcher, il ne faut pas perdre de tems; on nous volera cette idée-là.

FRANÇOIS.

Je les en défie. C'est une idée que j'ai depuis les États-Généraux; grâce à Dieu, j'ai la mémoire la plus locale de tout Paris.

JEAN.

Dieu! qu'est-ce que tu dis donc là? Dieu est défendu depuis avant-hier.

FRANÇOIS.

Eh bien, l'Etre-Suprême, si tu veux; n'en

parlons plus. Que diable, nous avons la liberté.

JACQUES.

Mes amis, pas de théologie; nous tenons un chant patriotique, et cela presse.

JEAN.

Voyons, commençons; d'abord un chœur bien populaire.

Il chante :

Vive la liberté,
A bas la royauté.

FRANÇOIS.

C'est un peu commun; mais c'est égal, la patrie n'est pas difficile.

JACQUES.

Entrée de jeunes filles qui chantent la carmagnole. Madame Dugazon sera charmante.

JEAN.

Madame! tu vas nous faire arrêter; dis donc la citoyenne. — Ah! mes amis, mes amis! une idée; nous aurons un ballet. Les enfans de la patrie danseront en bonnets rouges, et les sans-culottes escorteront la déesse de l'abondance.

JACQUES.

Si cela faisait diminuer les pommes de terre!

JEAN.

Ah ! vieux mécontent, ne te plains pas de la cherté des légumes, puisqu'on te paie en assignats tes hymnes qui ne valent pas deux sous.

JACQUES.

Allons, pas d'épigrammes ; c'était bon du tems de la terreur.

FRANÇOIS.

Encore une scène charmante! Après le ballet, une proclamation. On accorde au peuple l'immortalité de l'ame, sur l'air : *Aussitôt que la lumière...*

JEAN.

Cela n'est pas drôle ; j'aimerais mieux un sauvage qui réciterait les droits de l'homme sur un refrain bien gai.

FRANÇOIS.

A la bonne heure. Attendez donc ; moi qui ai la mémoire la plus locale, je me rappelle une chanson que j'ai faite lorsqu'on a fondu les cloches...

JACQUES.

Au contraire, tu as fait cette chanson quand la reine les a baptisées en 83.

FRANÇOIS.

Ah ! cependant j'ai la mémoire bien locale.

JACQUES.

Allons, allons, ça marche. Le plan est bientôt fini. Ah! il faudra parler des Suisses.

JEAN.

Pourquoi ça?

JACQUES.

Parce qu'ils sont libres... et puis le 10 août; cela fera de l'effet.

JEAN.

Imbécille.

(On entend le tambour.)

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JACQUES.

Ah! mon Dieu! si la Convention était enfoncée!

JEAN.

Que le diable t'emporte avec ton Dieu, tu vas nous compromettre.

FRANÇOIS.

C'est le tribunal révolutionnaire qui se rend aux séances.

JEAN.

Mes enfans, nous sommes perdus! j'ai oublié mon bonnet rouge à mon bureau.

JACQUES.

Je vais te prêter ma cocarde.

FRANÇOIS.

Non, terreur absolument panique : ce sont les enfans de la patrie qui vont à Germain-l'Auxerrois.

JACQUES.

Alors laissons-les passer, et continuons. Le vaudeville final ne nous embarrasse pas; le public demande toujours la Marseillaise.

LE CRIEUR.

Voici la nouvelle Constitution qui vient de paraître tout à l'heure, c'est du nouveau; prix : deux décimes. Voyez ça, ça vient de paraître.

FRANÇOIS.

Justement; nous cherchions un titre, le voilà : *la Constitution de l'an III*.

TOUS.

Bravo! bravo!

FRANÇOIS.

Moi qui ai la mémoire la plus locale qu'il y ait, je me rappelle que j'ai fait un pot-pourri sur la constitution de 89.

JACQUES.

Eh bien, cela nous servira.

FRANÇOIS.

Mais c'était dédié au roi, ça ne serait pas assez fort aujourd'hui.

JACQUES.

La bonne malice ! au lieu de Brienne et Maupeou, nous mettrons Marat et Robespierre aux enfers...

JEAN.

Aux enfers, imbécille, dis donc aux Champs-Élysées ou au Panthéon.

FRANÇOIS.

Allons, je vois que nous finirons par faire quelque chose. Combien paie-t-on les pièces patriotiques ?

JACQUES.

Eh bien, tu auras ta couronne civique ; est-ce que tu n'es pas content ? On met cela à sa cheminée, et cela fait plaisir.

FRANÇOIS.

J'aimerais mieux deux ou trois louis...

JEAN.

Des louis ! cet imbécille-là nous fera guillotiner ; je ne travaille plus avec lui.

(Entre un garde national.)

LE GARDE NATIONAL.

Eh bien, citoyens, vous êtes là bien tranquilles, et on se bat à la barrière des Sergens.

JEAN.

On se bat ! Adieu, mes amis, nous finirons demain matin.

LE GARDE NATIONAL.

Les sections sont armées contre la Convention.

FRANÇOIS.

Bah !

JACQUES.

Qui est-ce qui paraît avoir le dessus ?

LE GARDE NATIONAL.

Nous pourrions bien gagner la partie.

FRANÇOIS.

Mais nous, qui nous ?

LE GARDE NATIONAL.

Les sections.

TOUS.

Vivent les sections !

FRANÇOIS.

Le Triomphe des Sections, drame héroïque !..

(Entre un deuxième garde.)

LE DEUXIÈME GARDE, au premier.

Eh bien, sectionnaire, vous êtes capots. Repoussés jusqu'à Saint-Roch, inclusivement !

FRANÇOIS.

Je l'aurais parié. Vive la Convention !

TOUS.

Vive la Convention !

JACQUES.

Nous restons comme nous sommes, la pièce est toute faite.

JEAN.

Nous aurons du succès.

(Ils sortent en chantant.)

La Convention l'emporte,
Vive le son
Du canon.
Vite, vite à la porte
Tous les capons
Des sections.

SCÈNE II.

LE CAFÉ DU CARROUSEL.

20 MARS 1811.

(On entend le canon.)

JEAN.

Vingt... vingt et un... vingt-deux ! c'est un garçon ! ! !

(Il jette une bouteille en l'air.)

TOUS.

C'est un garçon ! vive l'empereur.

FRANÇOIS.

Avons-nous du bonheur, hein ! si c'eût été une fille, ma pièce du Dauphin n'aurait pas pu nous servir.

JEAN.

Pas de bêtises. Le Dauphin ! Parle donc tout bas de ces choses-là. Il y a des gens de Dubois plein le Carrousel.

JACQUES.

La pièce ! la pièce ! Au lever du rideau, le vingt-deuxième coup de canon ; c'est convenu,

et le chœur : *C'est un garçon!* Nous l'avons préparé.

FRANÇOIS. Il chante.

C'est la saison de l'espérance,
Qui donne au trône un successeur,
Tra là, là, là.........

JEAN.

Jolie idée.

FRANÇOIS.

La France... le grand vainqueur... tra là là... tout ce que vous voudrez.

UN HOMME, dans le café.

Les bons Parisiens comptent sur un prince; croyez ça et buvez de l'eau. Il fallait un enfant, on en a trouvé un.

(Il s'éloigne.)

JEAN.

As-tu entendu? Si c'était une queue que nous fait l'empereur.

JACQUES.

Laisse donc tranquille, il ne la fait qu'aux Prussiens. D'ailleurs de quoi nous occupons-nous? que l'enfant soit impérial ou non, ça n'est pas notre affaire. Cela regarde le sénat qui est payé pour prouver tout.

FRANÇOIS.

Moi qui ai la mémoire la plus locale qu'il y ait, je me rappelle que tu as raison :

Si l'empereur faisait un pet,
Geoffroy dirait qu'il sent la rose,
Et le sénat aspirerait
A l'honneur de prouver la chose.

JEAN.

Quel imprudent que ce François! il nous lâche des vers de Chénier en plein café. Ce jaseur-là est un mouchard; tu n'as pas de nez.

JACQUES.

La pièce! la pièce! Voyons, après le successeur...

FRANÇOIS.

La grande armée est marraine; charmante allusion.

JEAN.

Oui, et si c'est l'empereur d'Autriche, comme on le dit.

FRANÇOIS.

C'est la même chose. Je te parle d'allusion.

JACQUES.

Eh bien! après l'allusion?

FRANÇOIS.

Les poissardes apportent un bouquet, et la musique de la garde donne une sérénade à l'impératrice. J'ai ma chanson des gardes-françaises; nous mettrons deux sapeurs qui chantent un couplet de facture... je retrouverai cela, je l'ai dans l'Almanach révolutionnaire.

JACQUES.

Je voulais vous proposer un grand canon que j'avais fait dans le tems pour la prise de la Bastille.

JEAN.

Ah! cela aurait l'air républicain, l'empereur n'aime pas cela. Et puis le mot *tyran* se trouve par-ci, par-là; il pourrait prendre cela pour lui... Diable! il n'en faudrait pas tant pour me faire renvoyer de mon bureau!

FRANÇOIS.

Eh! un rien t'embarrasse; nous mettrons *le grand* à la place de *tyran;* cela rime à l'oreille.

JACQUES.

La pièce! la pièce! mes enfans, nous lisons demain.

JEAN.

Je crois qu'il vaudrait mieux faire une pièce militaire : Vertpré en général, Joly en lancier, Mlle Desmares en tambour, et Mlle Rivière représentera la France en Bellone.

FRANÇOIS.

Tu veux toujours des déesses, toi. C'est comme dans le tems, tu entretenais Cérès dans le cul-de-sac Sourdis.

JEAN.

Paix donc! Elle est maintenant femme d'un colonel.

JACQUES.

Une pièce militaire, c'est bien ; il faudrait un incident, une bonne nouvelle, que Saint-Léger apporterait habillé en cuirassier...

LE CRIEUR.

Voilà le vingt-cinquième bulletin de l'armée d'Espagne, qui vient de paraître ; victoire remportée par le maréchal duc d'Albuféra, avec trente-deux pièces de canon prises sur l'ennemi, et six drapeaux enlevés sur le champ de bataille. Le voilà pour deux sous!

JACQUES.

Ici, ici, crieur.

(Il prend le bulletin et le donne à François.)

Tiens, un couplet tout fait, mets-moi ça sur l'air du *Major Palmer*.

FRANÇOIS.

Mes enfans, oh! mes amis, je tiens le dénouement : un bataillon de conscrits arrive au camp par enthousiasme...

JEAN.

A propos ; et ton fils, sa conscription?

FRANÇOIS.

Oh! il est exempt! je lui fais mettre des

lunettes depuis deux ans; il en est déjà au numéro six.

JACQUES.

Voyons, après l'enthousiasme.

FRANÇOIS.

Eh bien! la pièce est finie. Les vieux soldats embrassent les conscrits, la France arrive couronnée de lauriers, avec la corne d'abondance, et une ronde.

JEAN.

Ah! des rondes, nous en avons toujours.

JACQUES.

Vois donc là-bas, tout le monde court vers le château. On va présenter le roi de Rome au peuple.

FRANÇOIS.

Si nous mettions en titre : *Nous l'avons vu!*

JEAN.

Ce n'est pas assez chaud; tenons-nous-en à *C'est un garçon.*

(Ils sortent du café et montent sur des tabourets.)

FRANÇOIS.

Laisse-moi donc passer. Oh! que de monde!

JEAN.

Vois-tu quelque chose?

FRANÇOIS.

Je vois son chapeau.

JACQUES.

Son chapeau... Vive l'empereur !

JEAN.

Diable ! voilà la foule qui gagne.

JACQUES.

Monsieur, vous m'étouffez ; faites donc attention.

(Ils sont renversés.)

FRANÇOIS.

Ma pièce qui tombe !

JEAN.

Mon chapeau !

JACQUES.

Mon parapluie !

FRANÇOIS, se relevant.

C'est égal ; on nous répète demain. Vive l'empereur ! vive le roi de Rome !

TOUS.

Vive l'empereur !

SCÈNE III.

UN CABARET A LA BARRIÈRE DU TRÔNE.

1824.

FRANÇOIS, se versant à boire et chantant.

Vive le vin,
Vive ce jus divin!
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il égaie ma vie.

JEAN.

Il ne s'agit pas de cela, nous faisons une pièce pour la fête du roi; si tu ne veux pas en être, bois tout seul.

FRANÇOIS.

Je boirai et j'en serai. Au fait, je ne sais pas si c'est la peine de faire des pièces de circonstance aujourd'hui; on nous donnait quinze cents francs par victoire sous l'empire, on n'a plus que cinq cents francs maintenant.

JACQUES.

C'est égal, on peut avoir la croix; cela flatte.

FRANÇOIS.

Oui, tu pourras la mettre à la cheminée, à la place de ta couronne civique.

JEAN.

Quand nous nous casserons la tête contre les murs. Voyons, faisons-nous la pièce? qu'en penses-tu, toi, François?

FRANÇOIS, se versant à boire et chantant.

Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

JACQUES.

Il est devenu ivrogne.

FRANÇOIS.

Non, je suis devenu vieux.

JEAN.

Voyons, nous sommes venus dans un honnête cabaret, à la barrière du Trône, pour étudier les mœurs du peuple... Ce sont les mœurs du peuple qu'il faut peindre; le public n'aime plus les pièces de circonstances pures, il faut quelque chose à côté.

JACQUES.

Avons-nous été sifflés l'année dernière!

FRANÇOIS.

Voulez-vous que je vous dise une chose? nous ne sommes plus si gais que dans le tems de la république.

(Il boit.)

JEAN.

Ah çà, tu perds la tête. Les maçons qui sont là vont nous prendre pour des conspirateurs. On n'a jamais été tranquille avec toi.

FRANÇOIS, déclamant.

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Es-tu content, papa craintif? D'ailleurs, si tu ne l'es pas, va-t'en à ton bureau, c'est l'heure.

(Il boit.)

JEAN.

Mon bureau, cela ne m'inquiète pas; j'y vais quand je veux maintenant, depuis que je suis royaliste.

JACQUES.

François me donne une idée; mettons le vers qu'il vient de dire en couplet.

FRANÇOIS.

Des couplets; en voulez-vous?

(Il chante.)

C'est le roi, le roi, le roi
Qu'on aime
D'un amour extrême...

JEAN, l'arrêtant.

Tu as déjà mis ça dans plus de quatre pièces.

FRANÇOIS, déjà gris.

En veux-tu un autre? j'ai la mémoire la plus locale... Vive, vive Napoléon qui nous bâille... Ah! que je suis bête!

JEAN.

Mon ami, je t'en prie, prends un fiacre, va-t'en; laisse-nous faire notre pièce.

FRANÇOIS.

Une pièce sans moi!... Je vous le défends...

(Il chante.)

Et l'on chantait comme autrefois :
Vive le roi! vive la France!

(Il boit.)

JACQUES.

C'est assez, ne déraisonne pas; as-tu une idée, la moindre chose? nous ne cherchons pas une pièce corsée; un tableau seulement.

FRANÇOIS.

Une idée! attendez.

(Il boit.)

JACQUES.

Non, ne bois plus. Tu vas encore parler politique.

JEAN.

Mes enfans, nous avons bien de la bonté de chercher un sujet; nous avons l'*Impromptu de Versailles*, de Molière; il n'y a que les noms à changer et des couplets à faire.

FRANÇOIS.

Le comité est capable de la refuser.

JEAN.

Ah! ce n'est pas pour le Théâtre-Français.

FRANÇOIS.

Ci-devant théâtre de la République.

(Il boit.)

JACQUES.

Tais-toi donc, maudit bavard !

JEAN tire un Molière de sa poche.

Voilà !

JACQUES.

Comment ! tu as Molière sur toi ?

JEAN.

Oui, oui. Avec mon petit air, j'ai déjà fait trois pièces de ce gaillard-là. Je mets ses vers en prose, et sa prose en couplets.

JACQUES.

Va pour l'*Impromptu de Versailles*.

LE CRIEUR, portant une boîte pleine de chapelets.

Voilà la relation du miracle de la croix lumineuse apparue dans la commune de Migné, département de la Vienne, avec la permission de Monseigneur l'évêque de Poitiers. Voyez, pour deux sous !

FRANÇOIS.

Des miracles; tu vends des miracles?... Eh ! mais je connais cette tête-là; j'ai la mémoire la plus locale... N'étais-tu pas crieur de bulletins dans l'ancien régime ?

LE CRIEUR.

Dans le nouveau aussi, mon révérend père; j'ai crié des amnisties, des assassinats, le Trocadéro; mais le monde est devenu si drôle, on ne sait plus que lui crier : ma foi, j'ai rencontré, à Saint-Supplice, un abbé de mon pays, qui m'a dit de vendre des orémus et des chapelets. Ça ne va pas trop mal. Je m'en vas de ce pas à Vincennes, en vendre aux calonniers qui ont eu une haute paie pour la fête du roi, et je suis recommandé au colonel.

JEAN.

Ils ont reçu une haute paie. Je tiens la pièce : *la Saint-Louis à la Caserne.*

JACQUES.

C'est ça. Une pièce militaire; nous pourrons prendre des détails dans celle de la naissance, tu sais...

JEAN.

Chut!

FRANÇOIS.

Comment, des détails; tout! A la place de la déesse, le buste du roi; et voilà : la pièce est faite.

(Il boit.) (Entrent trois canonniers.)

PREMIER CANONNIER; il frappe sur la table avec son sabre.

Eh! garçon, une bouteille, et qu'il soit bon; c'est le roi qui paie.

JEAN.

Le roi qui paie! Un joli couplet à faire. Voyez-vous comme on observe les mœurs?

LE GARÇON.

A quinze ou à vingt, canonniers?

DEUXIÈME CANONNIER.

A vingt, péquin, et ne fais pas de bruit.

JEAN.

Admires-tu cette gaîté franche? Voilà les modèles!

FRANÇOIS.

Je vas aller trinquer avec eux.

(Il se lève en trébuchant.)

Allons, camarades, vive le roi!

(Il boit.)

PREMIER CANONNIER.

Volontiers, l'ancien.

JEAN.

J'avais peur qu'avec sa mémoire locale il ne dît encore quelque bêtise.

FRANÇOIS, tout-à-fait ivre.

Je commence à me sentir en verve.

JACQUES.

Il paraît qu'il fera sa part.

FRANÇOIS.

Mes amis, canonniers et autres, je vous pro-

pose une santé que nous portons tous dans notre cœur.

(Il chante.)

Vous n'hésiterez pas, je croi,
A boire à la santé du roi.

Vive le roi!

(Au troisième canonnier.)

Vous ne dites rien, mon brave?

LE TROISIÈME CANONNIER.

Bah! je me suis battu pour tout le monde, et je n'ai jamais crié vive personne.

FRANÇOIS.

Et nous, nous ne nous sommes battus pour personne, mais nous avons chanté pour tout le monde. C'est égal, nous n'en sommes pas moins de bons Français.

JACQUES.

Encore une pièce : elle nous a coûté de la peine, celle-là. Vive le roi!

TOUS, s'en allant.

Vive le roi!

LE TABLEAU
DU SACRE.

.... Salve Getulice,
Seu tu Silanus, quocumque alio de sanguine...
JUVÉNAL.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.

DAVID.

TALMA.

Le Comte de SINÉCURE, maître de la garde-robe.

La Comtesse, sa femme, dame d'atours de l'impératrice.

Le Chambellan.

POLONAIS, modèle.

Le Chevalier TRÉBUCHET, historiographe du sacre.

Le Peintre du Roi.

LE TABLEAU
DU SACRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ATELIER DE DAVID.

1804.

(Polonais pose nu. Il fume.)

DAVID.

Tu le vois, mon cher, je suis encapuchonné; le pinceau qui t'a montré si énergiquement Marat expirant, fait aujourd'hui le portrait du pape.

TALMA, souriant.

Comme avec irrévérence
Parle des dieux, ce maraud!

DAVID.

Vois-tu ce tableau-là? c'est une grande page; il me sera payé à prix d'or. Eh bien, si ce n'était pas pour l'empereur, je le mettrais en pièces sous tes yeux.

TALMA.

Allons, une boutade d'artiste. Est-ce que tu es modeste?

DAVID.

Non, on ne l'est jamais quand on a du génie; mais j'avais rêvé quelques scènes plus grandes : un jeu de paume, un Brutus... L'empereur était mon homme; il était digne de moi de le peindre fier et tranquille au sein d'une mêlée, dans le conseil, discutant le Code Napoléon, la main sur son épée; mais barbouiller toutes ces faces sorties de l'office et de la garde-robe!... Pouah!

TALMA.

Eh bien, crayonne en peintre indigné, nous aurons encore un chef-d'œuvre.

DAVID.

Serais-tu devenu flatteur aussi?

TALMA.

Avec mes amis seulement, quand ils ont ton mérite.

DAVID.

Que dis-tu de mon pape?

TALMA.

Il est frappant. Une tête d'apôtre. Il y a dans son regard de l'onction et une teinte de mélancolie qui me plaît assez.

DAVID.

Sacredié! mon ami, tu juges en peintre. Regarde-moi ces cardinaux, le nonce : têtes d'é-

tude d'imbéciles. Il y a de la république dans celle du pape.

TALMA, souriant.

Mais quand il était évêque d'Imola, le bonhomme Chiaramonte nous a fait de bonnes proclamations républicaines. Eh bien, il a tourné comme nous, mon ami; il est devenu courtisan.

DAVID, jetant son bonnet fourré par terre.

Oui, par tous les diables, tu as raison; nous sommes de la canaille! Quand je pense à ces heureux jours de la république, où un peuple entier, ivre de liberté, se pressait en foule autour d'un char antique, sur lequel se montraient de charmantes déesses, belles comme l'espérance, vêtues comme les vierges de la Grèce!... Nous avions rajeuni le monde; nous avions quatre mille ans de moins!

TALMA.

Et crois-tu que nous soyons maintenant si vieux, si décrépits? Marengo, Arcole, Austerlitz, voilà de la nouvelle gloire. Est-ce bien à nous d'ailleurs à nous plaindre de l'empereur, lui si bon, si simple avec nous? Apelles était-il aussi familier avec Alexandre; Virgile, Horace, si bien traités par Auguste?...

DAVID, s'exaltant.

C'est vrai. Alexandre, Auguste, ce n'était que des galopins auprès de Napoléon!

TALMA.

Auguste, c'est le plus habile hypocrite de l'antiquité. Si ce n'était par respect pour le patriarche Corneille, je le jouerais en jésuite.

DAVID.

La nature, mon cher, la nature, c'est le beau, c'est tout!

TALMA.

Il faut bien de l'art pour être naturel, et surtout au théâtre. Vivrons-nous assez, mon vieux camarade, pour réformer les traditions, les routines, et être vrais? Quand j'ai repris Manlius avec des sandales de corde et la toge romaine, ce bouledogue de Vanhove me demanda si j'allais paraître en chemise devant le public. Les applaudissemens que je reçus à mon entrée en scène m'apprirent le pas que je venais de faire... nous arriverons!

DAVID.

Oh! tu es arrivé, toi. Je t'ai vu hier dans Henri IV. Corbleu, tu m'as presque attendri.

TALMA.

Hem, hem, tu t'es laissé prendre aux ruses dramatiques... ce n'est pas comme cela que je conçois ce rôle. Henri IV était un bon capitaine gascon qui sentait le vin et la fille... Je suis trop roi, moi, pour jouer Henri IV.

DAVID.

C'est vrai. Moi, je compare Henri IV à Marat. C'étaient deux bons enfans.

TALMA, riant.

Il n'y a que toi en France pour avoir de ces idées-là !

DAVID, attendri.

Marat!... on ne le connaissait pas... le meilleur des êtres... un cœur!...

TALMA.

Tu as vu la révolution comme un enfant. A t'entendre, on te croirait terrible; tu n'es jacobin qu'en peinture.

POLONAIS, quittant sa posture et s'asseyant.

Ouf! ah! mâtin, je n'en peux plus.

DAVID.

Eh! qui songeait à toi, mon pauvre Polonais? Quelle distraction, mon cher Talma! Il pose depuis trois heures : vois son air ennuyé; quelle bonne figure de chambellan!

LE CHAMBELLAN, entrant.

Entrez, entrez, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

M. David est chez lui. Que nous sommes heureux!

DAVID.

Un artiste est toujours visible, madame.

LE COMTE.

Talma aussi ! C'est ici le sanctuaire des arts.

LA COMTESSE.

Eh bien ! où en est ce grand tableau ? Ah ! ah ! mais c'est énorme. Où voulez-vous que nous mettions une machine comme cela ?

DAVID.

Dans la plus belle place que pourra trouver l'empereur, et je m'en rapporte à lui.

LE COMTE.

C'est magnifique, David. Sa Majesté sera ravie.

LE CHAMBELLAN.

Très-gentil, très-gentil. Ah çà, eh bien ! où me placez-vous, moi ?

DAVID.

Vous, monsieur le chambellan ?

LE CHAMBELLAN.

Sans doute, je ne quitte jamais l'empereur.

LA COMTESSE.

Et moi, comme dame d'atours de Sa Majesté l'Impératrice, il est indispensable que je sois là, tout près d'elle.

DAVID.

Je suis désolé de vous désobliger, mais ce que vous me demandez est impossible.

LA COMTESSE.

Impossible ! C'est un affront que vous me faites.

LE COMTE.

Ah ! c'est une plaisanterie que M. David veut faire.

DAVID.

Voyez-vous, mon cher ami, je ne plaisante pas avec les gens de la cour... Il n'y a pas de place pour vous dans mon tableau. A peine si les princes du sang et les grands dignitaires y trouveront la leur. Tenez, Cambacérès, qui est un de mes vieux amis, je n'ai qu'un coin à lui donner.

LE CHAMBELLAN.

Voyons, voyons, M. David, il faut faire vos efforts. L'empereur serait très-mécontent.

DAVID.

Mon cher ami, je ne demande pas mieux. Mais vous le voyez, mon tableau est rempli, mes masses sont faites, elles perdront de leur grâce si je vous mets là-dedans.

LA COMTESSE.

Ne pouvez-vous pas faire un petit groupe de ma famille ? Vous ne pouvez pas refuser cela à M. le comte de Sinécure. D'ailleurs l'étiquette le veut.

DAVID.

Eh! ma chère amie, les arts ne connaissent pas l'étiquette. Pardié, l'étiquette ne me regarde pas, j'ai reçu chez moi l'empereur en pantoufles.

LA COMTESSE.

De grâce, M. Talma, intercédez pour nous, puisque les intentions de l'empereur même ne sont rien ici; obtenez-moi de votre ami un petit coin dans son tableau.

TALMA.

Allons, mon bon camarade, tu travailles pour la cour, humanise-toi; donne un peu de célébrité à monsieur le comte et à madame la comtesse.

LE CHAMBELLAN.

Et à moi aussi, je vous en prie.

LE COMTE.

M. David, il le faut absolument. Ma charge a ses prérogatives.

LE CHAMBELLAN.

Nous poserons tant que vous voudrez.

LA COMTESSE.

J'aurai une robe de velours nacarat. Oh! vous serez content de ma toilette.

DAVID, se frappant les cuisses.

Peut-on assommer le génie comme cela!

TALMA.

Tu t'en plains ; David, quand on fait de belles pièces comme toi, c'est à qui aura des rôles.

LE COMTE.

Un si grand peintre que M. David !...

DAVID.

Grand peintre ! parbleu ! la belle affaire : voilà l'idée qu'on a de moi. Je ne suis pas peintre. J'étais né pour autre chose que pour barbouiller. J'aurais dû figurer à la Constituante, au sénat !... Cambacérès m'a volé ma place...

TALMA, à part.

C'est bien de lui !

DAVID, avec impatience.

Où diable voulez-vous que je vous mette, madame la comtesse ? je n'ai de place que dans mes tribunes.

LA COMTESSE.

Enfin cela vaut mieux que rien. Au moins ne me cachez pas derrière une corniche.

DAVID.

Mon Dieu, on vous verra trop ! Mettez-vous là. (Il la fait asseoir dans un fauteuil.) Les mains jointes... c'est cela.

LE CHAMBELLAN.

Moi, M. David, comme chambellan.

DAVID.

Ah! pour vous, messieurs, je ne puis vous mettre que dans l'église.

LE COMTE.

Mais justement, c'est ce que nous voulons.

DAVID.

Mes groupes militaires sont terminés. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de mettre M. le comte en diacre, et vous, chambellan, qui êtes plus jeune, en enfant de chœur.

LA COMTESSE.

Mon mari en diacre... C'est odieux!

LE CHAMBELLAN.

Moi en enfant de chœur! Je ne le souffrirai pas.

DAVID.

Tout ce que vous voudrez. Mais c'est le seul moyen qui me reste d'employer vos figures.

LE COMTE.

En diacre! Mettez-moi au moins en cardinal.

DAVID.

J'ai plus de cardinaux que je n'en voudrais!

LE CHAMBELLAN.

Je préférerais, moi, être en sacristain.

DAVID.

Je ne suis pas maître de cela. Voyez si vous le voulez.

TALMA.

Vous voyez, madame, jusqu'où va mon crédit. Si vous m'en croyez, monsieur, vous poserez tout de suite. Demain il n'y aurait peut-être plus de places de diacre ni d'enfant de chœur.

LE COMTE.

Puisqu'il le faut...

DAVID.

Voyez, j'ai là tous les costumes que m'a envoyés l'archevêque. Je vous draperai plus tard.
(Au chambellan, lui mettant une calotte sur la tête.)
Vous ne craignez pas le bonnet rouge, M. le chambellan?

LE CHAMBELLAN, souriant.

Non, non.

DAVID.

Mettez-vous plus bas, à genoux, l'encensoir à la main. Vous voyez que je ne vous fais pas sortir de vos attributions.

TALMA, à part.

Voilà une comédie dont Duval tirerait quelque chose!

POLONAIS, ôtant sa pipe.

Ah! monsieur pose très-bien. On voit qu'il a de l'habitude.

LA COMTESSE.

Ciel! que vois-je! un homme en cet état. C'est une horreur.

DAVID.

Ne faites pas attention, madame. C'est Polonais. Vous n'avez donc jamais été au musée?

(Il prend sa palette.)

LA COMTESSE.

Mais on prévient.

DAVID.

Au fait, Polonais, je n'ai plus besoin de toi. J'ai l'air d'avoir chez moi des sans-culottes.

POLONAIS.

A demain, mon maître. Je vais me r'habiller.

(Il sort.)

DAVID, peignant.

Ah! monsieur le comte, vous avez un ventre bien gênant pour un diacre. Vous, chambellan, il faudra que je vous cherche quelque perruque blonde..... Quel bruit sur la place Sorbonne! N'importe, ne bougez pas; je vous tiens, comtesse.

TALMA.

On vient ici. Des voitures... Tout l'état-major. C'est l'empereur!

TOUS.

L'empereur!

NAPOLÉON, entrant.

Je viens vous voir sans façon, David.

DAVID.

Sire, je suis confus de tant d'honneur.

NAPOLÉON.

Bonjour, Talma.

TALMA.

Sire...

NAPOLÉON, s'avançant vers le tableau.

C'est plus qu'ébauché...

(Il regarde long-tems le tableau en silence.)

L'impératrice est belle... Elle comprend tout ce moment... C'est grand... c'est beau... très-beau...

(Il le considère encore en silence.)

Oui, très-beau.

(Il s'avance vers David et relève son chapeau.)

David, je vous salue.

DAVID, ému, pressant la main de Talma.

Oh! mon ami, voilà un honneur vraiment républicain.

NAPOLÉON, apercevant le comte et le chambellan.

Vous étiez ici, comte, et le chambellan..... Est-ce une mascarade? jouez-vous la comédie?

LE COMTE.

Sire... je posais...

LE CHAMBELLAN.

M. David a voulu...

LA COMTESSE.

Sire, notre zèle...

NAPOLÉON, impatienté.

Qu'est-ce que c'est !

DAVID.

Sire, j'ai cru être agréable à votre majesté. M. le comte et madame la comtesse m'ont fait entendre que dans un tableau tel que celui du sacre...

NAPOLÉON.

Le tableau du sacre ! j'y veux être représenté entouré de mes généraux, comme un jour de bataille.

(Au comte et au chambellan.)

Allez.

(Ils sortent.)

NAPOLÉON s'assied sur un escabeau; sa suite se retire.

Si nous avons un jour la paix, David, nous ferons de grandes choses... Vous m'avez donné une scène ridicule : le comte et le chambellan en chasuble ! Que voulaient-ils ?

DAVID.

Ils exigeaient une place près de vous, sire, à quelque prix que ce fût...

NAPOLÉON.

J'admire ces gens-là... Parce que je leur ai ouvert mes antichambres, ils se croient des héros... Ils semblaient venir au sacre de Louis XV. Leur vieille cour ne m'a fourni que des valets.

DAVID.

Ah! la vieille cour pensait trouver un Dagobert en vous : elle a trouvé un Charlemagne.

NAPOLÉON.

Ils portent des noms illustres; quelques-uns appartiennent aux plus anciennes familles de France, et ils sont du palais : ne l'oubliez pas, David. Je veux bien vous pardonner vos écarts républicains; mais le peuple a besoin du prestige de la noblesse, et j'aime assez qu'on voie quelques grands noms à mes fenêtres.

DAVID, faisant un pas.

Eh bien, sire, je ne crains pas de vous le dire, elle vous perdra, cette noblesse gothique que vous caressez...

TALMA, le retenant, et à voix basse.

Es-tu fou, mon ami!

NAPOLÉON, souriant.

Laissez-le parler, Talma.

DAVID.

Vous m'avez accoutumé, sire, à vous parler

comme un artiste à un grand homme. Je ne vous flatterai jamais. Vous avez un faible pour l'ancien régime, qui vous aliénera les bons esprits de la révolution. Que ferez-vous avec des ennemis au dedans, sans compter ceux du dehors? Car toutes vos victoires sur le continent ne vous feront pas triompher de l'Angleterre... Au fait, sire, vous n'avez pas de marine...

NAPOLÉON, froidement.

Vous oubliez que j'ai celles de Joseph Vernet, M. David; je les placerai au palais du sénat.

DAVID.

Je vous comprends, sire, je ne suis qu'un pauvre peintre; mais je ne puis m'empêcher de gémir en voyant le génie de la jeune France entouré de vieilleries aristocratiques, de ducs, de comtes...

NAPOLÉON, regardant le tableau.

Il me semble que cette jambe est trop courte; qu'en dites-vous, David? Vous vous y connaissez mieux que moi.

(Il se lève. A un valet de pied.)

Ma suite.

TALMA, bas à David.

Malheureux! tu t'es perdu.

(La suite entre.)

NAPOLÉON.

Messieurs, M. David est baron de l'empire.

DAVID.

Sire, je suis pénétré...

(L'empereur sort. Toute la suite l'accompagne.)

TALMA presse en souriant la main de David.

Ma foi, mon cher, voilà un honneur vraiment républicain.

DAVID, frappant du pied.

Ils se f..tent tous de moi; mais je me vengerai bien d'eux : je ferai Léonidas!

SCÈNE II.

UN ATELIER DE PEINTRE.

1825.

LA COMTESSE, à un domestique.

Je veux voir votre maître, prévenez-le que je l'attends ici. Dites que c'est de la part de M. le directeur des beaux-arts.

(Le domestique sort.)

Mon mari n'est qu'un égoïste ; certainement je ne souffrirai pas qu'il soit dans le tableau du sacre sans moi. J'ai fait le voyage de Reims pour quelque chose. C'est bien assez que ce bourru d'empereur m'ait empêchée de figurer dans le tableau de David. J'étais fort bien alors. Il y a vingt ans. L'air noble ne vieillit pas. — Ah ! voilà ce cher ami, le plus gracieux, le plus aimable de nos artistes !

LE PEINTRE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vous ne me connaissez pas, baron, je suis

la comtesse de Sinécure. Vous connaissez beaucoup le comte mon mari. Ah! je vous préviens que je viens vous tourmenter. Il faut que vous me peigniez. Je vous suis recommandée spécialement par M. le chargé des beaux-arts.

LE PEINTRE.

Madame, je ferai mes efforts pour être à votre disposition quand mon grand ouvrage sera terminé.

LA COMTESSE.

Du tout. Vous n'y êtes pas, baron. Il faut que vous me donniez une place d'honneur dans le tableau du sacre. Il le faut. Je poserai comme vous voudrez.

LE PEINTRE.

Bon Dieu, madame la comtesse, vous venez augmenter mes regrets...

LA COMTESSE.

Non, baron, vous n'aurez pas de regrets. Je sais que vous ne pouvez pas me refuser, je suis sur la liste.

LE PEINTRE.

Il est malheureusement vrai, madame, qu'une liste a été projetée; mais on m'a imposé tant de ducs, tant de marquises et de duchesses, que toute ma toile ne suffirait pas à contenir leurs noms.

LA COMTESSE.

N'espérez pas me décourager. Je m'attacherai à vous, je vous séduirai, baron.

LE PEINTRE.

Je n'en suis pas digne, madame.

LA COMTESSE.

Le vicomte est mon ami intime, il m'a accordé une place dans votre tableau; dans une telle affaire, c'est presque une propriété.

LE PEINTRE, souriant.

Vous voulez dire une dotation, madame. Vous oubliez que nous ne sommes plus au tems de l'empire.

LA COMTESSE.

Je sais, monsieur, que vous avez beaucoup d'esprit. C'est pour cela que vous comprendrez ce que la politique peut exiger à défaut de la galanterie.

LE PEINTRE.

Eh! mon Dieu, madame, la politique n'est pas de mon état, et la galanterie n'est plus de mon âge.

LA COMTESSE.

Je suis bien surprise, monsieur... Ah! voilà mon mari, je ne réussirai pas!

LE COMTE, suivi d'un domestique.

Déposez avec soin mon manteau, mes ordres

et ma toque sur ces chaises. Allez. — Vous le voyez, M. le baron, j'ai songé à tout... mon costume complet.

(Voyant sa femme.)

Comment, vous êtes ici, madame? Voilà qui est singulier.

LA COMTESSE.

Je ne vois pas, monsieur, ce que cette démarche a de répréhensible.

LE COMTE.

Vous êtes une intrigante; on vous voit partout. Il vous est passé par la tête la folle idée de figurer dans le tableau du sacre...

LA COMTESSE.

Et vous y figurez bien, monsieur.

LE COMTE.

Madame, c'est bien différent; moi, je suis historique.

LE PEINTRE.

Monsieur le comte, madame la comtesse, vous n'avez aucuns reproches à vous faire.

LE COMTE.

Madame, vous me trompiez; vous avez surpris la religion de M. le chargé des beaux-arts : cela est du dernier ridicule.

LA COMTESSE.

Je vous conseille de me reprocher d'intri-

guer, vous qui êtes le flatteur le plus intrépide...

LE COMTE.

Tout cela, c'est amour-propre et prétentions.

LA COMTESSE.

Et vous, quand vous faites le jeune homme? Je sais que vous détestez la chasse, et, pour plaire aux princes, dès le petit jour vous êtes sur pied, armé de pied en cap.

LE COMTE.

N'importe, madame, je déconcerterai tous vos petits projets de coquetterie. Encore si vous pensiez à votre fille, elle figurerait avec quelque avantage dans ce tableau; mais vous!...

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un égoïste; votre fille vous sert de prétexte. Elle vous occupait peu, lorsque vous la traîniez sans pitié aux processions du jubilé, malgré sa santé chancelante; mais il faut se montrer, bien que l'on ne croie à rien...

LE COMTE.

Vous oubliez que nous ne sommes pas seuls, madame. Voici d'ailleurs le chevalier Trébuchet; il vous fera connaître les volontés de la cour.

TRÉBUCHET.

Je ne me trompe pas, c'est bien au peintre du roi que j'ai l'avantage de parler ?

LE PEINTRE.

Et moi, monsieur, qui ai-je l'honneur de recevoir ?

TRÉBUCHET.

Bah ! vous ne me connaissez pas ? Je suis le chevalier Trébuchet, l'historiographe du sacre. Ah çà, mais je croyais que Duras vous avait parlé de moi ?

LE COMTE, à part.

Duras ! l'impertinent !

LE PEINTRE.

Monsieur le duc est bien coupable d'avoir oublié monsieur l'historiographe.

TRÉBUCHET.

Où est donc le tableau ? Ah ! c'est ça. C'est pas mal. On disait que ce serait plus haut que ça, que les hommes auraient huit pieds de haut. Eh bien ! je ne me vois pas ! où suis-je donc, moi ?

LE PEINTRE.

Vous, monsieur ?

TRÉBUCHET.

Parbleu ! ce n'est pas le grand-turc ; moi, le chevalier Trébuchet, historiographe du sacre.

J'avais une place réservée dans la cathédrale; je dois être à ma place dans le tableau.

LE PEINTRE.

A votre place, monsieur... je tâcherai de vous y mettre.

LE COMTE.

En vérité, monsieur, il serait bien plaisant que l'on mît tout le monde dans le tableau, quand la garde-robe n'y a pas le moindre petit coin.

LA COMTESSE, à Trébuchet.

Que venez-vous nous dire, monsieur; moi, moi, je n'y suis pas!

TRÉBUCHET.

Mais, madame, vous n'êtes pas historiographe du sacre.

(Regardant le tableau avec son binocle.)

Dites donc, monsieur le baron, je ne m'y reconnais pas; ce n'est pas cela du tout. Est-ce que Valry ne vous a pas envoyé de la bibliothèque du Louvre le Cérémoniel du sacre de nos rois?

LE PEINTRE.

M. Valry et le Cérémoniel me sont parfaitement inconnus, monsieur.

TRÉBUCHET.

Comment! Mais vous ne pouvez pas marcher

sans cela. Votre tableau ne sera pas supportable. Figurez-vous donc qu'on a suivi ponctuellement toutes les étiquettes; tout a été fait comme aux sacres de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI.

LE PEINTRE.

Jusqu'au serment à la Charte?

TRÉBUCHET.

Cette cérémonie-là est un hors-d'œuvre qui nous a un peu entravés; mais nous nous en sommes tirés cependant. Allons, allons, je viendrai vous voir; je vous donnerai quelques conseils. Vous sentez bien, j'y étais, moi; j'ai présidé à tout comme historiographe...

LE PEINTRE.

Monsieur l'historiographe, vous êtes un jeune homme. Vous avez vu un sacre; j'en ai vu deux. Vous étiez encore au collége lorsque j'avais déjà remporté mes plus belles couronnes; vous avez étudié l'étiquette, j'ai étudié la nature. Souffrez donc que je me prive de vos excellens conseils. Si le roi m'avait assez méconnu pour me commander, au lieu d'un tableau national, une galerie généalogique, ou un cartel de blason, j'eusse remercié Sa Majesté de cet honneur, et je me serais démis de ma charge en faveur de M. d'Hozier.

LE COMTE.

Monsieur le baron a raison : un artiste ne connaît que son art. Ah çà, mon cher, vous me tournerez à gauche; il faut bien qu'on voie mes décorations : ce n'est pas pour moi, c'est pour mes enfans.

LA COMTESSE.

Monsieur le baron, si vous mettez mon mari, je veux y être. Si je n'y suis pas, j'en ferai une maladie. Enfin, vous y mettez le chambellan; voilà quinze jours qu'il pose, il s'en vante partout.

LE PEINTRE, souriant.

Ah! ah! le chambellan... Si vous y tenez, madame, je ferai pour vous ce que j'ai fait pour lui.

LA COMTESSE.

A la bonne heure! Je savais bien qu'un baron ne pouvait manquer aux lois de la galanterie française.

LE CHAMBELLAN, entrant.

Ah! vous voilà, comte... et la comtesse! mieux encore! Allons, vous êtes des postulans, vous venez intriguer; n'est-ce pas, baron, qu'ils intriguent?

LE COMTE.

Parbleu! vous vous fourrez partout. Vous êtes bien fier d'être arrivé avant nous.

L'A COMTESSE, ironiquement.

En sa qualité de colonel, monsieur le chambellan se sera glissé dans la maison militaire, sans doute?

LE CHAMBELLAN.

En grand uniforme de hussard, ne vous déplaise, madame.

LA COMTESSE.

Vous en hussard! Je m'attendais à vous y voir en enfant de chœur.

LE CHAMBELLAN.

Et sans doute, M. le comte en diacre?

LE COMTE.

Ne parlons pas d'histoire ancienne, M. le chambellan, vous y gagneriez peut-être moins que moi.

LE CHAMBELLAN.

Baron, ils sont piqués. Vous voilà, Trébuchet. Parbleu, j'en suis bien aise. Vous me direz si je suis bien. Ah! une place d'honneur, au premier plan, tout près du coussin. Sans reproche, j'ai posé long-tems, mais le baron tenait à l'exactitude. La tête n'est qu'ébauchée, mais mon habit est d'une ressemblance...

TRÉBUCHET, lorgnant avec son binocle.

Parbleu, chambellan, je vous cherche partout. Je ne vous vois pas.

LA COMTESSE.

Voilà un beau hussard, mais c'est le duc d'Orléans.

LE CHAMBELLAN.

Eh bien! je dois être précisément...
(Il regarde.)
Qu'est-ce donc?... je n'y suis plus... c'est la tête du duc d'Orléans qu'on a mise sur mes épaules!... C'est horrible!...

LE PEINTRE, souriant.

Que voulez-vous, monsieur?... les ordres supérieurs... l'étiquette... demandez à M. l'historiographe.

TOUS, riant aux éclats.

Ah! ah! ah!

LA COMTESSE, étouffant de rire.

J'en mourrai!

LE COMTE.

C'est divin!

LE CHAMBELLAN, furieux.

Il suffit, monsieur, je m'en plaindrai au roi.

(Il sort.)

LA COMTESSE, riant.

Je cours conter cette histoire-là à tout Paris.

(Elle sort.)

LE COMTE.

Maintenant, baron, j'espère que nous allons poser.

LE PEINTRE.

Volontiers, monsieur le comte; nous commencerons par le costume...

LE COMTE, très-froidement.

J'entends.

(Il sort.)

TRÉBUCHET.

Monsieur, je vois avec plaisir que vous pensez fort mal. Soyez tranquille; si je suis historiographe du sacre, je suis aussi de la *Quotidienne*.

(Il sort.)

LE PEINTRE.

Quand l'histoire de France me fournira-t-elle une entrée d'Henri IV !

LE

PRIX DE VERTU.

All the world' a stage,
And all the men and women merely players.
SHAKSP. — *As you like it.* Act. V, sc. 7.

Faites ce que je vous dis, et non pas ce que je fais.
Le petit P. ANDRÉ.

Je vous le dis, le meilleur livre ne vaut pas une bonne action.
Sermon du curé de SALBRIS *à ses ouailles.*

Et fust moult esbahy nostre honneste gentilhôme de voir sa dôle payée d'une mesme monnoye. Ains doncques bien mal luy prinst, car il se voyoit pusny par où il avoit pesché.
Le pélerin de MONTCORNILLON.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-JUSTE, avocat.

Mme LEFEBVRE.

LA MARQUISE DE BELLEBICHE.

LE COMTE DE CHANDOR.

L'ABBÉ-PRINCE DE***

M. DUPRÉ, avocat.

AUGUSTE.

LE

PRIX DE VERTU.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN SALON RUE BELLE-CHASSE.

JUIN 1815.

UN LAQUAIS, annonçant.

Monseigneur le prince de...

LA MARQUISE, se levant.

Ah! monseigneur, que vous êtes aimable de venir nous voir, et dans un moment comme celui-ci. Votre rhume va donc mieux?

LE PRINCE.

Vous êtes bien bonne, madame la marquise. Monsieur le comte, je vous présente mes devoirs. Bonjour, Mme Lefebvre.

(S'asseyant.)

Eh bien! y a-t-il quelque chose de nouveau?

LE COMTE.

On dit bien des choses, monseigneur; nous

aurons du positif ce soir. Notre ami Saint-Juste est allé aux nouvelles ; il sait toujours tout des premiers. On a dû se battre hier.

LE PRINCE.

Je tremble toujours quand je songe à la fortune de cet homme. Il est encore capable de gagner cette bataille. Il me tarde bien d'apprendre quelque chose.

LE COMTE.

Mais, mon Dieu, monseigneur, je ne vois pas ce que vous pouvez craindre. Bonaparte ne peut pas aller un mois, réduit comme il est à la canaille. Nous l'avons tué le jour que nous ne nous sommes pas présentés aux Tuileries.

LA MARQUISE.

D'ailleurs nous avons des amis partout, et moi je compte beaucoup sur les alliés.

LE PRINCE, au comte.

Votre neveu est resté dans la garde ?

LE COMTE.

Il l'a voulu. Ces jeunes têtes...

LA MARQUISE.

Mon fils, à moi, est à Gand. On émigre de père en fils dans sa famille.

LE PRINCE.

Bon sang ne peut mentir.

LE COMTE.

Sans doute, monseigneur, et je compte bien aussi que mon neveu fera son devoir. Quand on porte son nom, on ne peut oublier ce qu'on se doit. Il est plein de loyauté; il trahira.

LE PRINCE.

L'Autriche m'inquiète.

LE COMTE.

Est-ce que vous savez quelque chose de ce côté-là, monseigneur?

LE PRINCE.

Je la connais de longue main; j'ai vu aussi quelqu'un, mais j'ai promis de ne rien dire.

LA MARQUISE.

Tenez, monseigneur, je vous soupçonne d'avoir lu le *Nain Jaune* : vous nous arrivez si triste; hier vous étiez rayonnant. Mme Lefebvre va se mettre au piano, cela nous distraira.

LE COMTE.

Mme Lefebvre a cela de charmant qu'elle ne se fait jamais prier.

LA MARQUISE.

Voyez donc, Mme Lefebvre, vous avez là une romance nouvelle.

MADAME LEFEBVRE.

Le roi, quand même. Est-ce cela, madame la marquise?

LA MARQUISE.

Oui, justement. La connaissez-vous, comte? C'est charmant : mettez-vous là. Mme Lefebvre, nous vous écoutons.

(Elle rapproche son fauteuil de celui du prince.)

MADAME LEFEBVRE s'accorde, et commence.

Le lis, battu par l'orage...

LA MARQUISE.

Eh bien, vous êtes en voix; c'est très-bien.

LE PRINCE, au comte.

On parlait beaucoup du corps d'armée du maréchal Blücher; croyez-vous qu'il arrive à tems pour soutenir Wellington?

LE COMTE.

Mais je l'espère.

LE PRINCE.

Voyez-vous en secret quelques papiers blancs?

LE COMTE.

On m'a envoyé deux fois le Moniteur de Gand. Il n'y a pas grand'chose. On a nommé là-bas un nouveau ministre de la marine.

LA MARQUISE.

Laissez donc un peu la politique. Mme Lefebvre nous attend. Nous sommes tout oreilles, ma chère.

MADAME LEFEBVRE recommence, pendant que le comte et le prince chuchottent entre eux.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu...

LE PRINCE, s'emportant.

Allons donc, monsieur le comte; c'est de la déraison. Je sais de bonne part que l'homme de l'île d'Elbe n'a pas soixante mille hommes; et, je vous le dirai cent fois, je ne crains que l'Autriche.

LE COMTE.

L'Autriche est bonne, je vous la garantis. Mais cela n'empêche pas qu'il a au moins cent mille hommes.

LA MARQUISE.

Cent mille hommes! vous croyez? Mais c'est effrayant. Il peut résister encore.

LE COMTE.

Sans doute, madame.

LA MARQUISE.

Comment, on ne nous débarrassera pas de cet homme-là? Comment, on a trouvé un Jacques Clément pour tuer Valois, un Ravaillac pour assassiner ce brave Henri IV, un Damiens; et pas un, pas un ne nous délivrera de ce monstre, de cet usurpateur!

LE PRINCE.

Que voulez-vous, madame, il n'y a plus de religion.

LA MARQUISE.

Attendons. Je suis sûre que le petit Saint-Juste nous apportera de bonnes nouvelles.

LE PRINCE.

Le ciel vous entende, madame!

LA MARQUISE.

Oui, oui, rassurez-vous, monseigneur, nous serons battus. En attendant, écoutons Mme Lefebvre.

MADAME LEFEBVRE recommence.

Le lis battu par l'orage...

LA MARQUISE.

Elle chante comme un ange. Pauvre petite femme, après tous ses chagrins... Oh! nous la ferons séparer. Dites donc à monseigneur où en est votre procès avec votre bourru de mari. Il la rend malheureuse. C'est un homme qui pense très-mal.

LE COMTE.

Parbleu! Lefebvre, il est connu : c'est un de ceux qui sont allés au-devant de l'emp..., de Buonaparte. Une femme aussi spirituelle, aussi charmante, aussi modeste, ne peut pas vivre avec un homme comme celui-là.

LA MARQUISE.

Nous ne le souffrirons pas. De méchans petits avocats lui conseillent d'arranger cela à l'amiable; mais Saint-Juste se charge de tout : c'est un homme délicieux. Allons, ma bonne, allons, le roi, quand même!

MADAME LEFEBVRE, recommençant à chanter.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu de sa splendeur...

LA MARQUISE.

Charmant, charmant! On ne chante pas mieux que cela. Ah! voilà Saint-Juste.

SAINT-JUSTE.

Madame la marquise, monsieur le comte, je vous présente mes respects. Ah! monseigneur, agréez...

LE PRINCE.

Parlez-nous clairement; dites-nous tout ce que vous avez appris. Je suis dans des transes mortelles.

SAINT-JUSTE.

Victoire! victoire! J'apporte de bonnes nouvelles. Nous sommes frottés, frottés.

LE PRINCE.

Bah!

LE COMTE.

Vraiment!

LA MARQUISE.

Je le disais !

SAINT-JUSTE.

Il paraît qu'il y a eu une affaire assez chaude, et que la cavalerie prussienne nous a menés rondement.

LA MARQUISE.

On ne peut pas mieux.

LE PRINCE.

Cela me met du baume dans le sang.

LE COMTE.

Mon fils, j'en suis sûr, se sera montré noblement... Dit-on que quelque régiment ait passé à l'ennemi ?

LA MARQUISE.

L'ennemi ! dites donc les alliés.

SAINT-JUSTE.

Ah ! Mme Lefebvre, je ne vous voyais pas..... La joie... Vous vous réjouissez avec nous, sans doute. Vous aurez bientôt toute satisfaction. Nous ne tarderons pas à rentrer sous le régime de la morale et des bienséances ; j'aurai quelque influence alors, et j'obtiendrai votre séparation.

LA MARQUISE.

Allons, mon cher Saint-Juste, ne faites pas les choses à demi. Voyez, informez-vous ; nous voulons des détails.

SAINT-JUSTE.

J'y cours, madame la marquise. Deux de mes amis ont dû voir ce soir un chef de division des affaires étrangères; je puis vous promettre des nouvelles toutes fraîches.

(Il sort.)

LA MARQUISE.

Revenez-nous bientôt.

LE PRINCE.

Ce jeune homme mérite tout votre intérêt; il est plein de zèle et de bons sentimens.

LA MARQUISE.

Sans doute, monseigneur, nous ferons quelque chose de lui. Je ne me sens pas de joie. Une défaite! J'espère qu'il nous viendra du monde. Ah! c'est l'occasion, ou jamais. Mme Lefebvre, un chant de victoire pour cette bonne défaite.

LE COMTE.

Le roi quand même! le roi quand même!

LA MARQUISE.

Voyons, ma bonne, l'air de bravoure.

MADAME LEFEBVRE, chantant.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu de sa splendeur...

LE COMTE.

Bravo!

LA MARQUISE.

Ne dirait-on pas que cela vient d'être fait tout-à-l'heure? Ce sont de ces à-propos auxquels on ne voudrait pas croire.

LE PRINCE.

Eh bien! il paraît que je n'étais pas si mal informé. Il avait trop peu de monde. Vous avez beau dire, monsieur le comte, il n'a pas plus de soixante mille hommes.

LE COMTE.

Il en a plus de cent mille, j'en suis sûr; mais la question n'est pas là. Il devait être repoussé, je vous l'ai toujours dit. La fidélité est une vertu française; la défection était certaine.

LA MARQUISE.

Allons, messieurs, cette bonne Mme Lefebvre ne chantera pas aujourd'hui.

LE COMTE.

Chantez, chantez, Mme Lefebvre.

MADAME LEFEBVRE recommence.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu de sa splendeur...

SAINT-JUSTE, entrant.

La France est perdue! Les Prussiens ont été repoussés au plateau de Fleurus. Paris est dans une agitation épouvantable. J'ai encore dans les

oreilles les cris de Vive l'Empereur! qui me poursuivent.

LA MARQUISE.

Il est vainqueur. C'est abominable!

LE COMTE.

Il n'en fait jamais d'autres. Je le connais si bien! Je ne puis oublier que j'ai été son chambellan.

LA MARQUISE.

Ah! vous vous en souvenez maintenant, monsieur le comte.

LE PRINCE.

Et ce Fouché qui m'assurait ce matin... Nous sommes indignement joués.

SAINT-JUSTE.

Je vous avoue que moi, qui me suis montré d'une façon peu équivoque, je ne suis pas sans alarmes.

LE COMTE.

On n'a pas de détails?

SAINT-JUSTE.

Au contraire. Voici le bulletin. Monsieur votre fils s'est distingué. Il a été nommé colonel sur le champ de bataille.

LE COMTE.

Diable, diable! j'ai bien peur qu'il ne trahisse pas.

LA MARQUISE, bas au prince.

Vous verrez que le comte vous demandera sous peu un *Te Deum.*

SAINT-JUSTE.

Que faire?

LA MARQUISE.

Vous en aller, mon cher ami, voir tout votre monde; empêcher qu'on ne se décourage. Nous tiendrons, nous; on ne nous accusera pas de changer à tout vent.

SAINT-JUSTE.

Je suis un peu effrayé de toutes ces rumeurs; mais il n'est rien que je ne fasse pour votre satisfaction, madame la marquise, et pour la cause chérie à laquelle je me suis dévoué.

LE PRINCE.

Allez, allez, et rapportez quelques motifs de consolation.

SAINT-JUSTE.

Je cours chez Maubreuil : c'est un homme sûr. A deux pas d'ici...

(Il sort.)

LA MARQUISE.

C'est égal, nous ne sommes pas abattus par une victoire; et ce serait de la faiblesse que de paraître intimidés. Allons, Mme Lefebvre, prenons que la nouvelle est bonne, et chantons de tout cœur.

MADAME LEFEBVRE.

Volontiers, madame la marquise.

LE COMTE.

Ah! marquise, marquise, quelle imprudence! Vos gens sont là; on n'est certain de personne. Cette chanson est séditieuse, dans le moment où nous sommes.

LA MARQUISE.

Oh! vous voilà bien, comte. Vous êtes l'homme de la victoire. Un coup de canon, et vous n'êtes plus le même. Je ne changerai jamais, je vous le déclare. On chantera, je chanterai, et vous chanterez vous-même. Mme Lefebvre, Mme Lefebvre, le roi quand même.

MADAME LEFEBVRE chante.

Le lis battu par l'orage...

LE COMTE, au prince.

Monseigneur, je vous le demande à vous, qui êtes un homme de poids, n'est-il pas téméraire de s'exposer gratuitement?

(Bas.)

Les femmes n'en font jamais d'autres.

LE PRINCE, qui s'était assoupi.

Eh bien! qu'est-ce donc? Quel bruit! Je croyais entendre le canon.

LA MARQUISE.

Eh! non, monseigneur, c'est Mme Lefebvre qui chante.

LE PRINCE.

Ah! c'est juste; j'écoute.

LA MARQUISE.

Vous voyez bien, monsieur le comte, le prince est de mon avis. Chantez, Mme Lefebvre.

MADAME LEFEBVRE.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu de sa splendeur...

LE COMTE, prenant son chapeau.

Écoutez, écoutez, marquise, j'aime mieux m'en aller. Je ne me soucie pas de me compromettre.

(Il va pour sortir. Saint-Juste entre.)

SAINT-JUSTE.

Ah! pour le coup, nous sommes sauvés. Une déroute complète. La garde a été taillée en pièces à Waterloo. C'est certain, c'est officiel. Ah! madame la marquise, permettez que je vous embrasse.

LA MARQUISE.

Que dites-vous, mon cher Saint-Juste? Que devons-nous croire?

LE PRINCE.

Il n'avait que soixante mille hommes; il ne pouvait pas tenir.

LE COMTE.

Oh! oh! il paraîtrait que les Prussiens ont rejoint Wellington.

SAINT-JUSTE.

Tout est fini, vous dis-je. Dix-sept mille hommes laissés sur le champ de bataille...

LA MARQUISE.

Que dix-sept mille hommes!

SAINT-JUSTE.

Peut-être davantage. Mais l'empereur est en fuite, et les alliés maîtres de tout.

LE PRINCE.

A la bonne heure. Je suis plus tranquille.

LE COMTE.

Je comprends, je devine tout ce qui s'est passé. Mon fils doit être à Gand maintenant.

LA MARQUISE, au comte.

Vous êtes donc redevenu raisonnable?

LE COMTE.

Mais, marquise, je n'ai jamais cessé de l'être.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut se montrer; c'est le moment d'agir. Ma petite Lefebvre, donnez-moi le carton blanc qui est dans ce tiroir.

MADAME LEFEBVRE.

Celui-ci, madame?

LA MARQUISE.

Bien. Tenez, Saint-Juste, c'est à vous qu'il appartient de porter à tous nos amis ce symbole de la fidélité.

(Elle coupe un grand nombre de bandes de ruban blanc.)

Vous les répandrez partout. Quant à nous, nous devons nous en parer sur-le-champ. Monseigneur, je vous arme chevalier.

LE PRINCE.

Bien, madame, reprenons nos couleurs.

LA MARQUISE.

Si le comte ne craint pas de se compromettre...

(Elle lui offre un ruban.)

LE COMTE.

Jamais, jamais. Vous plaisantez, après une nouvelle comme celle-là...

(Il le met à sa boutonnière.)

LA MARQUISE.

Partez, partez, Saint-Juste. Et nous, Mme Lefebvre, achevons enfin notre romance.

SCÈNE II.

LA SALLE DU VESTIAIRE DES AVOCATS.

1822.

SAINT-JUSTE, arrangeant sa robe.

Asseyez-vous, Mme Lefebvre. Causons de notre affaire. Nous avons une demi-heure à nous.

MADAME LEFEBVRE.

Vous le savez; je n'ai plus de ressources qu'en vous seul. Soyez ma providence aujourd'hui. Depuis six ans, ce malheureux procès fait le tourment de mon existence. Je suis enlevée à mes habitudes favorites, à mes travaux.

SAINT-JUSTE.

Faut-il vous parler sincèrement, Mme Lefebvre? J'ai eu quelques scrupules; on parlait trop de vous et de votre mari. J'hésitais à me mettre en avant. J'étais tout occupé à faire mon chemin; et, même dans une bonne cause, il se trouve du ridicule... Vous me comprenez. Aujourd'hui, j'ai un nom, du crédit, des protec-

tions puissantes, et, fort de ma conviction, je redeviens avocat pour vous, pour vous seule, Mme Lefebvre. Le conseil de votre mari a voulu me gagner. Vous sentez que c'est une arme dont je puis me servir avec avantage. Vous m'entendrez parler; et, j'ose le croire, vos jolis yeux prêteront à mon plaidoyer un charme qui vous gagnera vos juges. Ah! que je serai éloquent en défendant la cause de la vertu et du malheur!

MADAME LEFEBVRE.

Je vous l'avouerai, j'ai quelques craintes. Enfin, si mon mari gagnait?

SAINT-JUSTE.

C'est impossible. Votre vie entière plaide en votre faveur. Vos écrits, votre opinion, les égards que l'on a pour vous dans le faubourg Saint-Germain, tout doit vous rassurer.

MADAME LEFEBVRE.

Sans doute. Mais comment se défendre des fausses interprétations? de la calomnie?...

SAINT-JUSTE.

C'est là que je les attends. Que peut la calomnie? Vous n'êtes point accusée : c'est vous qui demandez une légitime séparation, et je suis prêt à déjouer toutes les trames ourdies contre vous.

MADAME LEFEBVRE.

Vous avez raison; mais, dans la position où je me trouve, je dois redouter la moindre des choses. Il est une circonstance que je n'ai pas osé vous faire connaître...

SAINT-JUSTE.

Parlez, parlez; il faut que je sache tout.

MADAME LEFEBVRE.

Mais...

SAINT-JUSTE.

Prenez courage. Un avocat est comme un confesseur.

MADAME LEFEBVRE.

Je vous le disais, les interprétations sont ce que l'on veut. Mon mari a dans les mains quelques lettres...

SAINT-JUSTE.

Des lettres?...

MADAME LEFEBVRE.

Bien insignifiantes. C'est encore une trahison dont j'ai été victime. Mais vous sentez ma position : un mari que j'attaque, que je pousse à bout... par amour-propre, il voudra se venger... et, vous le savez, il est capable de tout.

SAINT-JUSTE.

Mais ces lettres, ces lettres... de quelle nature sont-elles ?

MADAME LEFEBVRE.

Elles ne sont d'aucune nature; elles ne sont rien, et elles sont tout ce qu'on voudra. Des hommes intelligens, des esprits supérieurs y pourraient trouver cet abandon idéal d'une ame inspirée..... J'ai toujours écrit, et mon mari n'aime pas la littérature.

SAINT-JUSTE.

La question est jugée, nous savons cela; mais parlez-moi franchement. J'ai la meilleure volonté du monde; ma position est magnifique; mais auprès des juges l'idéal n'est pas admissible. Il faut les persuader; sans cela, vous ne plaideriez pas depuis six ans. C'est donc depuis peu que votre mari possède ces lettres?

MADAME LEFEBVRE.

Oui, je le crois.

SAINT-JUSTE.

Écoutez une chose. Il faut nous borner, pour tout système, à présenter ledit Lefebvre, votre mari, comme un monstre, un vilain homme...

MADAME LEFEBVRE, émue.

Nous n'avons jamais pu rompre à l'amiable. C'est désespérant.

SAINT-JUSTE, lui prenant la main.

Excellente femme..... ne vous affligez pas; vous vous faites du mal. Croyez-vous prudent à

moi de parler le premier de ces lettres? ce serait le dérouter.

MADAME LEFEBVRE, vivement.

Oh! non, non; il vaut mieux les laisser venir.

SAINT-JUSTE.

Cependant, les connaissant d'abord, je pourrais trouver mille argumens... En avez-vous des copies?

MADAME LEFEBVRE.

Quelques-unes. Alors, j'essayais ma plume...

SAINT-JUSTE.

Excellent! C'est un roman que vous commenciez.

MADAME LEFEBVRE.

Précisément.

SAINT-JUSTE.

Laissez-moi faire. Je les tiens maintenant; et nous aurons bien du malheur si nous ne nous tirons pas de là.

MADAME LEFEBVRE.

J'en serai reconnaissante toute ma vie.

SAINT-JUSTE.

De la reconnaissance! Ah! belle dame, vous enflammez mon zèle; que j'obtienne votre séparation, et je suis le plus heureux des hommes.

(Il lui baise la main.)

MADAME LEFEBVRE.

Saint-Juste, Saint-Juste, quelqu'un vient !

M. DUPRÉ, entrant.

Êtes-vous prêt, monsieur? Depuis long-tems, vous seul manquez à l'audience.

SAINT-JUSTE.

Et c'est vous qui avez la bonté de m'en avertir !

DUPRÉ.

Vous vous étonnez peut-être que l'avocat de votre partie adverse vienne vous trouver ici. Tenez, nous sommes sans témoins; madame est plus intéressée que personne dans cette cause; il est tems encore de cesser un débat affligeant, et qui ne dure déjà que depuis trop long-tems.

SAINT-JUSTE.

Ah! vous voilà bien, M. Dupré, toujours des accommodemens, même lorsque l'une des parties doit en souffrir. Au reste, avez-vous quelques propositions à faire? Que demande M. Lefebvre? Voilà madame. Parlez.

DUPRÉ.

Eh bien, oui, j'ose espérer que madame entendra la voix de la raison. Mon client est un homme juste; il veut tout oublier; il sacrifiera

tout pour éviter des démêlés publics, qui deviennent presque scandaleux.

MADAME LEFEBVRE.

Scandaleux, monsieur! C'est une nouvelle injure que j'endure encore de la part d'un homme qui me hait, qui me mésestime : ce sera la dernière!

DUPRÉ.

Eh! madame, il y a toujours scandale lorsqu'une femme veut quitter son époux, et apporte ses griefs devant des juges.

SAINT-JUSTE.

Devant qui voulez-vous donc qu'on les porte?

DUPRÉ.

Mme Lefebvre, mes conseils sont désintéressés, ma vie est sans reproche; je ne suis qu'avocat, moi...

SAINT-JUSTE.

Maître Dupré, est-ce une apostrophe? Me parlez-vous, à moi?

DUPRÉ.

Prenez-le comme vous le voudrez, monsieur. Je le répète, je suis avocat; je ne fais point le métier de procureur. Je me fais un devoir de défendre une cause quand je la crois juste, et je suis convaincu que l'avocat qui pacifie les familles se fait un aussi beau nom que celui qui

gagne des procès. Mme Lefebvre, votre mari n'a que d'excellentes intentions à votre égard. Vous pouvez encore, d'un seul mot, faire cesser cette querelle. Vous demandez une séparation de biens, elle vous est d'avance accordée. Votre dot est intacte, votre douaire vous est conservé... Que demandez-vous davantage?

SAINT-JUSTE.

Nous forcerez-vous de vivre avec un homme que nous n'aimons pas, qui nous obsède d'une tendresse jalouse, dont les opinions froissent toutes les nôtres?...

DUPRÉ.

Eh! bon Dieu! M. de Saint-Juste, ne mêlons pas l'opinion dans cette affaire-là. L'opinion n'est rien.

MADAME LEFEBVRE.

Je vous demande pardon, monsieur, l'opinion est tout. Je tiens beaucoup à l'opinion.

SAINT-JUSTE.

L'opinion est la reine du monde. Nous ne pouvons pas vivre avec un mari qui lit *le Constitutionnel*.

DUPRÉ.

Vous avez deux enfans, madame.

MADAME LEFEBVRE.

Je le sais, monsieur...

DUPRÉ.

Et vous ne me répondez que cela? Je vois clairement, madame, que vous avez oublié le titre d'épouse et de mère. Je n'ai plus rien à vous dire. Je vois quelles préventions vous font agir, quels conseillers vous guident; je plains votre aveuglement.

SAINT-JUSTE.

Maître Dupré fait ici son métier; il plaide sa cause. Que va-t-il demander au tribunal? de faire rentrer madame. Il s'essayait avant l'audience.

DUPRÉ.

M. de Saint-Juste, si au lieu de passer votre vie dans les salons du faubourg Saint-Germain, et dans les antichambres des ministères, vous aviez davantage fréquenté le Palais, vous connaîtriez mieux les sentimens du barreau et les devoirs de votre état. Je sors convaincu que la cause que je vais défendre est juste et légitime.

(Il sort.)

SAINT-JUSTE, endossant promptement sa robe.

Il me tarde d'en être à ma plaidoirie.

MADAME LEFEBVRE.

Cet homme m'a épouvantée..... Pensez-vous que ces lettres...

SAINT-JUSTE.

Calmez-vous, charmante femme. Qu'avez-

vous?... Vous pâlissez... Ce brutal vous a émue au dernier point...

MADAME LEFEBVRE.

Je suis tremblante. Je puis à peine me soutenir.

SAINT-JUSTE.

Prenez mon bras. Ne suis-je pas votre protecteur? Vous savez combien je vous suis attaché; votre cause est la mienne. Mon bonheur serait de faire le vôtre.

MADAME LEFEBVRE, d'un ton languissant.

Saint-Juste, puis-je le croire!...

SAINT-JUSTE, lui baisant la main.

Adèle, pouvez-vous douter de ma sincérité? Puis-je au moins espérer qu'un jour vous récompenserez tant de soins, tant de zèle? Un seul mot de votre bouche me rendrait si éloquent!... Vous ne me répondez pas?

MADAME LEFEBVRE.

Faites-moi gagner mon procès.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

UN RICHE SALON RUE DE VERNEUIL.

182...

SAINT-JUSTE, décoré de plusieurs ordres, est assis près d'un bureau où Mme Lefebvre est occupée à écrire.

Oui, mon Adèle, notre ouvrage sera couronné. Je suis certain de toutes les voix ; j'ai vu tout le monde. Soyez-en sûre, nous aurons le prix.

MADAME LEFEBVRE.

Véritablement, l'ouvrage leur a fait plaisir ?

SAINT-JUSTE.

Mes lectures de cet hiver ont fait bon effet.

MADAME LEFEBVRE, souriant.

Les dîners aussi.

SAINT-JUSTE.

J'étais bien aise qu'on parlât du livre. Il faut des prôneurs. Croyez-vous, ma chère, qu'un livre n'ait qu'à venir au monde pour être lu ? Si l'auteur n'est pas répandu, s'il n'a pas lu en secret des passages à une cinquantaine d'amis bien connus, si l'on n'en a pas fait ensuite des

lectures dans quelques salons bien composés, si quelques journaux bienveillans n'ont pas donné d'avance des éloges au livre inédit, le pauvre auteur peut bien s'attendre à voir son édition reléguée chez le libraire, ou plutôt à ne pas trouver d'imprimeur.

MADAME LEFEBVRE.

La gloire vous en appartiendra presque entière, mon ami. Vous avez plus que corrigé.

SAINT-JUSTE.

Non, l'idée première était de mon Adèle; je m'étais identifié, en quelque sorte, avec l'ouvrage et l'auteur. En somme, le livre est bien; et ces messieurs n'auront pas à se repentir de leur préférence.

MADAME LEFEBVRE.

J'ai un projet.

SAINT-JUSTE.

Lequel?

MADAME LEFEBVRE.

Ce sera pour l'année prochaine. L'idée me paraît séduisante.

SAINT-JUSTE.

Encore?

MADAME LEFEBVRE.

C'est de refaire, d'après un nouveau plan, l'ouvrage de Fénélon sur l'Éducation des filles.

SAINT-JUSTE.

Fort bien. L'idée est heureuse.

MADAME LEFEBVRE.

Oui, il faut aujourd'hui quelque chose plus sévère. Je l'épurerai.

SAINT-JUSTE.

Fénélon était un bon homme; il écrivait avec onction dans un tems où l'on ne contestait rien. Vous le ferez plus rigoriste. L'université adoptera l'ouvrage. Nous comprenons notre siècle.

MADAME LEFEBVRE.

Nous ne ferons nos visites que demain, n'est-ce pas?

SAINT-JUSTE.

Demain, après demain, peu importe. Il en est d'ailleurs que je dois faire seul.

UN LAQUAIS, annonçant.

Mme la marquise de Bellebiche, et M. le comte de Chandor.

MADAME LEFEBVRE.

La marquise et le comte! Quel ennui!

SAINT-JUSTE.

Je me sauve.

LA MARQUISE, entrant.

Bonjour, Mme Lefebvre. Vous travaillez toujours; vous vous tuez... Ah! j'ai lu vos jolis vers

dans les *Annales Romantiques*. C'est du Lamartine, sans flatterie.

MADAME LEFEBVRE.

Bonjour, marquise. Vous songez donc à moi? Et le comte aussi?

LE COMTE.

Comment, madame, je me suis présenté dix fois à votre porte, je n'ai jamais eu le bonheur de vous rencontrer.

SAINT-JUSTE.

Vous m'excuserez, madame la marquise; je suis obligé de vous quitter brusquement. Le ministre m'a fait demander. J'ai mille occupations.

LA MARQUISE.

Vos momens sont précieux, M. de Saint-Juste. Traitez-nous sans façon, comme par le passé.

LE COMTE.

A votre aise, M. de Saint-Juste. Comment, de vieux amis!

SAINT-JUSTE.

Je suis vraiment désolé de cette circonstance.
(Il appelle.)
Hubert, ma voiture.

(Il sort.)

LA MARQUISE, à Mme Lefebvre.

Franchement, je ne suis pas fâchée qu'il nous

quitte, Mme Lefebvre. Saint-Juste est puissant aujourd'hui. J'éprouve un certain embarras quand j'ai une demande à lui faire. Vous, Mme Lefebvre, vous êtes toujours aussi bonne, aussi obligeante.

MADAME LEFEBVRE.

Vous me supposez beaucoup d'influence où j'en ai fort peu. Cependant, tout ce qui vous sera agréable...

LA MARQUISE.

Il s'agit de mon neveu, qui a été à Gand, comme vous le savez; on l'oublie. J'ai sollicité pour lui une sous-préfecture. Depuis qu'il a quitté le service, il s'est beaucoup occupé des affaires. D'ailleurs, il s'est toujours montré. Il a tous les droits possibles.

MADAME LEFEBVRE.

J'ai entendu dire que les sous-préfectures étaient beaucoup plus rares à présent. Cependant j'en parlerai à M. de Saint-Juste. Je ferai tout ce que je pourrai, marquise; vous pouvez bien y compter.

LE COMTE.

J'ai aussi une petite requête à vous présenter, Mme Lefebvre. C'est pour mon vaurien. Ne vous alarmez pas; il s'est amendé; il pense parfaitement à présent. M. de Saint-Juste est très-bien

à la guerre; s'il voulait dire un petit mot, j'aurais l'espoir de le voir dans la garde.

MADAME LEFEBVRE.

Ce sera bien difficile.

LE COMTE.

Pas à vous.

MADAME LEFEBVRE.

On n'est pas encore bien revenu sur les demi-soldes. Enfin, je parlerai.

LA MARQUISE.

Vous travaillez, ce serait un meurtre que de vous prendre votre tems. Adieu, ma bonne Lefebvre. Aimez-nous toujours un peu.

MADAME LEFEBVRE.

Vous me faites trop d'honneur, madame la marquise.

LE COMTE.

Adieu, Mme Lefebvre. Je vous recommande mon affaire.

(Ils sortent.)

MADAME LEFEBVRE.

Ces gens m'obsèdent.

(Elle sonne. Un domestique entre.)

Firmin, dites donc que je n'y suis pas. Je ne veux voir personne.

LE DOMESTIQUE.

M. Auguste est là dans la bibliothèque. Il veut voir madame, absolument.

MADAME LEFEBVRE, à part.

A cette heure, quelle imprudence!

(Haut.)

Qu'il entre. Sortez.

(Auguste entre.)

MADAME LEFEBVRE.

Auguste, vous me perdez. Venir en ce moment, dans un jour comme celui-ci!

AUGUSTE.

Je suis poursuivi; je n'ai d'espoir qu'en vous.

MADAME LEFEBVRE.

Qu'est-ce donc?

AUGUSTE.

Une imprudence. Parbleu! qui est-ce qui n'en fait pas à mon âge? Un coquin de tailleur, qui m'a escroqué une lettre de change.

MADAME LEFEBVRE.

Une lettre de change!

AUGUSTE.

Parole d'honneur, j'ai été trompé. Je croyais ne faire qu'un billet.

MADAME LEFEBVRE.

Et vous attendez au dernier moment! Vous ne craignez pas de compromettre ma tranquillité!

AUGUSTE.

Pense-t-on à quelque chose quand on voit

les gardes du commerce, et que l'on connaît la rue de la Clef?

MADAME LEFEBVRE.

Eh bien! voyons... Je suis si troublée moi-même... Ciel! j'entends St.-Juste. Que faire?... Rentrez, rentrez dans la bibliothèque... Que je suis malheureuse!

SAINT-JUSTE, entrant.

Qu'avez-vous, madame? Quelle agitation! Cette porte s'est refermée.

(Il court vers la porte.)

MADAME LEFEBVRE.

Saint-Juste, Saint-Juste, arrêtez!

SAINT-JUSTE.

Ainsi vous me trompiez, vous! vous à qui j'ai tout sacrifié! Ah! je l'ai bien mérité.

MADAME LEFEBVRE.

Saint-Juste, écoutez-moi.

SAINT-JUSTE.

Voilà bien les femmes aux grands mots! L'esprit ne sert qu'à tromper. Vous êtes en effet fort éclairée, madame; moi-même j'ai contribué à vous débarrasser de vos vieux préjugés... Oh! j'ai réussi au-delà de mes espérances.

(Élevant la voix.)

Vous sentez, madame, que je dois dévoiler

votre affreuse conduite... moi qui venais, plein de joie, vous annoncer...

MADAME LEFEBVRE.

Saint-Juste, de grâce... On vient...

(Un laquais ouvre les battans. Deux membres de l'Institut entrent.)

UN MEMBRE.

Je viens, au nom du corps dont je fais partie, vous annoncer qu'il a jugé votre ouvrage digne du prix fondé pour le livre le plus utile aux mœurs. Tant de modestie, unie à un si beau talent, devait vous faire décerner cette part honorable du prix de vertu.

SAINT-JUSTE.

(A part.)

Le prix de vertu! Et c'est moi!...

(Haut.)

Acceptez cette couronne, madame; personne ne sait mieux que moi combien vous l'avez méritée.

L'ORAISON FUNÈBRE.

Vidi quod hoc quoque esset vanitas.

Eccl. ij I. II.

PERSONNAGES.

M. CLOPINEAU, } Académiciens.
M. BINARD, }
UN COCHER DE CABRIOLET.
UN CROQUE-MORT.

L'ORAISON FUNÈBRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PLACE SAINT-SULPICE.

BINARD, à Clopineau qui sort de l'église.

Eh bien, mon cher, quelle nouvelle?

CLOPINEAU.

Le mort est parti, il y a près d'une demi-heure. C'est désolant.

BINARD.

Qu'allons-nous faire? nous en retourner...

CLOPINEAU.

Je vous suis bien obligé, mon cher Binard; mais je ne perdrai certainement pas mon oraison funèbre.

BINARD.

Eh bien! nous retrouverons cela à la première occasion.

CLOPINEAU.

Du tout. Vous êtes l'homme le plus tiède du monde. Marchons, marchons. Vous sentez que je ne pourrais pas aller dîner ce soir chez Vil-

lèle, si je manquais de déposer une fleur sur la tombe d'un homme aussi monarchique, d'un des nôtres... Et pas une voiture !

BINARD.

Nous arriverons trop tard. C'est certain.

CLOPINEAU.

Voilà un cabriolet ! nous sommes sauvés.

LE COCHER.

Voilà, not' maître.

CLOPINEAU, s'élançant dans le cabriolet.

Au cimetière de l'Est.

LE COCHER.

Oh ! oh ! un fameux ruban de queue.

CLOPINEAU.

Allons, allons, montez vite, cher confrère.

LE COCHER.

Ah ! minute, not' bourgeois. Je ne peux pas vous prendre tous les deux. J'ai pas envie d'éreinter mon cheval.

CLOPINEAU.

Je loue votre cabriolet, et j'y fais monter qui je veux.

LE COCHER.

Escusez. Vous n'auriez qu'à monter quarante comme ça.

BINARD, assis.

Ouf !

CLOPINEAU.

Vite, cocher; ne perdons pas de tems. Cinq francs si nous arrivons à destination, avant le mort qui vient de partir.

LE COCHER.

Cent sous! Dri, dri, Bellote!

(Il monte et fouette. La scène continue dans le cabriolet.)

LE COCHER.

Ce chien de pavé est si sec... gare!

CLOPINEAU.

Voilà la première fois que je suis en retard pour une affaire majeure. Les courriers du midi sont arrivés si tard! Il faudra que j'organise cela autrement. J'avais imaginé un nouveau genre de voiture... je verrai.

LE COCHER, à part.

C'est quelque gros carrossier de la Chaussée-d'Antin. Bon pour boire.

(Il fouette.)

BINARD.

Je vous attendais en terminant ma satire. Vous en verrez l'effet aux Bonnes-Lettres.

CLOPINEAU.

J'en ai déjà parlé au baron et à nos amis. Vous rappelez-vous le tems affreux qu'il faisait

quand nous avons enterré Ferrand? C'est égal, j'ai été assez applaudi.

BINARD.

Et cruellement mouillé.

CLOPINEAU.

Les jaloux mêmes furent entraînés par ma verve. Je m'inspire facilement quand je lis en public. A propos, je manque mon jeton au comité du second Théâtre-Français... Une mauvaise tragédie romantique, sans unité... c'est abominable.

LE COCHER, à part.

Oh! c'est des comédiens de l'Odéon. Mauvais pour boire.

CLOPINEAU.

Plus vite donc, cocher. Passez au travers de ces fiacres. Voilà un retard monstrueux.

LE COCHER.

Dame, je ne peux pas écraser le monde pour vous faire plaisir.

BINARD.

Comment avez-vous trouvé le panégyrique de Saint-Louis de cette année?

CLOPINEAU.

Eh! eh! ce n'était pas assez catholique. Nous avons des frères un peu indulgens. Ne faire qu'un épisode de la Terre-Sainte...

LE COCHER, à part.

Que je suis bête! C'est du petit Séminaire. Ça a de l'argent; bon pour boire.

(Il fouette.)

CLOPINEAU.

Allons, voilà des charrettes. Eh! mon Dieu! voulez-vous donc coucher ici, cocher! pressez donc, pressez donc. Prenez la rue de la Féronnerie, la rue Aubry-le-Boucher... Je connais le chemin, j'ai été vingt fois au Père-Lachaise.

LE COCHER.

Oui, monsieur l'abbé. Gare-là, gare!

BINARD.

Allez-vous chez Trouvé, ce soir?

CLOPINEAU.

Impossible. Mes occupations se multiplient, il me faudrait quarante-huit heures par journée. Je vais revenir examiner un travail sur les nouveaux relais, j'ai ensuite à courir pour remplacer notre mort, et là-bas nous avons le Code militaire...

BINARD.

Oh! la loi militaire ne vous inquiète pas.

CLOPINEAU.

Il est vrai que nous avons bien battu l'aile gauche dans la campagne dernière, nous avons remporté de belles batailles, mais ce n'est pas

tout; il faut pousser la pointe. Nous tenons notre centre en observation.

LE COCHER, à part.

Je perds donc la tête, moi. Ça ne peut être que des généraux! Avec ça qu'ils ont la croix. Fameux pour boire!

(Il fouette.)

CLOPINEAU.

Vite, vite, cocher.

LE COCHER.

Oui, mon général. Gare-là, houpe! prends donc garde à la roue, toi là-bas, petit mioche.

BINARD.

Ah! vous aurez de la peine à obtenir un accord parfait.

CLOPINEAU, souriant.

Nous arrangeons nos flûtes de manière..... Nous avons sur nos bancs trois cents voix qui partiront ensemble. Vous verrez l'effet de ce chœur-là.

LE COCHER, à part.

Quels drôles de gens! C'est donc des musiciens à présent. Oh! des chanteurs, mauvais pour boire.

BINARD.

Avez-vous lu l'éloge de mon poème dans la *Quotidienne?*

CLOPINEAU.

Oui, oui. J'ai si peu le tems de lire. Tenez, j'en parlais le jour que nous avons enterré..... je ne me rappelle plus qui. Ah! il y a de belles choses. Eh! bon Dieu, est-ce que j'aurais oublié mon improvisation?...

(Il cherche.)

BINARD.

Je pourrais dire celle que j'ai faite quand nous avons enterré...

CLOPINEAU.

Non, non, je la tiens. Oh! mon cher ami, comme nous en avons enterré depuis quelque tems! Cela me donne un crédit dont vous ne pouvez vous faire une idée. C'est toujours à moi que l'on s'adresse.

BINARD.

Eh! eh! mon cher confrère,

Vous ne vivez qu'à force de trépas.

LE COCHER, à part.

C'est des administrateurs des pompes funèbres, j'aurais dû deviner ça tout de suite.

(Haut.)

Tenez, monsieur l'entrepreneur, v'là sûrement votre mort là-bas. Je vous ai bien mené, je dis.

CLOPINEAU.

Voilà un embarras qui nous retarderait : arrêtez ici; allons, mon ami, vite, vite.

BINARD, riant.

Vous êtes le panégyriste le plus ingambe de l'Institut.

CLOPINEAU.

Voilà un ministre de Pluton qui nous indiquera notre chemin. Mon ami, ne vient-il pas d'arriver ici un grand personnage?

LE CROQUE-MORT.

Le grand char? oui, monsieur; allez dans les nouvelles fosses, à gauche, suivez le deuil.

CLOPINEAU.

Donnez-moi le bras, Binard, et courons.

BINARD.

Courir, courir... Eh! eh! vous me rappelez le bonhomme Ovide :

.... ambo
Membra levant baculis, tardique senilibus annis,
Nituntur longo vestigia ponere clivo.

(Ils s'en vont en courant.)

SCÈNE II.

LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.

(Un grand nombre de personnes vêtues de noir autour d'une tombe.)

UN DES ASSISTANS, à son voisin.

Tous ces messieurs sont-ils arrivés?

UN AUTRE.

Oui, voici tous nos vieux amis de la Constituante. M. de Lameth et le général Lafayette sont à l'autre bout de la fosse : il ne manque personne de marque. Ah! en voici cependant qui arrivent.

LE PREMIER.

Des académiciens! Le défunt n'en connaissait pas. Excepté Lemercier, qui est malade et qui n'a pu venir, je n'en ai jamais vu dans son salon. N'importe, je vais commencer mon discours.

(Haut.)

« Messieurs, une dernière pierre vient de se » détacher du glorieux édifice de la révolu- » tion... »

CLOPINEAU, arrivant.

Place, place; laissez passer, messieurs, nous sommes de la députation.

BINARD.

Ouf!

CLOPINEAU, repoussant l'orateur et tirant tout à coup son mouchoir.

Pardon, monsieur...

(Haut.)

« Un nouveau deuil... de nouveaux regrets... de » nouvelles larmes nous amènent encore au pied » d'une tombe creusée pour un de nos frères... » pour un de ceux dont nous sommes fiers de » partager les sentimens..... Toi qui fus notre » ami, toi que nous vîmes briller au sein d'une » assemblée illustre dont les travaux, j'ose le » dire, n'ont pas été inutiles à la patrie..... bon » citoyen... homme intègre, reçois ce dernier... » ce touchant hommage. »

QUELQU'UN lui frappant sur l'épaule.

Bravo, bravo.

CLOPINEAU.

(A voix basse.)

Merci, merci...

(Haut.)

« Hommage que nous devons... que nous ap- » portons..... que nous payons..... à ton beau » caractère, qui ne s'est pas démenti dans ta

» longue... dans ta noble... dans ta glorieuse
» carrière... »

UN HOMME, très-ému.

Parfait, parfait.

CLOPINEAU.

(A voix basse.)

Merci, merci...

(Haut.)

« Carrière où nous avons si souvent marché...
» du même pas.

(On rit, mouvement.)

CLOPINEAU, s'essuyant le front.

(A voix basse.)

Merci, merci...

(Haut.)

« Ah! qu'il est consolant, au sein de tant de
» douleurs, de te voir entouré, comme au tems
» de tes triomphes... de ces nobles collègues...
» de ces collègues... qui ont partagé... tes ef-
» forts... tes fatigues... je dirai plus, l'illustra-
» tion attachée pour jamais aux noms des ci-
» toyens qui furent assez heureux pour figurer
» dans l'aréopage où tu trouvas ta place. »

UN VIEILLARD.

Admirable!

CLOPINEAU.

A voix basse.)

Monsieur, vous êtes trop bon.

(Haut.)

« Ils ne meurent pas tout entiers ceux dont les » œuvres ont parlé... ont agi... ont agrandi leur » siècle. Non, tu ne mourras pas : ton immor- » talité commence; et, en dépit de la Parque, » tu vivras toujours dans nos cœurs... dans nos » pensées... dans nos souvenirs.

(Sur un autre ton.)

» L'émotion, messieurs..... que vous partagez » avec moi, me prouve trop que vos regrets sont » les miens... que votre douleur est la mienne... » Vous aussi, vous l'avez connu... vous l'avez » apprécié... vous l'avez admiré... Et moi, qu'il » honora de son estime... de son amitié... de sa » confiance, oserai-je dire, je viens avec vous » jeter une couronne de cyprès au lieu de son » dernier asile, et lui dire comme les anciens » disaient à leurs morts : Ta vie fut celle du » juste, que la terre te soit légère. Adieu, » adieu ! »

BINARD, lui serrant la main.

Mon ami, je vous fais mon compliment; c'est beau comme Bossuet : une belle simplicité.

CLOPINEAU.

Oui, oui, je suis toujours simple.

UN PAIR DE FRANCE, libéral.

Eh! quoi, c'est vous, M. Clopineau? je n'en reviens pas !

UN ÉTUDIANT, lui serrant la main.

Ah! monsieur, vous venez d'exprimer les sentimens de toute la jeunesse française!

CLOPINEAU.

Comment cela?

UN DÉPUTÉ de la gauche.

Ah! vous voilà donc décidé à voter avec nous?

CLOPINEAU.

Voter avec vous..... Je ne vous comprends pas.

BINARD, bas.

Mais où sommes-nous, mon cher? Je ne connais personne dans tout ce monde-là.

UN AVOCAT, à Clopineau.

Monsieur, je me félicite de voir en vous un défenseur des libertés publiques, un bon citoyen.

CLOPINEAU.

Messieurs, c'est m'outrager... c'est me mystifier... c'est me méconnaître.

LE DÉPUTÉ.

Ah! vous vous êtes un peu compromis.

CLOPINEAU.

Compromis! que voulez-vous dire? Est-ce que nous ne pleurons pas sur la tombe de M. l'abbé Villars?

LE DÉPUTÉ.

Du tout. Nous enterrons ce brave Thomas, le conventionnel.

CLOPINEAU.

Conventionnel! ah! je suis perdu.

BINARD.

C'est une méprise. Qui diable aussi pouvait se douter!..... Voilà le convoi de Villars qui arrive; voilà toute l'Académie.

CLOPINEAU.

Courons, courons... Ah! c'est un guet-apens... Un conventionnel dont j'ai fait l'éloge! Je n'oserai jamais aller dîner chez Villèle aujourd'hui...

BINARD.

Ouf! mon cher, je n'en puis plus.

CLOPINEAU.

Venez, venez, le convoi s'arrête. Messieurs, c'est bien le convoi de M. de Villars?

LE CROQUE-MORT.

Oui, monsieur.

CLOPINEAU.

A la bonne heure!

(Il tire son mouchoir.)

« Un nouveau deuil... de nouveaux regrets...

» de nouvelles larmes nous amènent encore au
» pied d'une tombe creusée pour un de nos
» frères... pour un de ceux dont nous sommes
» fiers de partager les sentimens... Toi qui fus
» notre ami, toi que nous vîmes briller au sein
» d'une assemblée illustre, etc. »

(Il continue son discours.)

LA

MORALE DE LA FABLE.

Tutto il mondo è come
La nostra famiglia.

ARLEQUIN.

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL.
LE NOTAIRE.
LA COMTESSE.
SOPHIE, sa fille.
LA COMMÈRE.
LA VOISINE.
LE GENDARME.
LOULOU, gamin.

LA

MORALE DE LA FABLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN PETIT SALON CHEZ UN CHAPELIER SUR LA PLACE DE GRÈVE.

8 MAI 1827.

LA COMTESSE, entrant.

Ah! nous verrons très-bien ici, général.

LE GÉNÉRAL.

Tant mieux, belle dame, j'en suis enchanté; mais franchement je me serais bien passé d'être votre cavalier aujourd'hui.

SOPHIE.

Toujours galant, général.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas cela. Je vous mène volontiers au bois de Boulogne, aux Bouffes; mais je trouve ridicule qu'on vienne voir guillotiner un pauvre diable.

LA COMTESSE.

Dites donc que vous avez de l'humeur.

LE GÉNÉRAL.

Comme vous voudrez.

SOPHIE.

C'est vrai, maman; puisque monsieur le notaire était avec nous, il ne fallait pas déranger le général.

LE GÉNÉRAL.

Vous conviendrez, au moins, que votre système d'économie est en défaut. Vous m'avez tenu dernièrement deux heures chez Herbault à marchander pour six francs, et vous en donnez gaîment quarante pour deux fenêtres sur la Grève.

LA COMTESSE, à part.

Vieux maussade!

LE NOTAIRE.

Du moins ces dames ne seront pas foulées. Eh bien, moi, je conçois cela, général. Nous vivons de sensations, les femmes aussi...

LA COMTESSE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! le notaire a des mots délicieux.

LE NOTAIRE.

Non, c'est tout simple. Pourquoi allez-vous voir une tragédie? Pour frémir, pour être émue. *Le Joueur* vous a rendue malade.

SOPHIE.

Ah! c'est une pièce horrible. Je ne conçois pas le plaisir que l'on trouve à voir ces choses-là.

LA COMTESSE.

Ce Joueur est épouvantable; mais c'est d'une grande vérité. Ce Germany, au troisième acte, il ne lui reste rien de la bonne compagnie, mais absolument rien. Je trouve cela parfait. Cela se voit tous les jours. Tenez, ce petit Dorset, au dernier mardi de Mme de Barmont, il avait perdu toute la soirée; il était hideux. Donnez à cela cinquante ans et de la misère, et ce sera l'homme de la Porte-St.-Martin.

LE NOTAIRE.

Madame, c'est tellement vrai, que j'ai découvert ce vice-là dans un des jeunes gens de mon étude, rien qu'à son mauvais ton. Je l'ai chassé sans pitié.

LA COMTESSE.

Comment peut-on être joueur?

LE GÉNÉRAL.

Le jeu, c'est un vice infâme, qui dégrade et qui avilit l'homme; si j'avais un fils joueur, je l'embarquerais pour les Grandes-Indes. Mais, madame, votre Asselineau (1) se fait bien attendre!

Je proteste ici comme solennellement contre l'homonymie qui a fait le desespoir de mon père en 1820, n'appartenant ni de près ni de loin à notre famille

Ch. Asselineau

LE NOTAIRE.

Si madame la comtesse voulait prendre un fauteuil?...

LA COMTESSE.

Merci, notaire, je regarde, j'aime à voir ce peuple : tout cela remue, s'agite; cela m'amuse.

SOPHIE.

Il y a beaucoup de femmes.

LA COMTESSE.

Savez-vous que ce petit salon est fort bien, pour un chapelier d'un quartier perdu. Il y a presque du goût : la pendule d'albâtre, tableaux passables; et jusqu'à une table d'écarté! C'est délicieux!

LE NOTAIRE.

Le progrès des lumières.

LA COMTESSE.

Eh bien, dites donc, en attendant, si nous faisions un écarté?

LE GÉNÉRAL.

Et tout-à-l'heure, vous vous étonniez qu'il y eût des joueurs.

LA COMTESSE.

Le général est unique! Il ne joue pas l'écarté; c'est bien le premier. Tous les généraux que j'ai connus étaient des piliers de boston ou

de bouillote. Allons, notaire, cent sous, pour nous amuser.

(Elle se place.)

LE NOTAIRE, se plaçant.

Tout ce que vous voudrez, madame la comtesse.

LA COMTESSE, jouant.

Ce malheureux a donc assassiné son ami! C'est un tout jeune homme, dit-on? A vous, notaire.

LE NOTAIRE.

Oh! un joueur de roulette.

LA COMTESSE.

Un joueur de roulette, ah! quelle horreur! Voyez où cela conduit.

LE NOTAIRE.

Madame donne-t-elle des cartes?

LA COMTESSE.

Peut-être. Général, venez-vous me conseiller?

LE GÉNÉRAL, brusquement.

Cela se joue toujours.

(A part.)

Trois heures! Au diable les femmes et leurs fantaisies.

LA COMTESSE.

Le roi et le point.

(Riant.)

Ah! ah! c'est parfait, j'ai volé le notaire. Met-

tez-vous là, général, gagnez-moi vingt francs, et ne bougonnez pas.

LE GÉNÉRAL.

Non, non. Je vais vous demander la permission de vous quitter. Une affaire importante m'occupe, m'inquiète même... Je vais tâcher de me faire jour à travers la mêlée.

LA COMTESSE.

Nous quitter! C'est une perfidie, général. Restez donc.

LE NOTAIRE.

Attendez encore un peu, général. Si vous êtes pressé, je vous donnerai mon cabriolet qui est à l'autre bout du pont. Je reconduirai ces dames à leur voiture; pour moi, je reste dans le quartier.

SOPHIE.

Vous ne dînez pas avec nous?

(Bas.)

C'est joli!

LE NOTAIRE.

(Bas.)

Je serai libre à six heures.

(Haut.)

Il faut que j'aille à l'Hôtel-de-Ville : c'est le tirage des obligations de l'emprunt de Paris, et j'en ai, Dieu merci, quelques-unes.

LA COMTESSE.

Oh ! vous me donnez six cartes, et j'avais le roi.

LE GÉNÉRAL.

N'avez-vous pas gagné une prime sur les obligations, l'année dernière ? — Vous aimez les jeux sûrs.

LE NOTAIRE.

Vingt mille francs, le gros lot. Dans mon état, on a des ménagemens à garder.

LA COMTESSE.

Oh! il est prudent, le notaire : il avait gardé la dame; mais je coupe en atout. Vous n'avez pas la veine. Allons, quitte ou double; l'heure approche.

LE NOTAIRE.

Quarante francs.

LA COMTESSE.

Doublons.

LE NOTAIRE.

Vous voulez me ruiner.

LA COMTESSE.

Je l'espère. Cela ne sera pas long. Le roi ! — Eh bien, le général est parti. Quel homme singulier ! mais il a de bons momens. Jouez donc, notaire.

SOPHIE, bas au notaire.

Vous serez forcé de nous reconduire ; tant pis pour vous.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes distrait, notaire; j'en profite. Atout, atout, atout. Revanche, si vous voulez.

LE NOTAIRE.

Toujours, toujours.

(Il reprend les cartes.)

LA COMTESSE.

Encore un point. Ah! vous n'avez pas l'habitude.

LE NOTAIRE.

Je ne joue jamais.

LA COMTESSE.

Excepté aux obligations de la ville.

LE NOTAIRE.

Quelle différence !

SOPHIE.

Quel bruit on fait sur la place !

LA COMTESSE.

On ne s'entend pas. — Je prends.

LE NOTAIRE, avec humeur.

Allons, cela va bien; ma bourse est vide.

LE GÉNÉRAL, arrivant.

Eh bien ! encore au jeu !... Parbleu, je vous

admire... Vous veniez voir le charmant spectacle d'une tête coupée..... Il faudra vous en passer pour aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Comment cela ?

LE GÉNÉRAL.

Sans doute, c'est fini... La foule m'a empêché de passer... Je peste là depuis un grand quart d'heure.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah ! c'est fort plaisant : la partie manquée, le notaire dévalisé, et le général d'une humeur abominable. Ah! ah! ah !

LE GÉNÉRAL, *hors de lui.*

Riez, riez, madame. Savez-vous ce que me coûte ma complaisance?... dix mille francs peut-être..... Je manque la Bourse. Mon agent de change m'attendait. Une hausse probable...

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

La Bourse !... Ah ! ah ! j'en mourrai... C'est trop joli... Ce bon général !... Il n'est pas joueur d'écarté, lui.

LE GÉNÉRAL, *lui donnant le bras.*

Vous êtes une folle.

SOPHIE, *descendant l'escalier.*

Mais vous nous trompez peut-être, général?

LE GÉNÉRAL.

Et quand cela serait, ne devriez-vous pas me savoir gré de vous arracher à un spectacle abominable ?

LA COMTESSE.

Oui, pour ne pas manquer la Bourse.

SCÈNE II.

UN COIN DU QUAI DE LA GRÈVE.

Le même jour.

LA VOISINE.

Peut-on fouler le monde comme ça!... Faut-il qu'on soit curieux pour voir un homme qui va être fait mourir! Les Parisiens sont-ils bêtes! Tiens, c'est mam'selle Bonté. Bonjour, mam'selle Bonté.

LA COMMÈRE.

Ah! vous êtes donc badaude aussi, voisine?

LA VOISINE.

Dame, non. Je vas au quai des Miramiones recarder un matelas. Je passe; voilà tout. Qu'est-ce qu'il y a donc?

LA COMMÈRE.

On va guillotiner ce scélérat; comment qui s'appelle donc déjà?..... Asselineau (1), le garçon marchand de vins.

LA VOISINE.

Un guillotiné, ah! j'aime pas à voir ça. Ça a l'air de la révolution.

v. p. 227.

LA COMMÈRE.

Restez. Qu'est-ce que ça fait. On le voit passer, et on s'en va : ça amuse. Vous allez ben aux mélodrames, puisqu'on vous a vue hier à la Gaîté, au *Jour de Supplice.*

LA VOISINE.

C'est égal. Les choses qui sont pour de vrai, ça fait de la peine. C'est donc un voleur?

LA COMMÈRE.

V'là ce que c'est que le jeu, ma chère. Le jeu, ça fait frémir d'y penser!

LA VOISINE.

Ah! c'était un joueur!

LA COMMÈRE.

Il était d'abord garçon marchand de vins dans une bonne maison pas loin de la halle. J'ai connu son bourgeois, moi qui vous parle. V'là mon gaillard qui aimait à s'amuser le dimanche et les autres jours aussi. V'là des dépenses. Il n'a plus d'argent; il joue, et puis il joue toujours. Quelle horreur! ma voisine, quel chagrin pour des parens! car c'est eux qu'est les plus punis. Il fait des billets faux, toujours pour jouer, comme je vous disais. Qu'il était déjà poursuivi de justice, quand il va demander à coucher à un ami, un bon enfant, qui lui donne à

souper. Il se couche, et pas plus tard que la même nuit, il l'assassine... Faut-il être gueux! et il se sauve. On l'a retrouvé dans une maison de jeu à la roulette, ousqu'on l'a reconnu à son habit bleu. C'est dans la complainte.

LA VOISINE.

Dieu de Dieu! il l'a bien gagné. Faut-il que ça soye des hommes! Les bêtes féroces sont pas si monstres; ils ont soin de leurs animaux... Ne poussez donc pas; y a-t-il des hommes insolens!

LE GENDARME.

En arrière donc les femmes!

LA COMMÈRE.

Monsieur le gendarme, c'est eux, vous voyez que je me rangeais.

UNE VOIX.

Silence donc, pialardes!

LE GENDARME, tirant Loulou qui monte à la lanterne.

Toi, gamin, commence par descendre de là.

LOULOU.

Ouain, est-ce que c'est défendu?

LE GENDARME.

Descends, je te dis. Tiens, c'est toi, Loulou?

LOULOU.

Oui, qu' c'est moi.

LA VOISINE.

Voyez un peu, jusqu'à des polissons comme ça.

LA COMMÈRE.

Quoique ça, voisine, c'est d'une bonne exemple.

LE GENDARME.

Tu es donc fourré partout, petit drôle, au carcan, aux expositions...

LOULOU.

Pisque ça m'amuse.

LE GENDARME.

Tu ferais mieux de travailler chez ton sellier. Allons, monte, puisque c'est toi. Tu me diras ce qu'il y a.

LOULOU.

Oui, oui, gendarme.

LA COMMÈRE.

Ah! comme on se foule là-bas. Est-ce que c'est lui, dis donc, petit?

LOULOU.

Non, je ne vois rien. Ne tirez donc pas les jambes, vous.

UNE VOIX.

Place à louer, place à louer!

UNE AUTRE VOIX.

A la fraîche, qui veut boire?

LOULOU.

V'là le fiacre du rapporteur !

LA COMMÈRE.

Le condamné n'a plus que dix minutes jusqu'à être fait mourir.

LA VOISINE.

Tant mieux. C'est si fatigant d'être comme ça sur ses pieds ; les jambes me rentrent dans le corps.

LA COMMÈRE.

Vous n'avez pas vu Papavoine, vous ?

LA VOISINE.

Ah ! Dieu, jamais.

LE GENDARME.

Eh bien, Loulou ?

LOULOU.

Ah ! le v'là ! le v'là ! Il vient à reculons.

LA COMMÈRE.

Comment qu'il est ?

LOULOU.

Ah ! il est jeune, une belle figure.

LA COMMÈRE.

Une figure de joueur !

LOULOU.

Tiens, je ne le vois plus, ousqu'il est donc ?... Ah ! v'là qu'il monte... Comme il est pâle...

LA COMMÈRE.

Voyez où ce que le jeu peut conduire les personnes qu'étaient p't'être honnêtes !

LOULOU.

Tiens, on dirait qu'il va parler..... Non, il embrasse son confesseur...

LA VOISINE.

C'est pour gagner un petit moment.

LOULOU.

Oh ! qu'est-ce qu'ils font donc ! qu'est-ce qu'ils font donc !

LE GENDARME.

Qu'y a-t-il ?

LOULOU.

Il leur parle... On dirait qu'ils vont le ramener à l'Hôtel-de-Ville... Ah ! qu' c'est ennuyant, y aura rien.

LE GENDARME.

Descends, que je voie.

LOULOU.

Si, si, on le déshabille !..... Le v'là sur la planche...

LE GENDARME, le tirant.

Descends.

LOULOU.

Laissez-moi donc... Aie ! aie ! aie ! c'est fini.

LA COMMÈRE.

Pauvre malheureux ! Et dire que c'est c'te passion fatale !... Mais qué rage on peut avoir de jouer, je vous le demande ?... Dites donc, gendarme, vous ne saureriez pas le jour de sa naissance et son âge, au juste ?

LE GENDARME.

Pourquoi ?

LA COMMÈRE.

C'est qu'avec le huit que nous sommes aujourd'hui, ça ferait trois bons numéros à la loterie.

LA QUÊTE.

Se si salva costui, e va fra' santi,
Una gran speme hanno avere i furfanti.

Fortinguerra.—*Ricciardetto.* cant. IV.

PERSONNAGES.

M. COURTIN.

LE CURÉ.

UNE DÉVOTE.

MADAME***.

DEUX DAMES.

EBN-ABOU-ABROUN, drogman du Caire.

Le Marquis ALIBEY.

JOUSSOUF, petit nègre.

UN CHASSEUR.

UN PORTIER.

LA QUÊTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COUR D'UN HÔTEL.

JANVIER 1827.

LE PORTIER.

Oui, monsieur le curé, M. Courtin est chez lui. Au premier, la porte en face de l'escalier.
(On frappe à la porte cochère. Il tire le cordon.)
Qu'est-ce donc qui frappe si fort que ça?

LE CHASSEUR.

C'est vous qui êtes le portier de la maison?

LE PORTIER.

Si vous savez lire, vous verrez que je suis le concierge.

LE CHASSEUR.

C'est juste, c'est juste. Nous avons un suisse depuis deux ans chez nous. Est-ce ici que demeure un inspecteur général des hôpitaux?

LE PORTIER.

Oui, au premier, la porte en face de l'escalier.

LE CHASSEUR.

Ce n'est pas pour moi que je vous demande cela. Il est chez lui ?

(A la porte.)

Jean, faites avancer vos chevaux. Ces dames pourront monter ici en sortant de chez l'agent de change qui demeure à côté.

(Au portier.)

Voyez-vous, monsieur le suisse, c'est que nous quêtons pour les Grecs. Avez-vous encore quelque autre personne riche dans la maison?

LE PORTIER.

Parbleu ! Nous avons un riche étranger là-haut, un secrétaire d'ambassade. Ah ! ma maison est bien composée.

LE CHASSEUR.

Êtes-vous libéral, vous? Donnez-vous pour les Grecs ?

LE PORTIER.

Ma foi, mon cher ami, je ne donne pas, moi ; je reçois.

LE CHASSEUR.

Vous êtes donc avare? Cependant votre loge me paraît bonne. Comment, quand il n'y a pas jusqu'au plus simple ouvrier qui ne donne pour cette cause sacrée et intéressante..... Monsieur nous a fait tous donner.

LE PORTIER.

Vraiment !

LE CHASSEUR.

Sans doute. Il veut que tous ses gens soient philhellènes. Nous donnons un pour cent sur nos gages : on rattrape ça. Allons, déboutonnez-vous, papa ; un concierge doit avoir de l'amour-propre. Pour vingt sous, votre nom sera sur le journal.

LE PORTIER.

Qu'est-ce que vous venez me conter là ? Qu'est-ce que c'est que les Grecs ?

LE CHASSEUR.

Comment, vous êtes aussi arriéré que ça ?

LE PORTIER.

J'étais bedeau à Saint-Mandé. M. Courtin m'a placé ici ; c'est un homme si bienfaisant !

LE CHASSEUR.

Justement. La bienfaisance est de secourir des malheureux persécutés comme les pauvres Hellènes... Ah ! il faut entendre monsieur là-dessus.

LE PORTIER.

Les Hellènes ; est-ce des frères de la doctrine chrétienne ? Nous avons déjà donné ici pour les lazaristes.

LE CHASSEUR.

Je ne connais pas ça, moi; mais les Hellènes!... M. Benjamin Constant, qui est venu dîner l'autre jour chez nous, disait bien qu'on les rétablirait malgré la politique européenne et la tiédeur des rois chrétiens.

LE PORTIER.

C'est possible. M. Courtin est d'avis aussi qu'on rétablisse les anciennes communautés. Il a couru hier tout le faubourg Saint-Germain pour les sœurs Annonciades de l'Enfant-Jésus, et il espère bien faire les fonds.

LE CHASSEUR.

Des sœurs!... Ton maître quête pour des sœurs de l'Enfant-Jésus? Tu me parais un bigot avec ton air jésuite. Si notre portier pensait comme toi, il ne resterait pas vingt-quatre heures à l'hôtel.

LE PORTIER.

Et vous, monsieur le chasseur, avec vos grosses épaulettes d'argent, vous m'avez l'air d'être d'une maison révolutionnaire, quoique vous quêtiez pour une communauté. Mais voilà vos dames, elles s'expliqueront avec monsieur.

LE CHASSEUR, aux dames.

Mesdames, on peut monter.

SCÈNE II.

L'APPARTEMENT DE M. COURTIN.

M. COURTIN.

Oui, madame, votre réclamation est de toute justice, et j'en parlerai à la fabrique.

LA DÉVOTE.

Vous sentez, monsieur, qu'étant connue pour mes bonnes mœurs, je dois être dame de charité. Cela m'est dû : c'est un titre que je suis bien aise d'avoir. Je n'intrigue pas, mais je fais valoir mes droits.

M. COURTIN.

Très-bien.

LA DÉVOTE.

D'ailleurs, feu mon mari était procureur des Ursulines, et ma mère a été aumônière de ce même arrondissement.

M. COURTIN.

Cela vous est dû : dans ce moment surtout où nous sommes occupés d'un grand travail de bienfaisance...

LA DÉVOTE.

Employez-moi, M. Courtin. J'ai toujours aimé l'humanité!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le curé.

M. COURTIN.

Ah! notre cher abbé Petit, notre bon pasteur. C'est le ciel qui nous l'envoie, madame... Vite, Laurent, la grande bergère à monsieur le curé.

LE CURÉ, s'asseyant.

Merci, mon cher M. Courtin. Je suis bien.

M. COURTIN.

Qu'est-ce que vous prendrez?

LE CURÉ.

Je ne sais pas trop.

M. COURTIN.

Laurent, qu'est-ce que tu donnerais bien à monsieur le curé?

LE DOMESTIQUE.

Nous avons au service de monsieur le curé d'excellente groseille, de la gelée de pomme de Rouen, et de la limonade sèche gazeuse.

LE CURÉ.

Hem, hem. J'aimerais autant le petit verre de Malaga et le biscuit à la cuillère.

(Laurent approche un guéridon, et sert le curé.)

M. COURTIN.

Monsieur le curé, je vous présente Mme de Noirfont...

LE CURÉ.

Eh! mais je connais madame, c'est une de nos bonnes paroissiennes.

LA DÉVOTE.

C'est moi, monsieur le curé, s'il vous en souvient, qui ai quêté le jour de Pâques.

LE CURÉ.

Oui, l'offrande a été très-productive ce jour-là. Nous avons fait cent et quelques francs; et sans une sotte femme qui s'est trouvée mal au beau milieu du chœur, nous allions jusqu'à cinquante écus. Le tumulte a empêché plus de vingt-cinq personnes de donner.

LA DÉVOTE.

J'ose espérer que monsieur le curé voudra bien m'être favorable.

M. COURTIN.

Je suis sûr d'avance que monsieur le curé serait flatté de compter Mme de Noirfont au nombre des dames de charité.

LE CURÉ.

Certainement; mais c'est difficile, parce que nous ne sommes pas les maîtres. Ah! quand on

nous aura rendu l'état civil, nous ferons mieux que tout cela; nous aurons des dames de charité à nous. Nous sommes sous le joug.

LA DÉVOTE, soupirant.

Hélas! oui, l'Église est bien souffrante.

LE CURÉ.

Croiriez-vous qu'il y a, dans le bureau, des dames de charité qui ne viennent pas à la grand'-messe! Il est vrai qu'elles ont beaucoup versé cette année; elles ont relevé deux chapelles, renouvelé l'orgue, les fonts baptismaux; le local de l'école des sœurs a été payé par elles... C'est très-bien tout cela; mais cela ne suffit pas au culte.

LA DÉVOTE.

C'est tout simple. Il faut des dames qui se montrent aux offices.

LE CURÉ.

Ah çà, M. Courtin, où en sont nos Annonciades? Vos visites se sont-elles bien passées? Avez-vous été content du maréchal?

M. COURTIN.

Oui, oui, et de la marquise aussi. La rue de Grenelle a été excellente, et je n'ai pas eu à me plaindre de la rue Saint-Dominique.

LE CURÉ.

Et le notaire?

M. COURTIN.

Il est un peu tiède ; mais j'y dînerai lundi.

LE CURÉ.

Voyez que de traverses, que de contrariétés pour une maison de quatre cent mille francs ! Ah ! quand on nous aura rendu les biens du clergé...

M. COURTIN.

Eh ! eh ! nous avions encore trente-quatre autorisations de communautés dans le *Bulletin des Lois*, aujourd'hui.

LE CURÉ.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela ?

M. COURTIN.

Je sais bien qu'ils vont doucement..... D'un autre côté, les hôpitaux ne sont pas riches.

LE CURÉ.

Ah ! vous défendez votre terrain. Quand on nous aura rendu les dîmes, nous ne demanderons rien à personne. Eh ! bon Dieu, qu'est-ce que nous voulons ? le bien général, le bien particulier...

LA DÉVOTE, avec feu.

Le bien universel.

M. COURTIN.

Le bien de tout le monde.

LE CURÉ.

Encore un abus. Si on nous eût donné l'impôt des théâtres, nous ferions une distribution de plus par semaine.

M. COURTIN.

Eh! eh! curé, savez-vous que c'est une affaire de mille écus par jour?

LE CURÉ.

Tant mieux, mon cher ami, tant mieux : les charités seraient plus complètes.

M. COURTIN.

Nos charités sont pourtant assez régulières.

LA DÉVOTE.

Il n'y a pas de zèle néanmoins. Il y a des gens qui ne donnent rien.

LE CURÉ.

C'est vrai : le siècle des lumières n'est pas celui de la charité chrétienne.

LAURENT, annonçant.

Madame ***.

TOUS.

Madame *** !

(Entrent madame *** et les deux dames.)

MADAME ***.

Je me félicite de trouver une pareille réunion...

M. COURTIN.

Mesdames, veuillez donc vous asseoir, je vous prie. Qui peut me procurer l'honneur?...

MADAME ***.

Nous sommes députées, monsieur, par le comité grec, pour implorer votre pitié en faveur d'une nation malheureuse. Voici la liste des personnes de ce quartier qui se sont empressées de souscrire ; vous y trouverez les noms les plus recommandables.

M. COURTIN.

Je n'en doute nullement, madame.

MADAME ***.

Votre réputation de bienfaisance nous fait espérer que votre nom se placera auprès de ceux des plus généreux Philhellènes.

M. COURTIN.

Mon Dieu, madame, je serais tout disposé à me rendre à l'éloquence d'une si belle bouche ; mais je suis accablé de demandes de toute espèce, et en conscience les œuvres religieuses doivent passer avant les souscriptions politiques.

MADAME ***.

Ah! monsieur, est-ce donc faire de la politique que de tendre la main à des malheureux qu'on égorge, qui n'ont bientôt plus de pa-

trie?... Songez, monsieur, que le plus léger secours peut sauver la vie à plusieurs de ces infortunés, et que, tandis que nous vivons ici dans l'abondance, la famine les dévore par milliers. Donnez aux pauvres Grecs, monsieur; jamais charité n'a été plus méritoire.

LE CURÉ.

Nous avons des malheureux plus près de nous, madame. Dans la paroisse même, il est beaucoup d'indigens qui réclament nos secours et qui sont nos frères en Dieu.

MADAME ***.

Les Grecs ne sont-ils pas des chrétiens?...

LE CURÉ.

Ce sont des schismatiques : leur hérésie a causé leur perte.

MADAME ***.

Je n'insisterai pas, messieurs. Je serai sans doute plus heureuse en m'adressant au cœur d'une femme?...

LA DÉVOTE.

Ah! ma chère dame, je me suis ruinée en aumônes : je ne puis rien. Monsieur le curé sait tout ce que j'ai fait pour l'église...

MADAME ***.

Je vois avec peine que je m'étais trompée; pardonnez-moi d'avoir été si confiante. Je ne

me permettrai pas de vous importuner à l'avenir, lorsqu'il m'arrivera d'être chargée d'une mission de bienfaisance en faveur de chrétiens qui ne sont pas vos frères.

(Elle salue et sort, suivie des deux dames.)

M. COURTIN.

On ne peut pas donner à tout le monde.

LA DÉVOTE.

Les Grecs, les Grecs! On n'y suffirait pas.

LE CURÉ.

Voyez bien, voilà encore une de ces dames à équipage qui ne viennent qu'à la basse messe le dimanche.

SCÈNE III.

L'APPARTEMENT DU SECOND ÉTAGE.

ABROUN, *couché sur un divan.*

Le soleil des Francs est glacé comme le cœur de ces infidèles !... J'aimerais mieux courir le désert d'Al-Ahkaf, sur ma jument brune du Behkir, sans une goutte d'eau pour apaiser ma soif, que de languir ainsi dans les abominables capitales du Frangistan [1]. — Par Allah ! la tente noire du Wahabite vaut mieux mille fois que cette triste demeure, et les vents de feu de l'Aldjezirek sont préférables à la froide pluie blanche qui est restée étendue huit jours, comme une pelisse d'hermine, sur les toits de cette ville abandonnée du prophète... Joussouf, approche ce brasier, et donne-moi ma chibouque. — Le marquis, comme ils disent dans leur langage, ces chiens d'yavours [2], s'est-il présenté pendant ma sieste ?

JOUSSOUF.

Qui, maître ?

ABROUN.

Alibey, le reiss franc.

JOUSSOUF.

Non, maître; mais Joussouf a vu le savant franc du Tschami [3] de la rue de Clichy, avec les jeunes Scheïks qui apprennent la parole de l'infidèle.

ABROUN.

Ah! bey Jomard, le père du livre [4] : si les croyans pouvaient apprendre les ruses des Francs, nous ne serions plus le jouet de tous ces eltzirs [5] qu'ils nous envoient! Mais l'Arabe est comme le cheval du chrétien, il lui faut un fouet pour maître; le père du livre perdra sa science à frotter ces cervelles cophtes; nos têtes rases, calcinées par le soleil du désert, sont trop dures pour ses faibles doigts tachés d'encre. Que voulait-il?

JOUSSOUF.

Akem, le fils du murduhar [6], avait nouvelles du grand pacha; il a dit : Joussouf, écoute : dis à ton maître qu'Eblis [7] a vengé les Osmans, et que sultan Mahmoud verra bientôt dans l'Atmeïdan dix mille oreilles de rebelles.

ABROUN, s'inclinant vers l'orient.

Gloire à Dieu et à Mohammed son prophète! — Donne-moi mon scherbet.

JOUSSOUF.

Oui, maître.—Ah ! maître, la fille qui a yeux noirs comme Monkir[8], à qui toi donner ton turban de kaschmir, venir aussi.

ABROUN, avec feu.

Flora ! Parle, Joussouf, où est-elle ?

JOUSSOUF.

Moi ai dit toi dormir ; elle partir bien doucement.

ABROUN, se levant.

Quoi, chien ! Tu l'as chassée comme une mouche incommode... Tu mériterais...

(Il lève le bras.)

JOUSSOUF, se jetant à terre.

Oh ! maître... maître... pardonne. Moi pas oser réveiller toi.

ABROUN, se recouchant.

Je ne dors jamais pour une femme... Flora !... le charme de mes yeux !..... moi, qui, sous la porte du Jannat-el-Eden, le séjour d'éternité, reviendrais pour elle !... Maudit Maure, va-t'en.

JOUSSOUF.

Maître, entends clochette qui sonne. Joussouf aller ouvrir.

ABROUN.

Cours. Si c'était elle !

(Joussouf sort.)

Ces filles de Francs valent toutes celles de l'Orient. Abroun donnerait une de ses paupières pour emmener dans son harem deux de ces infidèles !

LE MARQUIS ALIBEY.

Salut au sage Abroun, l'oreille droite de notre illustre pacha !

ABROUN.

Tu te contentes de la gauche, chrétien ; elle te suffit pour lui tourner la tête. Qu'as-tu fait pour le service de sa hautesse ?

LE MARQUIS.

Plus que tu ne penses. Je quitte le ministre. Il m'accorde vingt officiers et du canon, et il nous laisse choisir trois frégates. On achète pour nous, à Nantes, deux navires construits pour la traite ; la chair blanche y remplacera la noire. Où passe le chameau, passe le dromadaire, comme disent vos Arabes du Darfour.

ABROUN.

Je t'admire, Ali. Un Wechabite ne serait pas plus acharné contre un pélerin de la Mecque, que tu ne l'es contre tes frères.

LE MARQUIS.

Que veux-tu ! j'aime la gloire et l'argent. Le pacha me paie richement, et l'on parle de moi dans toute la France.

ABROUN.

On parle de toi, mais comment, Ali, comment en parle-t-on?

LE MARQUIS.

Tu ne connais pas ma nation, Abroun; en ce point, elle ressemble à beaucoup d'autres. Tu as commandé dans la Roumélie, où les familles, trop pauvres pour acheter des protecteurs parmi les spahis, gagnent le pied du Pangée ou de l'Hémus, et y gardent les troupeaux. Tout le monde les oublie.

ABROUN.

Hors les Cadis, qui les poursuivent jusque dans leurs cavernes pour leur enlever jusqu'au dernier dinar.

LE MARQUIS.

Et alors que font-elles?

ABROUN.

Elles pillent à leur tour, sous la protection de quelque aga; et souvent, après avoir longtems désolé les montagnes, elles reviennent plus riches que ceux à qui elles avaient abandonné leurs dépouilles.

LE MARQUIS.

Oui, et on les honore alors, et l'on vante leur adresse, leur courage; et comme elles paient un gros caratch à la Sublime-Porte, c'est

ordinairement sur elles que pleuvent les honneurs.

ABROUN.

Par Allah! où tend tout ce verbiage?

LE MARQUIS.

Ne le vois-tu pas? L'argent est comme l'alyzari qui fond toutes les couleurs dans sa propre teinte. Le riche Turcophile sera mieux reçu dans les salons des grands que le Philhellène indigent; et si, la Grèce une fois réduite, je reviens à Paris acheter une terre et me faire élire, tu verras que d'amis le soutien du croissant compte parmi nos dévots catholiques.

ABROUN.

Je m'en réjouis, Ali, je m'en réjouis pour toi : tu seras un jour ministre des Francs, si notre gracieux maître, Ali-Mohammed, n'ordonne quelque matin que l'on t'empale.

LE MARQUIS, se promenant à grands pas.

En vérité ces barbares parlent à un gentilhomme comme à un de leurs esclaves... Sais-tu, Abroun, que lorsque le marquis de *** veut bien servir un chef arabe, on lui doit certains égards? Le ministre que je quitte me parle sur un autre ton.

ABROUN.

Quand le soleil qui dore la surface du Kéroun

se retire, il ne reste plus qu'u
beuse : si ton ministre cessait d'
cha en ta personne, tu le verrais

LE MARQUIS.

Allons, allons, il faut vous p
vous êtes, vous autres musulma
il faudrait se fâcher à toute heure
suis-je venu pour quelque chose
tant. Il me faut de l'argent, Abr

ABROUN.

Eh quoi ! déjà ?

LE MARQUIS, riant.

Tout est parti pour la gloire
parole d'honneur.

ABROUN.

Ne blasphême pas. Tu m'as
pour le service du maître ?

LE MARQUIS.

Ah ! foi de gentilhomme.

ABROUN.

Ce serment vaut l'autre ; n'im
tu trouveras cent bourses.

ABROUN.

La parole du croyant est plus sûre qu
de l'infidèl e.

LE MARQUIS.

Soit. Je te laisse. A demain. Quelqu'un
je me retire. Adieu, Abroun.

ABROUN.

Adieu.

(A lui-même.)

Chien impur !

MADAME ***, sans être vue.

Votre maître est-il visible, mon petit a

JOUSSOUF.

Oui, oui, madame; lui pas dormir,
veillé toujours. Entrez, entrez.

UNE DES DAMES.

Ciel! un Turc!

MADAME ***.

Un Turc! Ah! mesdames, cette maiso
est fatale. Pardon, monsieur, nous nous s
méprises...

UNE DAME, bas.

MADAME ***.

Monsieur... nous ne pensions pas trouver...
(A l'autre dame.)
En vérité, je ne sais que lui dire.

ABROUN.

J'espère que je ne vous effraie pas. Mettez-vous sur ce sofa, et dites-moi comment j'ai mérité votre visite.

MADAME ***, à part.

Il est aimable.

ABROUN.

Joussouf, sortez.

(Il sort.)

UNE DAME, bas.

Seules avec lui..... nous ne sommes pas en sûreté.

L'AUTRE DAME.

Je meurs de frayeur.

ABROUN.

Je ne vous recevrai pas comme vous méritez de l'être, mais je vous offrirai le sorbet et les conserves de roses, selon l'usage de mon pays.

UNE DAME, à part.

Son pays!

ABROUN, prenant la main de madame ***.

Quelle charmante surprise tu me fais, jolie Française... Vois le bonheur que ta présence me cause, beauté charmante.

MADAME ***, à part.

Mais il est familier!

ABROUN.

Pourquoi rougir?..... n'es-tu pas déjà assez belle? Ta vue m'enivre d'amour...

MADAME ***.

. ... Mais vous n'y songez pas, monsieur..... Vous oubliez sans doute...

UNE DES DAMES.

Je ne voudrais pas me trouver seule avec un homme aussi entreprenant!

ABROUN, retenant madame ***.

Parle, joie de mon ame! quels présens Abroun peut-il t'offrir, que peut-il faire pour te toucher?...

MADAME ***.

Me respecter, monsieur.

(Se levant et se débarrassant de lui.)

Vous le voyez, mesdames, la vertu ne se pratique pas sans quelque peine, et notre mission n'est pas exempte de péril.

(A Abroun.)

La méprise qui m'expose à des empressemens aussi... vifs de votre part, me force, monsieur, à vous avouer franchement quel était le but de notre visite.

ABROUN, se levant.

Parlez, parlez, charmante Française.

MADAME ***.

Nous étions loin de nous attendre, je vous

l'avoue, à trouver ici un homme de votre nation. On nous avait parlé d'un étranger riche et généreux... Enfin, monsieur, s'il faut vous le dire... sans que cela vous offense, nous sommes chargées de quêter pour... les Grecs.

ABROUN, gravement.

Votre embarras ne me surprend plus, mesdames, mais vous n'aurez pas à dire qu'Ebn-Abou-Abroun n'est pas miséricordieux. Ma nation combat les Grecs rebelles, mais en Morée; ici, je puis les plaindre comme vous.

(Ouvrant son secrétaire, et remettant une bourse à madame ***.)

Il est écrit : le vrai croyant donnera à tous ceux qui ont besoin.

MADAME ***, souriant.

Vous réparez noblement votre erreur, monsieur. Agréez nos remercîmens et ceux du comité. Nous n'avons pas trouvé des secours où nous devions en attendre; mais l'humanité, je le vois, est de toutes les religions.—Une quête comme celle-là, mesdames, est plus instructive qu'un livre de philosophie.

ABROUN, se recouchant.

Oui, j'aurais donné le dernier diamant de mon handjar [10], pour jouir de cette infidèle!

LES DEUX DAMES, s'en allant.

C'est un Turc charmant!

NOTES.

[1] L'Europe.

[2] Nom injurieux par lequel les musulmans désignent les chrétiens.

[3] Littéralement *mosquée*. Ce mot s'emploie pour désigner un édifice consacré à l'étude ou à la prière.

[4] Figure orientale employée pour dire un érudit. Les Mameluks désignaient ainsi les savans de l'expédition française, qu'ils appelaient aussi *les Anes*, du nom de la monture qu'ils avaient adoptée. Cette dénomination n'a rien de grossier en arabe.

[5] Les ambassadeurs.

[6] Titre du secrétaire d'état du pachalik d'Égypte.

[7] L'ange de la mort.

[8] L'ange de la nuit.

[9] Tribut annuel imposé aux rayas, ou sujets non musulmans de la Porte.

[10] Poignard turc.

(Notes communiquées au théâtre des Variétés, pendant la représentation de *l'Ours et le Pacha*, par Salam Effendi, drogman des Arabes de la rue de Clichy.)

LE REVERS

DE LA MÉDAILLE.

Vous n'avez vu qu'un côté de la chose, M. le juge de paix ; avec votre respect, je vas vous faire voir l'autre.

Déposition du garde-champêtre de Sanois, contre une délinquante.

PERSONNAGES.

LECOQ, inspecteur de police.

TUILARD, } mouchards.
COFFINET, }

DURAND DE SAINT-JOSEPH.

GUSTAVE D'HOMÉLIE.

FÉLIX.

BATTU.

ROUSSELE.

GRESLIER.

MONTPELLIER.

JALON.

PAMÉLA.

Un Acteur.

Un Chef de Cabale.

Plusieurs Claqueurs.

LE PUBLIC.

LE REVERS
DE LA MÉDAILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BUREAU DE LECOQ, RUE DE JÉRUSALEM.

LECOQ, devant une table.

Si je pinçais ce gaillard-là, l'affaire serait bonne. Cette diligence de Lyon attaquée trois fois... il n'y a que de nos anciens camarades capables de ce coup-là. Ah! te voilà, Coffinet, qu'est-ce qu'il y a de neuf? Dépêche-toi. Voyons.

COFFINET.

Mon chef, c'est pour vous dire qu'hier j'ai stationné à la poule de l'estaminet flamande... c'est-à-dire non hollandaise... c'est-à-dire non des États-Unis...

LECOQ.

Après, après ?

COFFINET.

Il y a beaucoup de quidans dans lesdits..... j'étais t'assez bien couvert... je me suis mis entre deux tables près de la veilleuse, parce qu'on

passe du feu à l'un z'et à l'autre, ça commence les conversations.

LECOQ.

Après, après ?

COFFINET.

Pour lors, je vois un chapeau gris assez propre qui lisait le *Courrier français*... je dis : Bon, je suis à toi.

LECOQ.

Voyons, qu'a-t-il dit ? Au diable tes phrases.

COFFINET.

Bref donc, il a dit que le ministère était dans le pétrin.

LECOQ.

Bien.

COFFINET.

Qu'il n'y a rien à espérer si l'on n'est de la congrégation.

LECOQ.

Très-bien. Est-ce tout ?

COFFINET.

Ah ! il en a dit bien d'autres. Les horreurs de la vie de tous les ministres.

LECOQ.

Excellent.

COFFINET.

Enfin, il a dit que le quai des Orfèvres est le quartier-général des jésuites.

LECOQ.

Encore mieux.

COFFINET.

Il ne vous a pas oublié, vous-même. Il disait que vous êtes un échappé des galères, un scélérat, z'un gueux.

LECOQ, lui donnant des coups de pied et le chassant.

Comment, drôle, tu viens me répéter cela à moi! je te chasse! Tu n'es plus employé dans ma brigade... va-t'en, coquin.

COFFINET.

M. Lecoq, je suis un père de famille. Si vous m'ôtez mon œil, je n'ai plus de pain.

LECOQ.

Va-t'en au diable!

COFFINET, pleurant.

A quoi que ça sert de bien penser?

LECOQ.

Un imbécille comme cela... quand j'ai tant d'affaires!... D'ailleurs, je leur ai dit vingt fois que je n'en voulais pas, de leur police politique... Les voleurs, bon. Je l'ai été, moi, et je n'en rougis pas; mais mouchard... Fi donc! — Qui vient encore me déranger?

TUILARD.

Oh! oui, c'est lui, c'est sa bonne caboche...

Comment, vieux Mardochée, tu ne me reconnais pas ?

LECOQ.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que ç'est ? Eh ! mais cette figure...

TUILARD.

Figure d'intime... T'as donc pas de mémoire ? Dieu ! je te portais dans mon cœur.

LECOQ.

Tuilard !

TUILARD.

Ton inséparable... charrette n° 2.

LECOQ.

Ne parle pas si haut.

TUILARD.

Ah çà, tu vas me flanquer une bonne place soignée ; pas grand'chose à faire, et du beurre...

LECOQ.

Une place ? Diable ! diable ! Puis-je avoir confiance en toi ? Tu étais un fameux brigand.

TUILARD.

Non, je travaille plus ; vrai, je travaille plus.

LECOQ.

J'ai bien quelqu'un à remplacer. Voyons, combien veux-tu ? Tu peux commencer par vingt sous par jour.

TUILARD.

De quoi! vingt jacques! Quand on a de la rubrique, un état dans les mains, et T F sur l'épaule... vingt sous! Change de rue, je te dis.

LECOQ.

Nous irons à quarante sous la semaine prochaine, si je suis content de toi.

TUILARD.

C'est pas la peine de devenir honnête pour quarante sous. Est-ce que je connais pas tous les trucs d'en-haut et d'en-bas. Laisse donc, je te dis; je te serai plus utile que toi-même. Nous sommes solitaires, je te vas dire deux mots.

LECOQ.

Parle.

TUILARD.

C'te fine diligence qu'on brutalise si bien entre Lyon et Dijon, je sais, moi, les bons diables qui l'attaquent... C'est encore des rafleurs de là-bas... Tu les connais presque unanimement.

LECOQ.

Me dis-tu la vérité?

TUILARD.

La vérité, c'est cent francs; à prendre ou à laisser.

LECOQ.

C'est cher.

TUILARD.

T'entends bien, j'étais de la bande. Ils m'ont fait des queues. J'ai dit, je les coule; et me v'là.

LECOQ.

Me les livreras-tu tous ?

TUILARD.

Tous. Mais cent balles, et une place honnête, ou bien je fais un coup pour retourner au bagne.

LECOQ.

Sois tranquille. Quand on sort de là, et qu'on s'est bien conduit, on est toujours sûr de se bien placer. Ne me quitte pas. Quelqu'un vient, silence !

(Entrent Coffinet et plusieurs mouchards.)

TUILARD.

Oh ! c'est tes employés.

COFFINET.

Mon maître, ils viennent tous vous demander grâce pour moi.

UN MOUCHARD.

Oh ! oui, chef, c'est un bon diable.

LECOQ.

Allons, nous verrons cela demain. Qu'il aille ce soir à Feydeau avec vous autres. Pièce recommandée.

UN MOUCHARD.

A Feydeau ! Hem ! il y aura du tirage.

LECOQ.

Allez, messieurs.

(A Tuilard.)

Viens, toi.

(A part.)

Je les tiens. Quinze cents francs de gagnés !

SCÈNE II.

UN CABARET RUE DES COLONNES.

LE CHEF DE CABALE.

Garçon! quatre bouteilles à quinze! Êtes-vous tous là?

UN CLAQUEUR.

Oui, chef, tous au poste.

LE CHEF.

Voyons la tenue.

(A un claqueur.)

Comment, cochon, une pièce nouvelle en trois actes, et tu viens sans cravate!

LE CLAQUEUR.

Dame, je suis supplément, je savais pas.

LE CHEF.

Y a pas de supplément aux premières représentations. Vous devez avoir l'air du public aujourd'hui. Tu iras aux troisièmes, et travaille pour deux.

UN SECOND CLAQUEUR.

Voyons, chef; dites-nous un peu l'ouvrage.

LE CHEF.

Il y en a des nouveaux ici. A l'ordre et attention. Vous laisserez filer le premier acte modérément. Il y a deux petits couplets au milieu; on les soignera en douceur : le musicien me les a recommandés.

UN CLAQUEUR.

Suffit.

LE CHEF.

Le final..... enlevé pour chauffer le second acte.

UN AUTRE CLAQUEUR.

Enlevé. Bon!

LE CHEF.

Je vous recommande immédiatement le second acte. C'est pour l'auteur, auteur aimable, bon enfant..... Cent cinquante billets, et tous ses parterres, rectà, à chaque représentation.

UN CLAQUEUR.

A la bonne heure. S'ils étaient tous comme ça!

LE CHEF.

C'est pour ça qu'il faut soigner ceux qui vont bien; ça enfonce ceux qui ne vont pas. Je sais bien qu'il y en a qui croient encore que les amis applaudissent. Erreur. Je voudrais voir

cent cinquante amis dans un parterre ; la pièce n'étrennerait pas. C'est nous qui faisons les pièces ; on ne veut pas croire ça...

UN CLAQUEUR.

Quand l'auteur est bon, la pièce est bonne.

LE CHEF.

Ainsi quatre bouteilles après le second acte, si ça a marché... Le troisième acte, ça dépend du second, vous savez le signe... Je donne mon coup de tête, et vous redoublez... et à la fin de tout : l'auteur, l'auteur! Et si on scie, vous criez : à bas la cabale !

UN CLAQUEUR.

Accordé, l'ancien. A moi la brigade de gauche, et partons.

LE CHEF.

Qu'est-ce que c'est que ce manchot-là ? Je ne le connais pas.

LE MANCHOT.

Mon chef, je m'ennuie à l'Odéon. Je voudrais t'être dans la société de Feydeau.

LE CHEF.

Ah çà ! tu te moques du monde. Tu n'as qu'un bras, et tu veux claquer.

LE MANCHOT.

Je ne claque pas, moi. Je suis pour les *bis*.

Je ris, je pleure, je crie : Bravo, bravo! C'est ma partie.

LE CHEF.

A la brigade de droite. On te prend à l'essai.

LE MANCHOT.

Mon chef, vous serez content.

LE CHEF.

Diable! voilà la queue qui se prolonge indéfiniment. Il s'agit de remplir le parterre avant qu'il entre un payant.

UN CABALEUR.

Le public après nous, s'il en reste.

LE CHEF.

La première brigade va filer. Qu'on se place comme il faut, et qu'on me découvre bien mon lustre.

UN CABALEUR, bas au chef.

Dites donc, ça sera-t-il aussi embêtant que *Gustave Vasa?*

LE CHEF.

C'est pas fort, mais faut soigner tout d'même. De samedi z'en huit, nous aurons une ouvrage de M. Théaulon; ça sera du nanan.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LA LOGE D'UN ACTEUR.

(On entend sonner dans l'escalier.)

L'ACTEUR, allant vers la porte, à demi habillé.

Comment, déjà le second coup! Est-ce que vous plaisantez? Je ne suis pas prêt.

LE GARÇON DE THÉATRE.

Pardon, monsieur, c'est le troisième. On commence.

L'ACTEUR.

Du tout, du tout. Le public peut bien m'attendre.

LE CHEF DE CABALE, entr'ouvrant la porte.

Monsieur...

L'ACTEUR.

Eh bien?...

LE CHEF.

Vous jouez dans la pièce nouvelle...

L'ACTEUR.

Oui, mon cher. Je vous recommande toutes mes entrées.

LE CHEF.

Faut-il vous enlever ce soir?

L'ACTEUR.

Mais... ce soir?... Oui, enlevez-moi.

LE CHEF.

Soyez tranquille.

L'ACTEUR.

Vous laisserez aller le débutant.

LE CHEF.

Oh! le débutant; vous n'avez rien à craindre. Il donne ses deux places tout sec. Mauvais genre.

L'ACTEUR.

Voilà vos dix francs..... Enlevé, c'est convenu.

LE CHEF.

Dix francs... Eh! mon cher, nous avons trois actes. A la grande rigueur, ce serait... mais avec vous, on n'y regarde pas de si près. Trois bordées à votre première entrée...

LE GARÇON DE THÉATRE, accourant.

Monsieur, monsieur, le rideau est levé. Vous ouvrez la pièce, et le public siffle comme tous les diables...

LE CHEF.

Ah! mon Dieu.

L'ACTEUR.

Mon entrée est manquée... Je suis perdu !

LE GARÇON.

Vite donc, vite donc.

LE CHEF.

Ils sont si maladroits... mais ce n'est que la petite pièce. Vous nous verrez travailler à la seconde.

(Il sort avec l'acteur.)

SCÈNE IV.

L'INTÉRIEUR DE LA LOGE N° 13.

MONTPELLIER, s'asseyant.

Ah çà! mes enfans, on dit que c'est mauvais.

ROUSSELE.

Détestable. J'ai vu la répétition, je n'y ai rien compris. De qui est-ce donc déjà?

GRESLIER.

Ils sont trois, à ce que l'on dit; mais un seul sera nommé. Je n'en connais que deux.

ROUSSELE.

Oui, Alexis et Léon. Deux ultras; il faut abîmer la pièce.

MONTPELLIER.

Dieu! qu'on est mal dans ces loges-là! On y est parqué comme des animaux. Je dirai du mal des pièces tant qu'on ne mettra pas des fauteuils au lieu de banquettes.

ROUSSELE.

Et puis le directeur est charmant! Il envoie

six places au journal. Qu'est-ce qu'il veut qu'on fasse de ça?

MONTPELLIER.

Rien que six places?.... cela m'étonne. Cet homme-là comprend bien toute l'importance des journaux. Vous n'avez pas idée des lettres qu'il m'écrit. C'est tous les jours la même chose. « Mon cher Montpellier, donnez-moi des pièces... Tout ce qui me viendra de vous est bon et reçu d'avance. Vous serez répété et joué dans la même semaine. »

GRESLIER.

Et en voilà trois qu'il te refuse. Il t'écrivait parce qu'il savait que tu n'en fais pas.

MONTPELLIER.

Mais j'ai des collaborateurs.

ROUSSELE.

Oh! vois donc, sous le lustre, quelle cabale!...

MONTPELLIER.

C'est ignoble. Nous commencerons l'article par là : « Une cabale formidable applaudissait avant le lever du rideau... » Silence, on commence l'ouverture.

PLUSIEURS VOIX, dans la salle.

Chut! chut! silence.

ROUSSELE.

Mauvaise composition... C'est du mélodrame. De qui est donc la musique?

MONTPELLIER.

On dit que c'est d'un jeune homme du Conservatoire.

GRESLIER.

Il y a des motifs heureux. Nous dirons un peu de bien de la musique.

ROUSSELE.

C'est impossible, mon cher. Ce n'est pas dans la couleur du journal, à cause de Sosthène; nous sommes en opposition avec les beaux-arts.

MONTPELLIER.

D'ailleurs, est-il abonné?

GRESLIER.

N'importe, je voudrais que de tems en tems on dît son opinion. Je vous assure que cela ne nuit pas à un journal.

ROUSSELE.

Faites donc des journaux avec des idées comme celle-là; vous irez loin! C'est l'esprit qui a toujours tué les journaux. J'en ai rédigé trois; il n'y a jamais eu d'esprit. C'est un commerce. Il faut faire cela comme si l'on vendait du beurre à la livre.

GRESLIER.

Allons, c'est trop fort !

MONTPELLIER.

Roussele a raison. Il ne faut songer qu'à augmenter la matière abonnable. Auteurs, vous n'êtes pas abonnés, vous écrivez mal; acteurs, vous n'êtes pas abonnés, vous jouez mal; on juge sévèrement, on fait la balance tous les trois mois, et l'on ne sort pas de là. En littérature, ayez de l'ordre, et vous aurez toujours du succès.

GRESLIER.

Vous direz tout ce que vous voudrez, voilà un chœur montagnard qui est fort gracieux.

ROUSSELE.

Fi donc! Imitation de Rossini. Nous devons être Français avant tout.

MONTPELLIER.

Les paroles sont d'une bêtise amère. J'en ferais autant que cela.

GRESLIER.

Enfin, messieurs, c'est moi qui suis chargé de ce théâtre : je puis en dire ce que bon me semble.

MONTPELLIER.

Du tout. Tu ne dois pas penser pour ton compte.

GRESLIER.

Allons, allons, comme vous voudrez. Je n'y tiens pas absolument. Voyons, puisque tu es si entendu, comment ferais-tu cet article-là ?

MONTPELLIER.

Je dirais d'abord : « Ouverture abominable, musique pâle, intrigue usée... »

GRESLIER.

Mais on n'a pas encore achevé le premier acte...

MONTPELLIER.

Quand on a l'habitude, on juge une pièce sur l'exposition. Cela ne fera pas un sou. Ne manque pas de dire cela; c'est ce qui fait le plus de tort.

ROUSSELE.

Un coup de sifflet !

MONTPELLIER.

Tu le vois, j'espère que nous sommes impartiaux. Tu ajouteras : « La pièce a été huée depuis le commencement jusqu'à la fin. »

ROUSSELE.

Tu peux aller faire ton article. La toile tombera avant le troisième acte.

MONTPELLIER.

Ah ! que ce premier acte m'a ennuyé !

GRESLIER.

Voilà la petite Paméla. Elle a de l'éclat, ce soir.

ROUSSELE.

Elle est bien, même le jour. Aussi vantes-tu à outrance son talent.

MONTPELLIER.

Au fait, il n'y a rien à dire; elle a pris deux abonnemens.

GRESLIER se lève, et va à la porte de la loge.

Vous ne jouez donc pas ce soir, bel ange?

PAMÉLA.

Non; je suis aux secondes avec Hippolyte. Je suis venue vous dire un petit bon soir, pour vous remercier.

GRESLIER.

Vous avez donc été contente de mon article d'hier?

PAMÉLA.

Oui. C'était très-bien. Ça a joliment fait enrager les camarades.

GRESLIER.

Tant mieux. Le juge se recommande à son client.

PAMÉLA.

Quand on est bon enfant avec moi, je suis bonne enfant avec les autres.

GRESLIER.

Nous verrons si vous êtes de parole. Vous savez que depuis long-tems...

(Il lui parle bas à l'oreille.)

PAMÉLA.

Oui... Hippolyte part pour la campagne dans quinze jours.

GRESLIER.

Ah! c'est bien long.

PAMÉLA.

On va commencer le second acte. Bon soir, messieurs. Ça va toujours bien? Comment trouvez-vous la pièce? Adieu, adieu. Je me sauve.

(Elle sort.)

ROUSSELE.

Elle a de la gentillesse, mais d'une effronterie!...

GRESLIER.

Ah çà, je pars...

MONTPELLIER.

C'est donc arrangé?

(Riant.)

Ah! la petite Paméla!...

GRESLIER.

Du tout. Je vais faire mon article. Je n'ai pas envie d'aller à l'imprimerie à onze heures. Décidément, nous en disons du mal?

MONTPELLIER.

Tout le mal possible. Abîmé !

ROUSSELE.

Abîmez tout plutôt, c'est l'esprit de l'église.

GRESLIER.

Allons, c'est bien.

(Il sort.)

JALON, entrant.

Eh ! vous voilà donc, enfin? Je vous cherche dans toute la salle. Et ce Montpellier qui dissimule, qui vient voir sa pièce dans une baignoire. Que de modestie !

ROUSSELE.

Comment ?

MONTPELLIER.

Ma pièce !

JALON.

Ne fais donc pas l'ingénu. Je viens du théâtre. Je sais que tu en es. Alexis et Léon viennent de me le dire à l'instant. C'est toi que l'on nommera.

MONTPELLIER.

Comment, ils m'ont mis de la pièce?

ROUSSELE.

Ils ne te l'avaient pas dit? Oh! c'est une perfidie.

MONTPELLIER.

C'est abominable! Et Greslier qui est parti pour l'abîmer!

ROUSSELE, riant.

Ah! ah! ah! Et c'est toi qui l'as empêché de faire un bon article!

MONTPELLIER.

Ma pièce! c'est bien différent. Je cours à l'imprimerie!

ROUSSELE.

Dépêche-toi. Rédige l'article toi-même. La pièce est charmante; elle fera de l'argent.

MONTPELLIER.

J'ai toujours du malheur comme cela!

(Il sort en courant.)

JALON.

Ma foi, c'est si mauvais!..... Je croyais bien qu'il avait fait sa part.

SCÈNE V.

LA LOGE N° 14.

DURAND DE SAINT-JOSEPH, entrant dans la loge.

Il y a déjà un acte de joué. N'importe, il fallait bien prendre notre café...

GUSTAVE D'HOMÉLIE, le suivant.

Je trouve qu'on ne dîne plus si bien au Café Anglais...

DURAND.

Cependant le soufflé au rum était passable. Mais on est mieux chez Hardy.

(Il lorgne.)

BATTU.

Ne regardez donc pas comme cela dans la loge à gauche : on a l'air de s'entendre avec les libéraux; cela peut nous compromettre. J'ai eu une affaire pour ça, moi.

DURAND.

Bah! on peut bien se regarder, se dire bonjour, sans offenser les ministres.

BATTU.

Oui, dans le particulier, on se voit, on dîne

ensemble, et l'on se déchire le lendemain; mais en public, on se doit à son opinion.

D'HOMÉLIE.

Votre opinion! Permettez-moi, messieurs, de trouver la plaisanterie excellente.

BATTU.

Comment donc, croyez-vous que le ministère nous donnerait cinq cents francs par mois à chacun, si nous ne pensions pas bien?

D'HOMÉLIE.

Vous pensez ministériellement, bon; mais que le ministère change, que penserez-vous? Vous suivez en aveugles une route tracée. Moi, messieurs, j'ai un autre système : c'est d'aller toujours plus loin que le ministère. Aujourd'hui, je suis agraviado, apostolique, turc et ultramontain. C'est une porte que je m'ouvre, et j'ai l'air d'être indépendant.

DURAND.

Convenez, messieurs, que généralement on est bien injuste envers le ministère. Certainement l'administration est très-active, très-éclairée, très-paternelle, et... très-régulière dans ses paiemens.

D'HOMÉLIE.

Écoutons Durand : il fait un article.

BATTU.

Au fait, qu'est-ce que nous pensons cette semaine?

DURAND.

Dame, je ne sais pas trop... Il faudra s'informer dans les bureaux.

D'HOMÉLIE.

Ne vous inquiétez pas; votre opinion vous arrivera demain, comme à l'ordinaire, dans le portefeuille d'un gendarme.

BATTU.

Ah! ah! ce qu'on appelle nos rédacteurs à cheval. C'est une mauvaise plaisanterie : j'ai eu une affaire pour ça.

D'HOMÉLIE, riant.

C'est ce pauvre Battu qui porte toujours le poids des iniquités du journal.

BATTU.

Vous en parlez à l'aise, M. d'Homélie. Vous avez la partie religieuse; c'est commode. Vos éditions du Psautier, vos publications de la Bible sont de meilleures entreprises que notre pauvre petite polémique. Aussi nous n'avons pas le moyen d'avoir une maîtresse à Feydeau, et de donner des dîners fins chez Laiter.

D'HOMÉLIE.

Allons, il y a de la jalousie. Qui est-ce qui vous empêche d'être pieux ?

DURAND.

Mais, messieurs, le second acte est à moitié. Écoutez donc la pièce. Les auteurs sont des nôtres, parfaitement au ministère.

BATTU.

Ah ! je n'écoute plus les pièces depuis que j'en rends compte. J'ai eu cinquante affaires pour ça. J'insérerai l'analyse que j'ai là dans ma poche, et qu'un des auteurs m'a donnée ce matin. Que la pièce soit bonne ou mauvaise, je m'en lave les mains.

D'HOMÉLIE.

C'est édifiant !

DURAND.

Au fait, le ministère devrait bien nous fournir aussi les articles littéraires, car c'est bien ennuyeux à faire. Eh ! messieurs, on siffle de tous côtés.

BATTU.

Oh ! c'est égal, j'en dirai du bien. Le baron me l'a recommandé.

DURAND, riant.

A propos, est-ce par ordre du ministère que vous avez si fort maltraité cette petite Paméla ?

BATTU.

Moi ! je ne m'occupe plus des actrices ; j'ai eu trop d'affaires pour ça. C'est une gentillesse du dévot d'Homélie. Sans doute, c'est pour s'ouvrir une porte...

D'HOMÉLIE.

C'est une plaisanterie. Elle me tourmente toujours pour que je parle d'elle ; j'ai fini par le lui promettre, et j'ai tenu parole.

BATTU.

Voilà l'éloge qu'il a fait d'elle : « Mlle Paméla a produit le plus grand plaisir dans *Joconde* : elle ne jouait pas. » J'ai eu des affaires pour moins que ça, moi.

D'HOMÉLIE.

Eh ! messieurs, c'est une suite de mon système. Tenez, la voilà aux secondes loges. Elle n'a pas de rancune ; elle me sourit gracieusement. Voulez-vous parier qu'elle viendra ici pendant l'entr'acte ?

(On siffle.)

BATTU.

Ah ! que de sifflets ! J'en ai le tympan brisé.

DURAND.

C'est la fin du second acte.

BATTU.

Ils ont beau siffler, ils ne me feront pas dire du mal de la pièce.

DURAND.

Si nous allions prendre un bol de punch au café de la Bourse ?

BATTU.

Idée ministérielle !

D'HOMÉLIE.

Je tiens assez à l'entr'acte, moi. Mais que vous disais-je ? Voilà ma pénitente.

PAMÉLA.

Comment ? vous venez nous voir, messieurs ? c'est très-bien de votre part.

(Bas à d'Homélie.)

C'est sûrement parce que je ne joue pas.

(D'Homélie se lève et cause bas avec elle.)

D'HOMÉLIE.

Ah ! c'est bien méchant, ce que vous me dites-là, mademoiselle.

PAMÉLA.

Moi méchante, vous ne me connaissez pas !

D'HOMÉLIE.

Me bouderiez-vous ?

PAMÉLA.

Au contraire. Pourtant je ne m'attendais pas

à cela de votre part. C'est sûrement Mlle Virginie qui m'a valu ce compliment-là.

D'HOMÉLIE.

Virginie? Vous me parlez du plus loin qu'il me souvienne.

PAMÉLA.

Vous dissimulez.

D'HOMÉLIE.

Voulez-vous des preuves de ma bonne foi?

PAMÉLA.

Eh bien! je vous prends au mot : nous verrons comment vous me traiterez à la pièce nouvelle.

D'HOMÉLIE.

Aussi bien que vous me permettrez de le faire.

PAMÉLA.

Vrai?

D'HOMÉLIE.

Voulez-vous accepter demain un petit dîner chez Grignon? Nous aurons quelques amis.

PAMÉLA.

Oh! non, j'aimerais mieux être seuls. Quand il y a du monde, je suis timide comme tout.

D'HOMÉLIE.

Vous m'enchantez! Eh bien! j'irai vous prendre.

PAMÉLA.

Ici, à deux heures, après la répétition.

D'HOMÉLIE.

C'est convenu. A demain.

PAMÉLA.

A demain ; mais plus d'épigrammes !

(Elle sort.)

BATTU.

Eh bien, don Bazile, c'est arrangé !

D'HOMÉLIE.

Ah ! quel soupçon ridicule ! En somme, c'est une bonne petite femme. Elle a fort bien joué dans la première pièce.

DURAND, riant.

Ah ! elle a de la méthode.

BATTU.

Je vous dirai, messieurs, que le troisième acte est fort bien.

DURAND.

Et nous le trouverons charmant.

D'HOMÉLIE, riant.

Vous êtes des admirateurs, quand même.

BATTU.

Eh ! mon Dieu, M. d'Homélie, vous seriez bien embarrassé s'il vous fallait rendre compte d'un théâtre. On ne siffle pas un livre, ni un

sermon ; et vous avez vos coudées franches pour en faire l'éloge. Mais une pièce tombe à plat... Eh bien ! nous avons des moyens délicats de ménager les œuvres des nôtres. Un ami se trouve sifflé, hué, conspué. Bien. Nous disons : « Une légère opposition a empêché d'entendre le dénouement ; » ou encore : « L'ouvrage est agréable, rempli de mots spirituels et de détails heureux ; » et au pis-aller, nous nous sauvons toujours avec la phrase : « L'auteur est homme d'esprit ; il prendra sa revanche. »

DURAND.

D'ailleurs qu'importe ! il ne s'agit pas de raisonner : l'ouvrage est bon, il doit aller, et nous le soutiendrons, dussent les auteurs faire eux-mêmes quinze articles.

D'HOMÉLIE.

A la bonne heure.

FÉLIX, entrant.

Messieurs, je vous annonce avec satisfaction que je ne suis plus des vôtres. J'entre le premier du mois au *Figaro*.

BATTU.

Félix, au *Figaro !* Le ministère devient donc libéral ?

FÉLIX.

Non, il devient avare, ladre ; bref, il nous

retire les fonds. Sans ma présence d'esprit, j'étais comme vous sur le pavé.

DURAND.

Est-ce un badinage?

BATTU.

Nos fonds nous sont retirés?

D'HOMÉLIE.

Alors, je me mets franchement dans la contre-opposition.

DURAND.

Sacrifiez-vous donc pour le ministère!

BATTU.

C'est abominable d'amortir ainsi les journaux! Il n'y a plus de liberté de la presse! Moi qui ai eu tant d'affaires pour ces gens-là!

DURAND.

Heureusement, on m'a promis une place de censeur.

(On siffle encore.)

D'HOMÉLIE.

Oh! vous aurez bien de la peine à soutenir la pièce.

BATTU.

La pièce! Elle est détestable. C'est une horreur.

(Il siffle.)

D'HOMÉLIE.

Que faites-vous, mon cher?

BATTU.

On nous retire nos fonds!...

(Criant.)

A bas la toile!...

(Se levant.)

Des auteurs ministériels! La pièce est détestable. Je vais faire un article foudroyant contre les auteurs, le directeur et le théâtre. Vous verrez cela demain. Je leur montrerai que j'ai de l'indépendance.

(Il sort.)

FÉLIX, se frottant les mains.

Cela m'est égal, j'ai une petite place.

(Il sort.)

D'HOMÉLIE.

Je suis bien heureux d'avoir plusieurs cordes à mon arc... Ma piété me reste.

(Il sort.)

DURAND.

Nous retirer les fonds! décidément Villèle est perdu.

(Il sort.)

LE

DIX-HUIT BRUMAIRE.

Manebant vestigia morientis libertatis.

TACITE.

Si quelque chose vous choque ou vous étonne, croyez bien que la faute en est à votre esprit qui n'a jamais pénétré dans ces conciliabules.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

PERSONNAGES.

BONAPARTE.

BARRAS, | membres du Directoire.
SIEYES, |

LUCIEN BONAPARTE, président du conseil des Cinq-Cents.

JOSEPH BONAPARTE.

MURAT,	généraux de la république.
LECLERC,	
BERTHIER,	
LEFÈBVRE,	
AUGEREAU,	
MACDONALD,	
BERNADOTTE,	
MOREAU,	
ANDRÉOSSY,	
CAFFARELLI,	
MORAND,	
MILHAUD,	adjudans-généraux.
DOUCET,	

LE COLONEL SÉBASTIANI.

FOUCHÉ, ministre de la police.

LEMERCIER, président du conseil des Anciens.

FARGUES,	membres du conseil des Anciens.
DAUNOU,	
CORNET, etc.	

SUITE DES PERSONNAGES.

ARÉNA, DESTREM, BIGONNET, DELBREL, GRANDMAISON, THIESSÉ, BOULAY-PATY, CHOLLET, GAUDIN, etc.	membres du conseil des Cinq-Cents.

KOSCIUSKO.

L'AMIRAL MASSARÉDO.

BOTTOT, MIRANDE,	secrétaires de Barras.

Mme GOHIER, femme du président du Directoire.

LA SIGNORA GRASSI, cantatrice.

COLLET, ancien donneur d'eau bénite à Saint-Sulpice.

PUYVERT, souffleur d'orgues.

M. DE MIRAMONT, ancien maître-queux du Roi.

GOBILLARD, marchand de pommes de terre frites.

GOTHON, sa fille.

COURTEL, palefrenier.

BISTOQUET, garçon d'écurie.

BARLEAU, écrivain public.

MARTIN, frotteur.

THOMAS THOMÉ, grenadier de la représentation nationale.

MEMBRES DES ANCIENS, MEMBRES DES CINQ-CENTS, SOLDATS, BOURGEOIS, etc.

LE
DIX-HUIT BRUMAIRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE ÉCHOPPE AU COIN DES RUES DE TOURNON ET DE VAUGIRARD.

24 VENDÉMIAIRE AN VIII*.

GOBILLARD.

Allons, Gothon, en avant les pommes de terre! Coupe m'en un boisseau; nous aurons des pratiques à ce matin : il y a du mouvement dans le quartier du Directoire.

GOTHON.

Je crois bien. Y a déjà du monde plein le Luxembourg. Qu'est-ce qu'il se passe donc?

GOBILLARD.

Tu n'entends rien à la politique. Coupe-moi ça bien mince, et que ta friture soit bien chaude. C'est pour toi que tu travailles.

* 16 octobre 1799.

GOTHON.

C'est déjà pas un métier si ragoûtant! Et d'ici que j'aie ramassé une dot, nous aurons brûlé plus d'une voie de charbon.

GOBILLARD.

Oh! oh! voilà des vivans de notre connaissance. Bonjour, citoyens consommateurs!

COURTEL, lui donnant une grande tape sur l'épaule.

Eh! eh! *salutem omnibus*, général des poêles à frire!... V'là l'écrivain aussi! Eh bien! je régale : sers-nous ça, Gothon.

BARLEAU, arrivant.

Oh! oh! M. Gobillard, les pommes de terre vont avoir le dessous, et le Directoire aussi; et nous mangerons notre café, comme les bourgeois de l'ancien régime.

COURTEL.

Bah! est-ce qu'il y a quelque nouvelle?

BARLEAU.

Des nouvelles? mieux que ça! Le héros d'Arcole, le vainqueur d'Aboukir, l'ami du peuple, le libérateur de la France est arrivé hier.

GOBILLARD.

Si c'est vrai! le petit Bonaparte est revenu? On disait qu'il avait épousé une momie égyptienne, et qu'il allait être fait Grand-Turc.

BARLEAU.

Vous êtes des ignorans..... je sais les choses, moi qui ai un frère dans l'armée du Caire. Et puis, figurez-vous donc qu'à ce Charnier, nous avons toutes les nouvelles; nous lisons le journal du soir, tous les matins, et nous savons ce qui se passe. Le général Bonaparte est débarqué à Fréjus.

GOBILLARD.

Qu'est-ce que ça me fait à moi, le général Bonaparte? c'est pas à lui que je vendrai des pommes de terre.

BARLEAU.

Vieux sot! Tu es donc un mauvais citoyen? tu ne portes pas la patrie dans ton cœur?

GOBILLARD.

Ah bah! je fais ma friture, et je ne m'embarrasse pas de la patrie.

COURTEL.

Tu serais tout de même bien content, si les affaires renversaient ton poêlon, pour te donner une bonne place. J'aime Gothon, moi; je peux lui faire un sort d'un moment à l'autre..... Je peux m'être trouvé sur la paille et trouver tout à coup des écuries ouvertes pour me recevoir... Dis-là, Gothon, tu serais pas fâchée d'être une citoyenne et de donner des petits citoyens à la république?

GOTHON.

Oh! je veux tout ce qu'on veut, moi.

GOBILLARD.

C'est une bonne pâte de fille!

BARLEAU.

Et le palefrenier serait peut-être bien désarçonné, si Gothon était choisie parmi les jeunes citoyennes pour épouser douze Égyptiens.

GOTHON.

Douze Égyptiens?

BARLEAU.

Chacune un... Et j'entends par Égyptiens des soldats que le général ramène d'Égypte, pour leur faire donner les Invalides, avec les plus jolies filles de chaque quartier : des lurons qui ont vu les Pyramides!

GOTHON.

Je dis pas non, moi; j'aime les soldats, d'abord.

COURTEL.

Et les palefreniers aussi?

BARLEAU, bas.

Et les écrivains aussi? Je peux vous faire un sort, moi. Il y aura une révolution : tout le monde le pense à la halle.

GOBILLARD.

Une révolution! si je savais ça, moi! J'ai jamais caponné, on le sait...

BARLEAU.

Doucement, doucement, maître Gobillard. Il ne s'agit plus de révolution du peuple souverain : nous autres, voyez-vous, nous n'aurons qu'à nous mettre à la fenêtre... ça ne nous regarde pas. Nous descendrons quand ce sera fini. Nous ne sommes plus en 93.

COURTEL.

Tenez, tenez, vous n'êtes que des clampins. Vous ne vous y entendez pas plus que les autres. V'là M. Martin, le frotteur; c'est un cadet qui ne se mouche pas du pied.

MARTIN.

Bonjour, Gothon; bonjour, le père; bonjour, les autres.

(Il prend la taille de Gothon.)

Eh! eh! tu ne fais pas la contrebande, la petite commère.

GOTHON.

Bas les mains! on ne touche pas. Je dois être sage... je veux épouser un Égyptien.

MARTIN.

Ah! tu fais la cruelle?

(Aux autres.)

Eh bien! je l'ai vu, je l'ai vu, le général.

(Il se frotte les mains.)

Ils ont beau dire du mal de la noblesse, et les appeler des aristocrates, on frottera toujours dans les grandes maisons.

BARLEAU.

Parbleu! vous êtes un ambitieux, M. Martin...

MARTIN.

Moi, non; mais je sais ce que parler veut dire... je frotte chez M. Barras.

COURTEL.

Dites donc le citoyen directeur.

GOBILLARD.

Votre directeur Barras!... c'est un gueusard, que je vous dis. Vous n'ignorez pas ce qui est arrivé dans sa maison à ma petite Suzette... sans parler de mon garçon...

(A Gothon qui s'est approchée.)

Souffle ton feu, toi, Gothon, n'écoute pas.

MARTIN.

J'entends, je sais ce que parler veut dire.

GOBILLARD, hachant des pommes de terre.

Et vous croyez que je ne me sentirais pas deux bras dans des circonstances où-ce qu'il faudrait des hommes!... Vos directeurs, votre Directoire

et tout le bataclan... je voudrais vous les couper en tranches.

COURTEL.

Ne fais donc pas le mécontent, vieux pleurnicheur; si on te plaçait, tu crierais : Vive Barras et vive tout le monde.

GOBILLARD.

Me faites donc pas suer! Ils avaient dit qu'ils donneraient à mon petit Joseph une place de lieutenant, et, sous prétexte qu'il ne sait pas lire, ils ne l'ont seulement pas fait caporal.

BARLEAU, gravement.

Laissez couler l'eau dans la rivière, mes amis; le soleil dissipe les nuages, et le négociateur de Campo-Formio n'est pas venu ici pour des prunes.

GOBILLARD.

Oh! la mâtine de Gothon! V'là une poêlée brûlée!...

(Il lui donne des coups de pied.)

GOTHON.

Tiens! Est-ce que c'est de ma faute?... J'écoute ce qu'on dit. Chien de métier! j'aime bien mieux le mois de prairial où-ce que j'vends des cerneaux.

COURTEL.

Silence! silence! V'là des chevaux que je

connais..... Rangez-vous donc! Laissez-moi voir!

MARTIN.

Qu'est-ce que c'est donc?

COURTEL.

C'est le général!...

BARLEAU.

Oui, ma foi!... Il se rend au Directoire. Oh! oh! que vous disais-je?... Il y a quelque chose là-dessous. Arrivé d'hier, et déjà... Tenez, voilà Murat, Berthier, Lannes, les seuls qu'il ait ramenés avec lui.

GOBILLARD.

Qu'est-ce que c'est donc que ces deux-là? Oh! les bonnes figures!... On dirait que c'est des ci-devant séminaristes.

BARLEAU.

Grosse bête! C'est Monge et Berthollet, des savans qu'il a rapportés d'Égypte.

GOTHON.

Bah! Y a des Égyptiens! Montrez-moi-les!

MARTIN.

Vive le général Bonaparte! Vive la nation!

GOBILLARD.

Vive la liberté! Vive le commerce et l'industrie!

COURTEL.

Vive l'Égypte ! Vive Aboukir !

GOTHON.

C'est ce petit-là qu'est le général ? Oh ! comme il est jaune ! Oh ! comme il est mince ! Avec sa petite redingote, il a l'air d'un bonhomme de pain d'épice dans du papier gris.

COURTEL.

Il a un fameux sabre, tout de même. C'est un damas qu'il a pris à quelque général de là-bas.

BARLEAU, d'un air capable.

Sa figure est à la révolution ; ça se voit tout de suite... Je vas faire ma pétition.

GOBILLARD.

Mais qu'il nous fasse donc un branle-bas là-dedans, et qu'il nous retourne ce diable de Barras comme une carmagnole !

COURTEL.

Tais-toi, vieux terroriste, et crie : Vive le général ! ou je te renverse ta graisse sur les pattes !

(Il crie.)

Vive Bonaparte !

BARLEAU.

Vive l'armée d'Égypte !

MARTIN.

Vive le grand homme !
(A part.)
Si je pouvais avoir sa pratique !

GOTHON.

Vivent les Égyptiens !

SCÈNE II.

LE CABINET DE TOILETTE DE BARRAS, AU LUXEMBOURG.

8 BRUMAIRE *.

(Un valet de chambre habille Barras.)

BOTTOT.

En vérité, citoyen directeur, on dirait que le dîner que vous donnez au général Bonaparte vous contrarie.

BARRAS, riant.

Bah! j'ai voulu faire de l'étiquette. Le petit général est bien fin; mais je le rouerai.

BOTTOT.

Je ne m'y fierais pas. On dit...

BARRAS.

Les causeurs sont des mâchoires. Tout le monde court rue de la Victoire. Voyons, qu'est-ce qui va chez Bonaparte? Rien d'effrayant; des écervelés, des têtes jeunes..... Nous sommes

* 30 octobre.

assez solides pour ne pas craindre la révolution du sabre. Je sais bien qu'il y a de vertueux niais dans mes confrères, Gohier, Moulins, Roger-Ducos... Sieyes s'est franchement rallié à moi, et votre Bonaparte n'est bon qu'à battre les ennemis. Il lui faut une armée à commander, voilà tout. Et puis, voulez-vous que je vous dise? pourvu que je m'amuse, je me f... du reste.

MIRANDE.

La petite maison du boulevard Mont-Parnasse est arrangée, et vous y aurez à souper demain.

BARRAS.

Bravo!

(Lui frappant sur l'épaule.)

Voilà mon meilleur plénipotentiaire! Mais, ne négligeons pas les affaires. Pensons-nous à cette fête du Directoire, Mirande? Aurons-nous bien des noms?

MIRANDE.

Oh! vous aurez un assortiment complet de femmes de la première volée : la Tallien, la Récamier, la Carency, la Choiseul, la Bonaparte... Il y en aura pour tous les goûts.

BARRAS.

Cela sera bien ennuyeux; mais tâche au moins que nous nous amusions après.

MIRANDE.

Pardieu, je vous garde une fête de Sybaris pour après demain, qui vous chassera toutes vos humeurs noires. Je vous donnerai un petit ridotto dans ma salle de spectacle.

BARRAS, riant.

Et une société choisie. Hem! malin singe; tu as donc fait de bonnes affaires avec la nouvelle dont je t'ai fait cadeau?

MIRANDE.

Oh! cent quarante mille francs tout au plus. Ce roué de boiteux, avec son compte à demi, m'a écorché d'une manière indigne.

BARRAS.

Pourquoi agiotes-tu avec un défroqué comme celui-là? Je t'avais donné cette nouvelle pour toi seul.

MIRANDE.

Ne me parlez pas de ces animaux calculans!...

BARRAS.

Citoyen Bottot, vous présiderez à ma grande réception. Vous irez tantôt au-devant du général. Je ne suis pas fâché de me donner un peu d'apparat... Occupez-le, ne le laissez pas réfléchir... Je vous l'ôterai des mains quand il faudra.

(Se frappant le front.)

Mon Dieu, mes enfans, quand nous amuserons-nous?

(Au valet de chambre.)

Cette toilette n'en finit pas; au diable le manteau et les plumes! Fouché n'est pas venu?

(Le valet de chambre sort.)

BOTTOT.

Il ne quitte pas la maison de la rue de la Victoire.

BARRAS.

C'est bien; qu'il y reste. Qu'il me place là de bons mouchards; puisqu'il dit qu'il n'est ministre de la police que pour moi, qu'il me le prouve.

BOTTOT.

Ma foi, citoyen directeur, je ne crois pas beaucoup au dévouement de Fouché. Les anciens jacobins n'iront jamais avec le Directoire.

BARRAS.

Et encore moins avec les aristocrates de l'armée!

(Se regardant dans une glace, et riant.)

Voyons, citoyens, ai-je bien l'air d'un membre du Directoire exécutif de la république?

MIRANDE, s'inclinant comiquement.

Salamaléqui!

BARRAS, lui relevant le menton.

Mauvais sujet, tu as les mœurs turques ; tu oublies que nous sommes en république.

(Il se jette dans une bergère.)

Je suis bien blasé, bien ennuyé des affaires ; mais je les connais bien quand je veux en prendre la peine... Voyons! voulez-vous que je vous déroule la politique du Directoire ?.... Je sais bien que le mécontentement et le découragement sont partout... Pardieu! quoique vous ne m'en parliez pas, je sais bien aussi que tout le monde s'attend à une révolution... Depuis quelque tems, le vent est à la fronde, c'est devenu la mode de dénigrer le Directoire... On a la lunette braquée sur ma vie privée...

MIRANDE, à part.

On doit voir de jolies choses!

BARRAS, continuant.

On veut renverser la constitution de l'an III! on espère la chute du gouvernement! on voudrait un nouveau 30 prairial!..... Comme on a cru que j'étais alors la dupe de Sieyes, on croit maintenant que je suis la dupe de Bonaparte... Eh bien! morbleu, tout le monde se trompe. Le dîner d'aujourd'hui fera époque dans l'histoire... Je le surprendrai bien, le général! il se connaît en théorie, en tactique ; je

gage qu'il sait parfaitement la portée d'un canon ; mais la proposition que je vais lui faire le mettra au pied du mur. D'ailleurs, je vais le voir venir... Comprenez-vous maintenant?

(Il se lève.)

Ma toque! partons.

(Il sort.)

BOTTOT, le suivant.

Le directeur est bien tranquille... mais ce dîner-là m'inquiète.

(Il sort.)

MIRANDE.

Oh! notre patron est un fameux politique... à table.

(Il sort.)

SCÈNE III.

UN PETIT SALON DU LUXEMBOURG.

Le même jour.

BONAPARTE : il a le coude appuyé sur une cheminée et s'entretient avec Volney, tandis que Barras, près d'une croisée, cause avec Fouché. Au coin opposé, Sieyes et Réal s'entretiennent à voix basse.

M. Volney, qu'avez-vous éprouvé en voyant l'Égypte? Moi, elle m'a surpris; elle m'a agrandi; je m'étudiais à cacher tout ce que j'éprouvais : c'était une faiblesse. J'avais autour de moi des officiers qui ne l'avaient vue que dans *Télémaque* : ils ne la comprenaient pas.

VOLNEY.

Nos vieilles études classiques nous usent l'intelligence avant l'âge. Un esprit ignorant verrait mieux les grands débris de l'Orient, qu'une tête remplie des vers de Delille.

BONAPARTE, s'animant.

C'est vrai! mes soldats ne savent pas lire, et toute ma division a battu des mains d'enthousiasme, à la vue des Pyramides!

VOLNEY.

Moi, général, j'ai parcouru la Syrie pour moi seul, j'y suis devenu bédouin; j'envie le sort de Denon. Que j'aurais été fier de suivre vos traces !

BONAPARTE.

Denon ! il n'a fait que ramasser des cailloux. Vous y étiez avec moi, M. Volney, en Égypte. C'est moi qui vous suivais; partout, je vous ai étudié. Vous êtes le seul voyageur qui n'ait pas menti !

(Il lui parle bas.)

SIEYES, à Réal, à l'autre bout du salon.

Ai-je tort ?...

RÉAL, à demi-voix et souriant.

Allons, cher président, n'y mettez pas d'amour-propre déplacé. Je vous réponds que le général vous attend...

SIEYES.

Et de quel droit m'attend-il?... est-ce à moi de faire les avances ?

RÉAL.

Mais encore...

SIEYES.

Laissez-moi ! m'a-t-il adressé la parole pendant tout ce dîner où l'on m'a fait jouer un rôle ridicule? Un homme universel de vingt-six ans !

Barras nous réunissait-il pour parler géologie et statistique?

RÉAL.

Véritablement, citoyen directeur, c'est fausse honte. Le général vous estime. Que diable, entendons-nous!

SIEYES.

S'entendre! s'entendre!... et à quoi bon? et comment? Avez-vous vu ce petit insolent? Il n'a pas même salué le membre d'un gouvernement qui aurait dû le faire fusiller!

RÉAL, riant.

Allons, l'abbé, vous y mettez de l'épigramme!

SIEYES, avec humeur.

Il est bien avec Barras, qu'il y reste! Comment vous, Réal, qui faites le diplomate, et qui êtes à la tête d'un département, vous n'y voyez pas plus que cela! Êtes-vous aveugle ou voulez-vous me tromper, moi? Ne voyez-vous pas que les mains lui démangent de triturer les affaires? Il voudrait passer d'un seul coup, entre les patriotes, les politiques et les modérés, pour nous écraser tous! Ma constitution eût été un point d'appui, mais les brouillons et les bavards rendront avant peu tout gouvernement impossible.

RÉAL.

Et vous disiez dernièrement qu'il ne fallait qu'une tête et qu'une épée?

SIEYES, avec dépit.

Eh bien! oui, je l'ai dit, je le dis encore! mais il y a beaucoup d'épées; il n'y a qu'une seule tête!

(Il sort gravement.)

RÉAL, à lui-même.

Je le croyais au courant; il ne sait rien de ce qui se passe; cela m'étonne. Il n'y a que Fouché pour empêcher ces deux béliers de se heurter.

BONAPARTE, s'approchant de Réal.

Le prophète Sieyes sort mécontent, de qui?

RÉAL, riant.

De vous, de moi, de tout le monde!

BONAPARTE, avec colère.

Quelle idée a-t-on eue de mettre ce prêtre au Directoire? Il est vendu à la Prusse, et si on n'y prend garde, il vous livrera à elle!

FOUCHÉ, bas à Barras.

Saisissez le moment, parlez.

BARRAS, s'approchant.

Eh! mon Dieu, général, Sieyes ne se trouve pas plus heureux que moi, d'être au Directoire.

BONAPARTE, le regardant fixement.

Vous croyez, monsieur?

BARRAS.

Que voulez-vous? je suis vieux, je suis malade, usé; les tracasseries des partis ne me laissent pas de relâche. Le Directoire est à la veille d'éprouver une réaction, je le sais... Pour moi, je ne m'en tourmente guère, le repos est tout ce que je demande. Que veut la république? de la sécurité et un gouvernement fort.

BONAPARTE, attentif.

Vous croyez, monsieur?

BARRAS, embarrassé.

Ce langage vous étonne;... mais pourquoi? nous n'avons que les dégoûts, tandis que vous avez la gloire.

(Vivement.)

Il est un moyen de sauver la France!

RÉAL, à part.

Il se perd!

FOUCHÉ, bas à Barras.

Poussez-le au pied du mur.

BARRAS, s'animant.

Oui, général! vous pouvez m'en croire : la présidence peut seule nous tirer d'affaire.

BONAPARTE, très-froidement.

Un président, et quel président?

BARRAS.

Voyons : vous avez Gohier.

RÉAL, à part.

Le fourbe !

BONAPARTE.

Trop, trop de Gohier !

BARRAS.

Moulins.

BONAPARTE.

Turbulent !

FOUCHÉ, bas à Barras.

Pas d'avocats.

BARRAS, lentement et s'arrêtant à chaque mot.

Vous avez dans les généraux.... Moreau..... Masséna.... Jourdan.... Augereau.... Bernadotte.... Lefebvre...

BONAPARTE, haussant les épaules.

Dugazon... Vestris...

BARRAS.

Eh bien ! j'ai votre homme ! une tête froide, capable... le général Hédouville.

BONAPARTE.

Hédouville ! très-bien.

BARRAS.

Quant à vous, général, votre intention est de vous rendre à l'armée; allez y acquérir une

gloire nouvelle, et replacer la France à son véritable rang. Moi, je vais me retirer dans la retraite dont j'ai besoin.

BONAPARTE le regarde fixement sans répondre; prenant le bras de Réal, et s'en allant.

Hédouville, un être nul, sa créature; c'est se proposer lui-même...

(A lui-même.)

Il n'y a donc que Sieyes!

(Il sort.)

BARRAS, se frottant les mains.

Il est pris!

SCÈNE IV.

UNE LOGE DE REZ-DE-CHAUSSÉE AU CONSERVATOIRE.

Le même jour.

QUELQUES VOIX.

Vive Bonaparte !

UNE AUTRE.

Vive le général !

PLUSIEURS AUTRES.

Vive la république !

MURAT, avançant la tête.

Sapristie ! que de toilettes ! Des petites cocotes qui ne sont pas mal !

BONAPARTE salue et se retire au fond de la loge en fredonnant.

Si bate nel mio cuore
L'inchiostro e la farina.

(A Mme Grassi.)

Paësiello ! c'est mon Dieu ! nous accoutumerons ces oreilles françaises à la stretta Italiana. Qu'en dites-vous, signora ?

MADAME GRASSI.

Que vous ferez tout ce qu'il vous plaira des Français, général ; mais chanter, no !

BONAPARTE.

Vous verrez, signorina, que les bouffes seront aussi une de nos conquêtes.

(Lui prenant la main et la regardant.)

Ceracchi aura-t-il bientôt reproduit sur le marbre cette jolie figure ?

MURAT.

Prenez-y garde, signora, le général aime tant la musique, qu'il est fichu de ne pas se contenter de votre buste.

MADAME GRASSI, minaudant.

Monsieur le général, vous faites plus d'honneur qu'il ne mérite à mon pauvre petit talent...

BONAPARTE, souriant.

Al talento e più ancora alla beltà !—Que vous étiez charmante à Milan, dans la *Molinara* ! Ce duo :

(Il chante.)

Pandolfetto, graciosetto, ta, la, la, la ! m'a quelquefois chassé les affaires de la tête. Vous êtes à nous maintenant, bella sirèna ; je tâcherai que vous ne regrettiez pas trop les lauriers de la Scala.

MADAME GRASSI, soupirant.

Ah ! général, au milieu des adorations de la

France, vous aurez bientôt oublié la Scala et la povera Molinara !

BONAPARTE fredonne en riant.

Si bate nel mio cuore,
Tralalala...

UNE VOIX DANS LE CORRIDOR.

La loge des directeurs !

MURAT.

Un directeur !

(Il regarde au carreau.)

C'est ce calotin de Sieyes.

BONAPARTE.

Sieyes !

SIEYES, dans le corridor.

N'y a-t-il donc plus de place ?

BONAPARTE ouvre avec précipitation la porte de la loge, et prend Sieyes par le bras.

M. Sieyes, je suis bien aise de l'occasion : j'ai deux mots à vous dire.

SIEYES, surpris.

A moi ?

BONAPARTE, le conduisant dans la loge.

Venez.

(A Mme Grassi.)

Buona sera, signora.

(Souriant.)

Nous reparlerons de la *Molinara*. Le général Murat voudra bien vous offrir sa main.

MURAT.

Parbleu, oui!

(Il sort avec elle.)

BONAPARTE, faisant asseoir Sieyes sur la chaise de Mme Grassi.

Asseyez-vous là, M. Sieyes. M. Sieyes, savez-vous monter à cheval?

SIEYES, après un moment de réflexion.

On m'y verrait peut-être dans l'occasion, général.

BONAPARTE.

Oui, oui; je vous crois un homme. Savez-vous ce que votre Barras m'a proposé? Un président : Hédouville, c'est-à-dire lui, Barras! Il n'y a rien à faire avec un pareil homme.

(Il se lève brusquement et hausse les stores de la loge.)

SIEYES, avec inquiétude.

Général... je ne sais pas...

BONAPARTE.

Eh! non; vous ne savez rien, et il faut que vous sachiez tout. Le Directoire n'existe plus; il ne peut plus exister. Si l'on vous proposait un consulat; seriez-vous consul?

SIEYES.

Je ne veux, je ne prétends à rien, général. La constitution...

BONAPARTE.

Votre constitution, vos directeurs, vos Cinq-

Cents, tout cela est pourri! la France a d'autres besoins, d'autres vouloirs..... Elle compte sur moi, sur mon nom..... Vous devez vous rallier franchement à nous.

SIEYES.

Sans doute, si j'étais bien persuadé que le bien général... que le salut de la république... qu'au milieu de nos embarras politiques, mes anciens services..... quelque expérience acquise... mes relations du nord, m'eussent fait conserver une certaine influence dans les bons esprits... je n'hésiterais peut-être pas...

BONAPARTE, impatienté.

Oui, M. Sieyes; oui, M. Sieyes! Je veux de vous; je sais que je vous conviens. Écoutez-moi : vous vous êtes fait une réputation à force de vous taire. Le silence ne vous réussirait pas avec moi. Ne soyez pas prêtre, pas directeur; soyez vous, et nous nous entendrons.

SIEYES.

Je n'ai jamais douté, général, de vos intentions pures..... J'estime votre capacité, et j'ai comme tout le monde...

BONAPARTE.

Tout sera fait demain! Vous avez fait une constitution; depuis long-tems on en parle; est-elle écrite?

SIEYES.

Non.

BONAPARTE.

Il faut l'écrire; je la ferai exécuter. Vous avez les Anciens. L'armée est à moi : les Cinq-Cents...Nous verrons! Que dites-vous de Roger-Ducos ?

SIEYES.

Peu diplomate, caractère faiblement dessiné, homme de coton...

BONAPARTE.

Il sera entre nous deux.

SIEYES.

Mais ce projet... c'est donc une chose commencée?

BONAPARTE.

Terminée ! Il ne me manquait que vous. J'ai tout vu à mon arrivée, marqué partout mes hommes, et j'en voulais peu. Aux Cinq-Cents, Boulay, Chasal, Chénier, Gaudin, Cabanis; aux Anciens, Lemercier, Daunou, Cornudet et vingt autres. Talleyrand a compris que nous devions nous estimer, M. Sieyes... Chaque moment détache une pierre du Directoire. Quant à votre pourri de Barras, nous ne lui demanderons que sa démission.

SIEYES, avec feu.

Voulez-vous la liberté franchement, général?

BONAPARTE.

Oui, je la veux : je vous le prouverai ; ma vie passée répond de moi : et quand je vous prends pour égide, puis-je offrir une meilleure garantie ?

SIEYES.

Eh bien ! je vous crois... Mais Gohier, mais Moulins ?...

BONAPARTE.

Ce sont des hommes de bien. J'ai pensé à eux. — Nous sommes donc bons amis ?

SIEYES.

Avez-vous concerté quelques plans, établi quelques bases ?

BONAPARTE.

Oh ! l'éclair est prompt. La constitution accorde aux Anciens le droit de transférer le corps législatif où bon leur semble. Qu'on l'éloigne. Obtenez cette translation : à Saint-Germain, à Saint-Cloud, qu'importe ! Que les Anciens me donnent la force armée. Agir est tout. Nous parlerons dans l'occasion, et nous monterons à cheval, s'il le faut !

SIEYES.

Je me rends, je me rends, général. Je vous le répète, le bien de la république est ma seule ambition ; je ne craignais que la tyrannie pour la France.

BONAPARTE.

Eh ! qui vous parle de tyrannie, mon brave Sieyes ? Je suis aussi loin de Monck que de Robespierre : mais il n'y a que confusion dans votre Directoire usé. Notre affaire à nous est de faire respecter la France au dehors et de vous rendre tranquille au dedans.

(Se levant et jetant un coup-d'œil dans la salle.)

Le concert finit.

(Il lui tend la main.)

Adieu, consul Sieyes !

(Il sort.)

SIEYES.

Est-ce un piége ?... Oh ! non, il a trop besoin de moi.

(Il sort.)

PLUSIEURS VOIX au dehors.

Vive Bonaparte ! vive le général Bonaparte !

SCÈNE V.

UNE SALLE DE MANÉGE, PRÈS DU LUXEMBOURG.

9 BRUMAIRE.

COURTEL, à Bistoquet qui panse un cheval.

Allons donc, Bistoquet, veux-tu bien ne pas me chagriner ce cheval-là. Tu vois bien que tu le chatouilles en remontant l'étrille.

BISTOQUET.

Bah! père Courtel, c'est le sauteur. Il a l'habitude, ça le régaie.

COURTEL.

Méchant loustic, dépêche-toi de l'habiller... et qu'il soit bien mis. Il va être monté tout-à-l'heure par un dont auquel.

BISTOQUET chante en harnachant le cheval.

Touche-moi légèrement
Mon grand cheval de bataille,
Et frotte-moi hardiment
La catin du régiment.
  Dri, dri, da da da,

En main passe-moi la bride,
Dri, dri, da da da,
J'irai servir Masséna.

COURTEL.

Je vas te faire chanter sur l'air d'une cravache... vivement donc! as-tu fini?

BISTOQUET.

Dieu! est-il dragon aujourd'hui, ce père Courtel!

(Il reprend sa chanson.)

Foin de ces pousse-cailloux
Qui sont de l'infanterie!
A cheval à deux genoux,
Ferme en selle et garde à vous.
Dri, dri, da da da,
En main passe-moi la bride,
Dri, dri, da da da,
J'irai.....

COURTEL, lui donnant des coups de cravache.

Zing, mâtin, zing!...

(Sieyes entre et donne son manteau à son laquais.)

Ah! excusez, monsieur l'abbé; c'est que j'instruisais ce coco-là...

SIEYES, doucement.

Ne m'appelez donc pas l'abbé...

COURTEL.

Pardon, monsieur le directeur : c'est une vieille habitude; c'est que je vous ai connu dans

le tems que je montrais à M. Santerre. Vous me direz, on se perd de vue... vous avez gribouillé du papier... moi j'ai pansé des chevaux... vous êtes devenu directeur, moi je suis devenu instructeur au petit manége du Luxembourg : nous avons fait notre chemin tous les deux.

SIEYES.

C'est bon, c'est bon. Ah çà, mon enfant, je vous ai fait prévenir; vous savez pourquoi je viens. Quand saurai-je monter à cheval?

COURTEL.

Dame, mon directeur, vous ne me paraissez pas plus maladroit qu'un autre. Avec cinq à six mois...

SIEYES.

Comment, comment!

COURTEL.

Voyons, jusqu'où voulez-vous aller? voulez-vous aller jusqu'à la passade, la troupade, le fossé, le saut de la barrière?...

SIEYES.

Point de tout cela. Je veux aller jusqu'à Saint-Cloud.

COURTEL.

Nous avons des gaillards qui, avec quatre mois de manége, boulottent gentiment.

BISTOQUET.

Si monsieur commence, je lui conseillerais de monter à poil, à cause que c'est mieux de monter à poil... ça familiarise avec la bête.

COURTEL.

Paix donc, imbécille! Va-t'en me chercher la chambrière.

SIEYES, un peu impatienté.

Voyons, voyons. J'ai peu de tems à donner à ces exercices: dépêchons, M. Courtel. — Comment! c'est ce grand cheval que vous me donnez?

COURTEL.

Une bête qui a du sang, haute d'encolure, croupe plate... Vous serez là comme chez vous. — Voyons, commençons.

(Il se place devant lui.)

Donnez-moi ce pied gauche. — Engageons légèrement la pointe dans l'étrier.

(Il lui prend le talon gauche.)

Bravo, mon maître, jambe de cavalier, mince et effilée.

(D'un ton théâtral.)

Enlevons-nous perpendiculairement sur l'étrier, sans roideur, sans vigueur. Une! et restons en l'air.

(Sieyes chancelle.)

Soutenons, soutenons ce centre de gravité!

SIEYES.

Mais je ne tiens pas !

COURTEL, continuant du même ton.

Passons vivement cette jambe droite pardessus la croupe du cheval, sans le toucher. Deux ! et restons-là !

SIEYES, la jambe en l'air.

Mais, mon cher, c'est très-gênant.

COURTEL, continuant sans l'écouter.

Rapportons notre main droite sur le devant de la selle, afin d'arriver doucement à cheval. — Maintenant et simultanément, penchons notre corps en arrière pour ne pas laisser tomber notre cavalier sur les reins du cheval. — Trois !

SIEYES, en selle.

Enfin, ouf !

COURTEL.

Pas mal... recommençons ça.

SIEYES, épuisé.

Mon cher ami, je ne le pourrai jamais !

COURTEL.

Vous suez froid ; faut de la persévérance.

(Le cheval rue.)

Ramassons notre sauteur. — Beau, beau, beau là, sauteur !

SIEYES, se tenant au pommeau.

Comment! le cheval s'appelle sauteur?... Je n'en veux pas!... descendez-moi!...

COURTEL.

Soyons pas pussillanime.—Que vos étrivières tombent à plat le long des quartiers de la selle...
(Il lui tire la jambe gauche.)
Chaussons mieux l'étrier! tendons mollement le jarret gauche!

SIEYES.

Courtel, Courtel! mais vous me faites tomber!

COURTEL, vivement et d'un ton emphatique, sans l'écouter.

Chaque peuple a sa manière de monter à cheval. Maintenir le corps droit, le pencher en arrière, remuer, tourner la tête, embrasser complétement le cheval avec les cuisses : voilà ce qui confectionne le parfait écuyer...

SIEYES.

Mon cher, cette position me cause une crampe!

COURTEL.

Ne roidissons pas! gênons-nous, ne gênons jamais le cheval! — Beau donc, beau donc, le sauteur! je te ferai rire, moi!
(Il lui donne un coup de fouet, le cheval se cabre.)
Vlan! faites pas attention, monsieur l'abbé.

SIEYES.

Dépêchons, dépêchons, mon cher M. Courtel. J'ai fort peu de tems. Il me suffit des principales positions.

COURTEL.

Alors, nous allons passer à l'assiette et à l'équilibre. — Ici, Bistoquet, tiens-moi le bridon; tu me le nourris trop ce sauteur-là.

BISTOQUET.

Il fait donc son vif?

SIEYES, à part.

Je n'en puis plus!

COURTEL, reprenant le ton ampoulé.

L'assiette s'entend de toutes les parties qui sont adhérentes à la selle. Pour bien nous asseoir, chassons l'enfourchure en avant. Nous devons observer les omoplates droites et pas creusées, de sorte qu'un coup de sabre, descendant le long des reins, arrive sur la selle sans attaquer les fesses...

SIEYES.

Un coup de sabre!... c'est assez pour aujourd'hui.

(Il saute à bas du cheval.)

BISTOQUET, s'approchant et ôtant son bonnet.

Not' maître, par respect; c'est six livres pour la cravache...

SIEYES.

Quelle cravache ? je n'en ai pas.

BISTOQUET.

C'est égal. C'est l'usage.

SIEYES.

Bien... tenez.

COURTEL.

Monsieur le directeur, y a des dispositions.
Nous serons bientôt en état de parler au cheval.

SIEYES reprend son manteau et son chapeau.

(S'en allant.)

Au diable l'apprentissage du consulat !

(Il sort.)

SCÈNE VI.

L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-SULPICE.

15 BRUMAIRE.

Plusieurs ouvriers tapissent l'église, d'autres placent des tableaux et des inscriptions : au-dessus de l'ancien maître-autel, on lit : SOYEZ UNIS, VOUS SEREZ VAINQUEURS.

COLLET, regardant les ouvriers.

Allons, mes enfans, dépêchons, c'est bien ça. Notre pauvre église ! Il y a long-tems qu'elle est négligée. Ah ! voilà des tapisseries qui sont d'anciennes connaissances..... Cette Vénus-là était à la procession de la Fête-Dieu de 1767. Je disais bien qu'on finirait par les rouvrir ! Allons, le bon tems reviendra; et malgré les envieux, je retrouverai ma petite place de donneur d'eau bénite.

PUYVERT.

Eh bien, bonhomme Collet, ça va être chaud aujourd'hui. M. Couperin touchera les orgues. Je rentre dans ma charge pour lui donner du vent. Je vas voir si mon soufflet est rouillé.

COLLET.

C'est vous, M. Puyvert? vous voilà donc revenu, tout est donc fini?

PUYVERT.

Oui, oui, nous allons faire retentir les échos des airs républicains les plus harmonieux.

COLLET.

C'est donc une messe du Saint-Esprit?

PUYVERT.

Bah, le Saint-Esprit! C'est un repas de sept cent cinquante couverts que les Cinq-Cents donnent au général Bonaparte ; à trente francs par tête! ce n'est pas de la petite bière.

COLLET.

Un repas! qu'est-ce que vous dites, mon cher ami? On va dîner ici? dans l'église Saint-Sulpice?

PUYVERT.

Ne dites donc pas Saint-Sulpice, le Temple de la Victoire!

COLLET.

Eh bien, oui, le Temple de la Victoire : je n'y pensais déjà plus. C'est drôle que M. Vachelet, le limonadier, ne soit informé de rien. C'est toujours lui qui me met au courant. J'ai vu tant de choses, tant de changemens..... Au reste, rien ne m'étonne ; depuis le jour où j'ai

manqué d'être tué à coup de crosses sous le banc-d'œuvre, parce que j'avais nettoyé le bénitier de la chapelle de la Vierge, et qu'on m'a mené à la prison Duplessis comme bedeau réfractaire...

PUYVERT.

Ah! il y a beau jour de tout ça.

COLLET.

Mon cher monsieur, voyez-vous, je suis né, en quelque sorte, dans l'église; j'y ai toutes mes habitudes. Ils ont eu beau piller, dévaster, danser la carmagnole sur l'autel, tout emporter, je suis le seul meuble qui soit resté, avec l'orgue. Tous les jours je m'informe de ce qui se passe; s'il y a quelques changemens encore... si je suis donneur d'eau bénite ou concierge... quelque chose ou rien du tout.

PUYVERT.

Vous n'avez donc pas d'opinion, vieux saint tranquille?

COLLET.

Non, mon ami, je suis comme l'orgue, voyez-vous... je ne dis rien, mais quand on me touche, je dis tout ce qu'on veut.

PUYVERT.

Eh bien! papa, tu diras aujourd'hui : Vive

Bonaparte ! Tu ne donneras pas d'eau bénite, et tu boiras un verre de vin.

COLLET.

Bonaparte, Bonaparte..... ça serait de bien bon cœur si c'était lui qui rependît les cloches, et qu'il ne nous fasse pas regretter les oignons d'Égypte.

(Entonnant les vêpres.)

In exitu Israel de Egypto, domus Jacob de populo barbaro.

M. DE MIRAMOND, arrivant suivi d'un grand nombre de garçons servans, avec des tables, du linge, de la vaisselle, etc.

Doucement, messieurs, doucement... point de confusion; procédons par ordre. Attention aux surtouts et aux assiettes montées...

MARTIN, arrivant.

Votre serviteur, M. de Miramond, c'est donc vous qui êtes chargé de dresser? On m'envoie vous dire de vous dépêcher. Le coup-d'œil est très-beau : mais vous direz tout ce que vous voudrez; ces grands carreaux ne valent pas un beau parquet bien frotté.

M. DE MIRAMOND.

Si j'avais eu le tems, j'aurais voulu plus d'éclat. Autrefois un dîner politique se commandait un mois à l'avance. On savait ce qu'on faisait, mais aujourd'hui... Au fait, nous ne

sommes plus au tems du feu roi; mais cela viendra.

(Bas à Martin.)

Cela revient.

MARTIN.

Bah!

M. DE MIRAMOND.

Oui, M. Martin, il est clair comme le jour que M. de Bonaparte va culbuter le Directoire... Or je vous demande un peu pour qui il le culbutera?... Pour rappeler les Bourbons.

PUYVERT, s'approchant.

Les Bourbons? Oui, comme je danse. Bonaparte va rétablir la Convention.

COLLET.

Du tout. Il va remettre le culte et rouvrir les églises.

MARTIN.

Eh non! Il va demander à M. Barras à être le sixième dans les cinq du Directoire.

M. DE MIRAMOND.

Messieurs, ancien maître-queux du roi Louis XV, j'ai l'habitude d'observer les cabinets... On fait des dispositions dans le château de Saint-Cloud. Or, je vous demande un peu pour qui on les ferait?...

MARTIN.

Pourquoi? Est-ce qu'on sait?

M. DE MIRAMOND.

Je me résume et je ne m'explique pas.

(Aux garçons.)

Allons, messieurs, l'heure s'avance. Les plateaux, le sablage, les candélabres... Allumez au fond.

(Plusieurs membres des Cinq-Cents entrent, ainsi que Kosciusko et Massarédo.)

MASSARÉDO, tenant le bras de Kosciusko.

N'est-il pas singulier de nous voir ensemble à un repas républicain, donné dans une église?

KOSCIUSKO.

Moi non, mais vous, mon prince.

MASSARÉDO.

Croyez-vous à la bonne foi de Bonaparte?

KOSCIUSKO.

Non, monsieur l'ambassadeur. Je le vois avec regret pour mon pays, pour la France, Bonaparte n'est pas l'homme de la liberté.

MASSARÉDO.

Eh! pourtant, vous, le dernier défenseur d'une république, vous le caressez assez publiquement...

KOSCIUSKO.

Oui, j'aime Bonaparte parce que je hais Suvarow.

MASSARÉDO.

Nous serons ici simples spectateurs. Nous verrons s'observer deux partis qui ne tarderont pas à se battre...

KOSCIUSKO.

Je vois s'agiter des intérêts qui ne sont pas ceux de la patrie. Il y a déjà quelques vertus éteintes chez les Français. L'énergie a eu son moment. L'argent a tout gâté sous le Directoire. Avec Bonaparte, ils auront de la gloire... et peut-être de la tyrannie.

MASSARÉDO.

Eh! bon Dieu, si ces députés vous ont entendu, ils vous prendront pour un prophète de malheur...

KOSCIUSKO.

Les maux de la Pologne m'ont appris à reconnaître l'agonie d'une république.

MASSARÉDO.

Kosciusko, je ne veux pas faire le fin avec vous, je ne suis que diplomate; mais il y a longtems que je prévois ce qui arrivera...

(Il lui serre la main.)

Sous peu de jours peut-être...

KOSCIUSKO.

On se place. La fête sera silencieuse. Tant d'efforts, tant de sang! et venir là!

SCÈNE VII.

LA RUE DE LA VICTOIRE, CI-DEVANT CHANTEREINE, DEVANT LA MAISON DE BONAPARTE. LES PORTES SONT OUVERTES.

18 BRUMAIRE, 8 HEURES DU MATIN.

(La rue est remplie de dragons du 9e à cheval.)

UN DRAGON, parcourant la rue au trot.

Cocher, tournez à gauche ! filez le long de la rue du Mont-Blanc. Pas de voiture ici.

LE COCHER, sur son siége.

Nous descendons chez le général... La rue du Mont-Blanc est pleine de troupes.

LE DRAGON.

Ça m'est égal ! filons ! c'est ma consigne.

MADAME GOHIER, à la portière de la voiture, s'adressant à un officier.

Monsieur l'officier! je suis Mme Gohier; je viens déjeuner chez Mme Bonaparte.
(Souriant.)
Je ne crois pas qu'il y ait de consigne pour moi.

L'OFFICIER.

Dragon, laissez passer la voiture du directeur.

LE DRAGON.

Pardon, mon officier, pas possible. J'ai ma consigne. Que la citoyenne descende à pied.

MADAME GOHIER, un peu fâchée.

C'est bien agréable !

(Elle descend et entre.)

UN OFFICIER DE DRAGONS, accourant au galop.

Place donc, les bourgeois! Faites ranger! Quatre dragons au coin de la rue!

UNE FEMME.

Mon capitaine, dites qu'on me laisse passer. Je suis cuisinière de M. Talma, dans la rue Chantereine...

UN DRAGON.

Allons, la vieille, il n'y a plus de rue Chantereine ! circulons.

(Il la repousse.)

L'OFFICIER, aux soldats.

En ligne, en ligne, dragons! voilà le colonel.

LE COLONEL SÉBASTIANI, accourant au galop.

Capitaine, vous vous porterez avec vos deux cents hommes au Pont-Tournant. Les dragons

à pied vous remplaceront. La consigne a été observée? Bien.

(Il descend de cheval, et entre. Arrivent coup sur coup le général Andréossy, et les adjudans-généraux Caffarelli et Doucet.)

CAFFARELLI.

Que diable se passe-t-il donc ici? Quelle affluence! le boulevard et la rue du Mont-Blanc sont remplis d'uniformes.

DOUCET.

Nous avons donc une revue?

ANDRÉOSSY.

Il n'y a pas moyen d'entrer chez le général: jusqu'au vestibule qui est rempli! Qu'est-ce que cela veut dire?

(Arrivent Milhaud et Morand.)

MORAND.

Parbleu! messieurs, il est assez plaisant que le commandant de Paris ne sache pas ce qui se passe. Aurai-je le bonheur de l'apprendre de vous? Pourquoi nous mande-t-on ici?

DOUCET.

J'ai interrogé tout le monde; personne n'a su me le dire: chacun se trouve convoqué sans savoir pourquoi.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

C'est fort extraordinaire!

MILHAUD.

Mais je crois que c'est tout bonnement la présentation du corps d'officiers.

ANDRÉOSSY.

Au fait, le général nous a fait attendre assez long-tems cette faveur.

MILHAUD.

Ma foi, messieurs, je vais risquer d'entrer chez le général. Que je sois au moins venu pour quelque chose.

CAFFARELLY.

Si vous entrez même dans la cour, vous serez bien heureux.

(Arrivent d'autres officiers.)

REGNAULT sort de la maison, conduisant Mme Gohier par la main.

Non, madame, je vous en supplie; j'aurai l'honneur de vous conduire jusqu'à votre voiture.

MADAME GOHIER.

En vérité, on se croirait dans une ville prise d'assaut! Non, M. Regnault, vous pourrez dire au général que je ne suis pas sa dupe. Je crois deviner ce qui se passe. Qu'il n'attende pas Gohier; Gohier ne viendra pas: sa présence est trop nécessaire au Directoire.

REGNAULT.

Réfléchissez donc, madame, aux consé-

quences de sa conduite, aujourd'hui. Vous savez que Sieyes lui-même...

MADAME GOHIER.

Sieyes peut avoir ses motifs pour abandonner le Directoire. Gohier est pénétré de ses devoirs : il ne trahira pas.

REGNAULT.

Je vois avec déplaisir que vous vous alarmez. Tout est prévu ; la résistance serait inutile ; dites bien cela à M. Gohier.

MADAME GOHIER.

On n'obtiendra rien de Moulins, ni de mon mari, par la force !

REGNAULT.

Madame, dans deux heures tout sera fini.

(Il s'éloigne avec elle.)

UN BOURGEOIS.

Eh bien ! citoyen, il paraît qu'il va faire chaud. Ça va être une journée !

UN AUTRE BOURGEOIS.

Une journée, une journée ! Je vois là-bas des sabres, et je rentre à la maison ; j'ai pas oublié que ce petit farceur nous a canonnés devant Saint-Roch.

BARLEAU, accourant.

Ah ! ah ! vous voilà. Je sais bien ce qui se

passe, moi; le Directoire n'est pas à son aise, allez. Je ne voudrais pas être dans sa culotte.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Bah! vous croyez que le Directoire est sur le pot? — Vive la liberté! vive Bonaparte!

LE SECOND BOURGEOIS.

Ah! voyez-vous? On crie déjà. Bon soir la compagnie. Gare les têtes à ceux qui en ont.

(Il se perd dans la foule.)

BARLEAU, se frottant les mains.

Les affaires vont bien! assez causé; quand le ciel tombera, il y aura bien des alouettes de prises.

PLUSIEURS DRAGONS, arrivant au galop, le sabre levé.

Place! place donc, les bourgeois!

UN DRAGON.

Au large, Parisiens!

UN BOURGEOIS.

Vous m'étouffez!

UNE FEMME.

Prenez donc garde! Est-ce qu'on écrase le peuple comme ça!...

UN TROISIÈME.

Méchant dragon! Si c'était dans le bon tems de la terreur, je te piquerais les os des jambes...

BARLEAU.

Dragon, dragon! laissez-moi au moins ramasser mon chapeau!

(Ramassant son chapeau sous les pieds des chevaux.)

Bon, bon! ça va très-bien.

(Le colonel Sébastiani et le général Leclerc descendent le perron.)

LE COLONEL SÉBASTIANI, à Leclerc.

Comment résister à cet homme-là?

LECLERC.

Aujourd'hui c'est l'homme de la France, colonel. Nous devons tous nous rallier franchement à lui. — Ah! voilà le commissaire Cornet.

M. CORNET, arrivant.

J'apporte le décret des Anciens!

LECLERC.

La partie est gagnée!

M. CORNET.

J'ai peint des conspirations, j'ai parlé de poignards, je les ai admirablement effrayés. La translation est adoptée et confiée au général. Mon zèle pour la liberté a triomphé de tous les obstacles! je cours chez le général. Nous avons sauvé la patrie!

(A Leclerc.)

Le général peut faire à présent tout ce qu'il voudra.

LE COLONEL SÉBASTIANI, souriant.

Entrez, M. Cornet, que toutes les portes vous soient ouvertes!

(Il entre.)

LEFEBVRE, arrivant au grand trot, et descendant de cheval dans la cour.

Sacrebleu, se f..t-on de moi ici? Par quel ordre êtes-vous sous les armes? Qui vous a commandés?

L'OFFICIER.

Général, le colonel nous a...

LEFEBVRE.

Eh bien! colonel, me direz-vous pourquoi votre régiment est hors de ses quartiers? Qui de nous deux commande la division?

LE COLONEL SÉBASTIANI, haussant les épaules.

Ma foi, général, allez trouver le général Bonaparte : il vous dira ses motifs.

LEFEBVRE.

Eh! f....e, Bonaparte n'est rien où je commande en chef. Ce mâtin-là arrive-t-il d'Égypte pour nous faire la loi?...

BONAPARTE, paraissant sur le perron, entouré de Murat, Macdonald, Lannes, Bernadotte, Joseph Bonaparte, Leclerc, Moreau, Berthier, et nombre d'officiers supérieurs.

C'est vous, Lefebvre, qu'est-ce donc? Vous, l'un des soutiens de la république, voulez-vous la laisser périr dans les mains des avocats?

(Détachant son sabre.)

Tenez, général Lefebvre, voilà le sabre que je portais aux Pyramides; je vous le donne en présence de l'élite de l'armée, comme un gage de mon estime et de ma confiance.

LEFEBVRE, très-ému.

Oui, mille tonnerres, jetons les avocats à la rivière! Je ne vous quitte pas!

TOUS.

Vive Bonaparte! vive la liberté!

JOSEPH, à Bernadotte.

Vous êtes bien calme, Bernadotte? La liberté...

BERNADOTTE.

Je n'y crois plus maintenant! Il n'y a plus de patriotes qu'aux Cinq-Cents.

BONAPARTE, vivement.

Vos Cinq-Cents!... la France les rejette!

BERNADOTTE.

Général, vous tuez la liberté! vos plans ramèneront la tyrannie!

BONAPARTE, avec un mouvement de colère concentré.

Ah! vous connaissez mes plans... je vous déclare que vous ne sortirez pas d'ici!

BERNADOTTE, avec dédain.

Je ne suis pas de ces généraux qui se lais-

sent arrêter. Ceux qui vous entourent me connaissent aussi. Si je recevais l'ordre d'agir, je combattrais toute tentative contre l'ordre établi.

BONAPARTE.

Je me fie donc à la promesse que vous faites de ne rien entreprendre de vous-même, et sans ordre.

BERNADOTTE.

Je n'ai rien promis, je ne veux rien promettre !

BONAPARTE, avec hauteur.

Que voulez-vous donc, monsieur ?

BERNADOTTE.

Point de rois, point de tyrans ! la liberté ou la mort !

BONAPARTE, descendant deux marches du perron.

Eh ! qui veut plus que moi la liberté ?

MURAT.

Oui, sacrénom, nous voulons tous la liberté !

TOUS.

Vive la liberté ! vive la république !

(Les généraux entourent Bernadotte et cherchent à le calmer.)

BONAPARTE, remontant les deux marches du perron.

Généraux, officiers, soldats ! cet état de choses ne peut durer. Avant trois ans, il nous mènerait au despotisme.

Nous voulons la république, mais assise sur les bases de l'égalité, de la tolérance politique et de la liberté civile.

Il est tems enfin que l'on rende aux défenseurs de la patrie la confiance à laquelle ils ont tant de droits.

A entendre quelques factieux, bientôt nous serions tous les ennemis de la république, nous qui l'avons affermie par nos travaux et notre courage.

Nous ne voulons pas de gens plus patriotes que les braves qui ont été mutilés au service de la république.

Plus de déportations! plus d'oppresseurs!

(Élevant le décret.)

Voici le décret des Anciens, qui ordonne la translation du corps législatif à Saint-Cloud. Je suis chargé de le faire exécuter à la tête des troupes. Je me rends à la barre des Anciens; j'y veux paraître entouré de mes compagnons d'armes. Nous y ferons entendre nos vœux. Soldats, vous me suivrez tous!

(Il descend.)

FOUCHÉ, arrivant d'un air flatteur.

Général, voilà une bien belle journée!

BONAPARTE, froidement.

Oui, il fait beau tems.

FOUCHÉ, surpris.

Vous me devez votre confiance, général. Comme ministre de la police, je vous ai déjà servi. Comptez toujours sur mon dévouement; j'ai déjà donné l'ordre de fermer les barrières, d'arrêter tous les courriers...

BONAPARTE.

Vous avez eu tort, M. Fouché! il ne faut pas d'éclat, je ne crains rien. Je marche avec la nation et je compte sur elle.

(Passant au milieu des généraux.)

Berthier, Lannes, Murat, Marmont, Macdonald, je vous ai toujours trouvés à mes côtés un jour de bataille, je compte sur vous. Général Moreau, la France sait que vous êtes aussi brave à l'attaque qu'habile à la retraite. — Serrurier, ma gloire est bien jeune, vous êtes mon aîné; soyez encore mon bras droit. — Mon brave Andréossy, nous n'avons ici ni le Nil ni l'Izonzo à passer. — Caffarelly, vous remplacerez auprès de moi votre frère; il fut mon ami, ne l'oublions pas. —Milhaud, vos services à Bassano et à Vérone attendent encore une récompense; comptez sur moi.—Colonel Doucet, servez-moi aussi bien que vous avez servi Lafayette; je serai plus heureux. — Allons, soldats, à cheval!

LE COLONEL SÉBASTIANI, à cheval.

Dragons! garde à vous! en avant par quatre.
Défilez en colonne, marche!

(Les troupes défilent aux cris de : *Vive Bonaparte!*)

LE PEUPLE.

Vive la liberté!

SOLDATS.

Vive Bonaparte!

TOUS.

Vive la république!

SCÈNE VIII.

LES JARDINS DU CHATEAU DE SAINT-CLOUD.

19 BRUMAIRE.

Les membres des deux conseils se promènent par groupes en attendant la séance. Ils passent tour à tour.

BIGONNET, passant avec Delbrel et Daunou.

(A Daunou.)

Vous voyez où nous mène la faiblesse des Anciens. On nous déporte à Saint-Cloud; et rien n'est prêt pour nous recevoir. La salle ne sera préparée que dans deux heures.

DELBREL.

Deux heures suffisent pour renverser la constitution.

BIGONNET.

On ne la renversera pas! Les Cinq-Cents sont là pour la maintenir.

DAUNOU.

Eh! messieurs, pourquoi tant d'emportement? qui vous dit qu'on songe à la renverser? vous convenez vous-mêmes qu'il faut des améliorations; un homme fort peut seul...

BIGONNET.

Cet homme fort, c'est Bonaparte, n'est-ce pas? Qu'on exécute les lois, et nous consentons tous, tout jeune qu'il est, à le nommer directeur.

DELBREL.

Que voulez-vous de plus?

DAUNOU.

Nous voulons le bien. Les Anciens ne l'ont-ils pas prouvé hier?

DELBREL.

Ils ont été joués par Bonaparte, comme tout le monde! A-t-il prêté le serment à la constitution, dans la séance d'hier? Non, il l'a esquivé. Il s'est présenté à votre barre avec des fiers-à-bras et des baïonnettes.

BIGONNET.

S'il ose se présenter en pareille compagnie aux Cinq-Cents, je demande qu'on le mette hors la loi.

DELBREL.

Oui! hors la loi!

DAUNOU.

Vous ne l'oseriez pas!

(Ils passent.)

BOULAY, passant avec Cabanis et Thiessé.

La suppression des conseils jusqu'au 1er frimaire a été résolue cette nuit.

THIESSÉ.

On parle de trois consuls. Qu'ils s'attendent à une violente opposition.

CABANIS.

La séance sera orageuse. Tout dépendra de Lucien.

BOULAY.

Lucien n'est pas le maître ! Si l'on avait suivi l'avis de Sieyes, les quarante meneurs des Cinq-Cents seraient arrêtés et la révolution consommée.

THIESSÉ.

Dites la représentation anéantie !

BOULAY.

Comme vous voudrez. Mais ces enragés me font peur. Voyons, soyez raisonnables, Bonaparte n'est pas...

(Ils passent.)

DESTREM, passant avec Fargues, Chollet et Aréna.

Oui, c'est un crime de lèse-nation ! il ne restera pas impuni. La constitution doit être respectée. C'est l'ancre de salut de la république !

ARÉNA, léger accent italien ainsi que Destrem.

Il me tarde d'entrer en séance. Nous sévirons contre les factieux ? Nous ne voulons point d'usurpateurs !

CHOLLET.

Bonaparte s'y présentera, n'en doutez pas. Il saura justifier sa conduite. Il n'a fait qu'exécuter les ordres des Anciens.

FARGUES.

Les Anciens ont usé d'un droit que leur donne la constitution. Mais ils détestent aussi le despotisme militaire, et si je croyais qu'il dût s'établir, je serais le premier à demander la révocation de nos décrets.

DESTREM.

N'avez-vous pas des yeux ? voulez-vous voir les nouveaux législateurs ? Ils sont là-bas plus de quatre mille, en bataille sur la place !

ARÉNA.

Non, la bonne foi est bannie du conseil des Anciens ! Elle s'est réfugiée avec les Cinq-Cents...C'est le dernier asile du patriotisme...Si Bonaparte ose le violer... qu'il meure !

CHOLLET.

Le tuer !

FARGUES.

Et pourquoi ? Pour avoir Sieyes, Ducos..... ou Barras peut-être ? Croyez-moi, le rôle de Cromwel est usé.

ARÉNA, hors de lui.

Les pauvres crédules ! Je le connais, moi, ce

Bonaparte ! Je l'ai vu despote dans ses langes ! Il vous écrasera tous de son talon ! Il vous asservira les uns par les autres ! Déjà l'armée est à lui...

DESTREM.

L'armée ! Augereau, Bernadotte, sont encore ici. Il ne les a pas séduits ceux-là... Qu'un orateur se présente ! Il ne faut qu'un mot pour ramener les troupes.

ARÉNA.

Eh bien ! je le dirai, moi, ce mot; j'y cours. Que les soldats trompés se réunissent à nous... qu'ils sachent que Bonaparte est un traître... qu'on a abusé les Anciens..... A la force des armes, opposons la force des lois ! Je vais leur parler !

(Il va pour sortir.)

CHOLLET, l'arrêtant.

Aréna, vous vous perdez. On est en garde contre le danger de l'éloquence.

ARÉNA, voulant s'éloigner.

Que voulez-vous dire ?

CHOLLET.

Que l'ordre est donné de sabrer quiconque voudra haranguer les troupes, général, ou représentant.

ARÉNA.

Oh ! pauvre pays...

DESTREM, l'emmenant.

Aréna, mon ami, du calme...

FARGUES.

Les salles sont ouvertes. Entrons, messieurs.

SCÈNE IX.

LE VESTIBULE DU PALAIS DE SAINT-CLOUD.

4 heures du soir, même jour.

(Plusieurs soldats sont assis sur des banquettes.)

UN GRENADIER.

Dis donc, Chauchard, c'est bien régalant de venir en planton à Saint-Cloud, pour qui? pour le roi de Prusse.

UN AUTRE GRENADIER.

Moi qui avais un permis de découcher et qui devais aller au Théâtre de la Cité avec ma particulière, voir la *Fête du Grand Mogol*. C'est qu'on dit que c'est une pièce aux oiseaux.

UN TROISIÈME.

Qu'est-ce tu veux y faire? nous sommes commandés pour une révolution. Faut faire son service.

PREMIER GRENADIER.

Laissez donc. On vous fait aller comme moi, comme les autres, à gauche, à droite. Votre Bonaparte est un démoniacre; qu'est-ce qu'il a

besoin de s'ingérer dans tout ; est-ce qu'ils le gênaient à Paris, ces pauvres petits pères ?

LE DEUXIÈME GRENADIER.

C'est que le général n'y va pas de main morte ! L'as-tu entendu, toi, hier, Laveyron, dans la cour des Tuileries, quand il a rembarré ce petit noireau qui venait de la part de Barras?...

LE TROISIÈME GRENADIER.

Si je l'ai entendu ! et c'est pas la première fois, je m'en vante. Est-ce que j'ai pas fait la campagne d'Italie? est-ce que je connais pas sa manière de s'interloquer avec le soldat?

LE DEUXIÈME GRENADIER.

Oh ! là-bas, c'était autre chose. Il montait dessus les Alpes et il nous disait : Camarades, vous n'avez pas de souliers dedans les pieds, et il y a là-bas des jolies Italiennes qui raffolent du Français... et de la pure farine en abondance. Pas de charge ! en avant, marche !

LE PREMIER GRENADIER, haussant les épaules.

Il vous parlait comme ça, parce que vous êtes des hommes sans inducation. Nous autres de Sambre-et-Meuse, c'était pas ça. Fallait nous parler le langage de la gloire et de la civilité. Tenez, Bernadotte, qu'est-ce qu'il nous disait : Vous êtes des gueusards ! Je veux pas qu'il soye dit que j'ai des pillards et des brigands dans

mes soldats. Le premier qui manque à l'ordre, fusillé !

LE DEUXIÈME GRENADIER.

Bah ! ton Bernadotte, ton Directoire et tes Cinq-Cents, c'est des polichinelles. Fallait voir ce qu'il en disait hier, Bonaparte, devant les rangs, à celui qui était censé Directoire, puisqu'il venait de sa part.

(Il imite Bonaparte.)

Qu'est-ce que vous avez fait, qu'il disait, de c'te France que je vous ai laissée fleurissante?... Je vous ai laissé de l'argent tout plein les coffres, et des bonnes victoires... Je m'en vas un petit moment en Égypte... et qu'est-ce que je retrouve? De la débine, et pas de quoi faire le prêt! Quoi que vous avez donc fait d'un tas de Français de ma connaissance qui avaient été ramasser de la gloire avec moi, dedans les champs les plus glorieux? Abîmés !... Tenez, je vous dis que ça s'embrouille, et qu'il faut des mutations, ou bien...

LE PREMIER GRENADIER.

Mais enfin, qu'est-ce qu'il veut? Je ne connais que mon chef, moi! Qui est-ce qui est le chef?

LE TROISIÈME GRENADIER.

C'est le Directoire. C'est lui qui donne les sabres d'honneur.

LE DEUXIÈME GRENADIER.

Du tout : c'est les Anciens.

LE TROISIÈME GRENADIER.

Les Anciens, on leur doit le respect et le haut du pavé quand il pleut ; mais v'là tout.

LE PREMIER GRENADIER.

Vous êtes encore dans les traînards. Le chef, voyez-vous, c'est Bernadotte, parce qu'il est ministre de la guerre. Je ne connais que lui, d'abord, et mon caporal.

LE DEUXIÈME GRENADIER.

Justement, le voilà.

LE PREMIER GRENADIER.

Bernadotte !

LE DEUXIÈME GRENADIER.

Non : le caporal et deux hommes. Est-ce qu'on relève ?

LE CAPORAL.

Le général Bonaparte va passer pour se rendre aux Anciens. En dehors ! sous les armes !

TOUS.

Sous les armes !

(Tous les soldats sortent du corps de garde et se rangent. Roulement de tambours.)

SCÈNE X.

LA GALERIE DE SAINT-CLOUD, SERVANT DE LIEU DE SÉANCE AU CONSEIL DES ANCIENS.

Même jour, 4 heures et demie du soir.

(Les membres du conseil sont dispersés dans la salle, et causent.)

LEMERCIER.

Je vous répète, citoyen Garat, que toute délibération est interdite jusqu'à ce que l'on ait notifié officiellement que le conseil des Cinq-Cents est réuni en majorité dans la commune de Saint-Cloud.

GARAT, s'asseyant.

A la bonne heure! Mais on cite à tout propos la constitution, sans savoir ce qu'elle contient...

DESTREM, MOREAU ET BAR, à la fois.

Je demande la parole!

LEMERCIER.

Je ne puis vous l'accorder; la séance suspendue, ne sera reprise que pour entendre le général Bonaparte.

DESTREM.

La discussion n'est pas libre !

UN HUISSIER.

Le général Bonaparte demande à se présenter devant le conseil des Anciens.

LEMERCIER.

Qu'on l'introduise !

(Mouvement général hors de la salle. La musique du conseil joue l'air : *Allons, enfans de la patrie.*)

UNE VOIX AU DEHORS.

Portez armes ! présentez armes !

(Roulement de tambours. Bonaparte entre suivi de ses aides-de-camp et de soldats. Les membres reprennent leurs places.)

BONAPARTE.

Citoyen président, je demande la parole pour rendre compte au conseil de la mission dont il m'a chargé.

LEMERCIER.

Je vous l'accorde, général.

BONAPARTE.

Représentans du peuple, vous n'êtes point dans des circonstances ordinaires. Vous êtes sur un volcan. Permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un soldat, avec celle d'un citoyen zélé, et suspendez, je vous prie, votre

jugement, jusqu'à ce que vous m'ayez entendu jusqu'à la fin.

J'étais tranquille à Paris, lorsque je reçus le décret du conseil des Anciens qui me parla de ses dangers, de ceux de la république. A l'instant j'appelai, je retrouvai mes frères d'armes, et nous vînmes vous offrir les bras de la nation parce que vous en étiez la tête.

DESTREM.

C'est pour cela que vous voulez la couper !

BONAPARTE continue sans l'écouter.

Eh bien! aujourd'hui on m'a abreuvé de calomnies. On parle de César, on parle de Cromwel, on parle de gouvernement militaire...

Représentans du peuple, la patrie n'a pas de plus zélé défenseur que moi... Mais les momens pressent, c'est sur vous seuls que repose son salut. Il n'y a plus de Directoire !

(Mouvement général.)

UNE VOIX.

Ni de législature !

BONAPARTE, sans l'écouter.

La république n'a plus de gouvernement : quatre des directeurs ont donné leur démission; j'ai cru devoir mettre en surveillance le cinquième en vertu du pouvoir dont vous m'avez investi. Les dangers sont pressans; le mal

s'accroît; les chouans font des progrès dans la Vendée; le conseil des Cinq-Cents est divisé. Il ne reste que le conseil des Anciens. C'est de lui que je tiens mes pouvoirs. Qu'il prenne des mesures, qu'il parle : me voilà pour exécuter. Sauvons la liberté! sauvons l'égalité!...

LINGLET.

Et la constitution, vous n'en parlez pas!

BONAPARTE, s'avançant avec fureur.

La constitution! Il vous sied bien de l'invoquer! vous l'avez violée au 18 fructidor! vous l'avez violée au 22 floréal! vous l'avez violée au 30 prairial!... La constitution! elle est invoquée par toutes les factions, elle est méprisée par toutes! Elle ne peut être pour nous un moyen de salut, parce qu'elle n'obtient plus le respect de personne.

Je dirai tout.

Depuis mon retour, je n'ai cessé d'être entouré d'intrigues...

UNE VOIX.

Pourquoi les fomentez-vous?

BONAPARTE.

Toutes les factions se sont pressées autour de moi; et ces hommes, qui se qualifient insolemment les seuls patriotes, sont venus me dire qu'il fallait écarter la constitution et pu-

rifier les conseils. Alors, j'ai craint pour la république.

Représentans du peuple, je ne suis pas un intrigant qui se couvre d'un masque hypocrite. J'ai fait mes preuves de dévouement à la république. Ceux qui vous parlent de la constitution savent bien que, violée à tous momens, déchirée à chaque page, la constitution n'existe plus. La souveraineté du peuple, la liberté, l'égalité, ces bases sacrées demeurent encore : il faut les sauver. Je vous déclare qu'aussitôt que les dangers qui m'ont fait confier des pouvoirs extraordinaires seront passés, j'abdiquerai ces pouvoirs. Je ne veux être que le bras qui soutiendra la magistrature, et fera exécuter ses ordres.

(Sur l'invitation du président, il prend place.)

CORNUDET.

Vous venez d'entendre, citoyens. Qui osera maintenant révoquer en doute une conspiration qui a été révélée par un héros qui fait la gloire de la France. Celui devant qui l'Europe et l'univers se taisent d'admiration, sera-t-il regardé comme un vil imposteur? Je vous le déclare : j'ai participé à la mesure de translation, parce que j'avais connaissance des propositions qui avaient été faites au général Bonaparte.

FARGUES.

Pour répondre à ceux qui doutent de la conspiration, je demande l'impression du discours du général à trois exemplaires.

PLUSIEURS VOIX.

Nommez les conspirateurs !

BONAPARTE.

Eh bien! chacun avait ses vues! chacun avait ses plans! chacun avait sa coterie...

DESTREM.

Sans compter la vôtre !

BONAPARTE.

Et s'il faut nommer les hommes, je les nommerai !

UNE VOIX.

Oui ! oui !

BONAPARTE.

Je dirai que les directeurs Barras et Moulins m'ont proposé de me mettre à la tête d'un parti tendant à renverser tous les hommes à idées libérales, et à ramener les ci-devant princes...

PLUSIEURS VOIX.

Un comité général !

UNE VOIX.

Non! non! Que tout soit dit en public.

LAUSSAT.

Je m'oppose au comité général. Puisque le général Bonaparte vient de dénoncer la conspiration et les conspirateurs, il faut que tout soit dit et fait à la face de la France.

CORNUDET.

Quand il s'agit de sauver la patrie, tout le monde a part à la magistrature. Songeons, représentans du peuple, que si la liberté est perdue pour nous, elle est perdue pour l'univers entier. Je demande que le général Bonaparte continue : il n'y a plus rien à cacher après ce qu'il a dit.

DUFAU.

On parle d'une conspiration : il faut la connaître. Que le général Bonaparte s'explique, puisque notre commission des inspecteurs n'agit que sous ses ordres.

LEMERCIER.

Je ne souffrirai point que nos collègues soient calomniés. La commission a offert de donner des détails sur la conspiration : elle les donnera.

DESTREM.

La véritable conspiration, c'est celle de Bonaparte contre la liberté !

DUFAU.

Je demande un comité secret pour entendre le général.

UNE VOIX.

Non! non! publiquement.

BONAPARTE.

Citoyens représentans! le conseil des Cinq-Cents est divisé. Les chefs des factions en sont la cause. Les hommes de prairial, qui veulent ramener sur le sol de la liberté les échafauds et l'horrible régime de la terreur, s'entourent de leurs complices, et se préparent à exécuter leurs affreux projets.

UN MEMBRE.

Tout à l'heure c'était l'ancien régime; maintenant c'est la terreur!

DESTREM.

Il veut vous effrayer. Il vous prend pour des enfans.

BONAPARTE, continuant toujours et d'un air irrité.

Déjà l'on blâme le conseil des Anciens des mesures qu'il a prises, et de m'avoir investi de sa confiance...

LINGLET.

Est-ce à tort?

BONAPARTE, hors de lui.

Pour moi, je n'en suis pas effrayé. Tremble-

rais-je devant des factieux, moi que la coalition n'a pu détruire! Si je suis un perfide, soyez tous des Brutus !

(Se tournant vers les soldats.)

Et vous, mes camarades, qui m'accompagnez, braves grenadiers que je vois dans cette enceinte, que ces baïonnettes avec lesquelles nous avons triomphé ensemble se tournent aussitôt contre mon cœur.

(Se retournant vers le conseil.)

Mais aussi, si quelque orateur, soldé par l'étranger, ose prononcer contre votre général les mots *hors la loi!* que la foudre de la guerre l'écrase à l'instant. Souvenez-vous que je marche accompagné du dieu de la guerre et du dieu de la fortune !

(Il sort.)

LES SOLDATS, le suivant.

Vive Bonaparte !

(Mouvement tumultueux dans le conseil. On entend partir de la cour les cris répétés de *vive Bonaparte!*)

BONAPARTE, au dehors.

Aux armes, soldats ! suivez-moi !

SCÈNE XI.

L'INTÉRIEUR DE L'ORANGERIE DE SAINT-CLOUD, SERVANT DE LIEU DE SÉANCE AU CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Le même jour.

GAUDIN, à la tribune.

Citoyens, un décret du conseil des Anciens transfère le lieu de cette séance dans la commune de Saint-Cloud, où nous sommes réunis.

ARÉNA, de sa place.

Bien malgré nous!

GAUDIN.

Cette mesure extraordinaire doit être motivée par des dangers imminens. Représentans du peuple, il est tems de sauver la patrie... de rétablir dans leur pureté les principes de la révolution... Je demande qu'une commission de sept membres soit nommée pour faire un rapport sur la situation de la république, et proposer les mesures de salut public qu'il conviendra de prendre.

UNE VOIX.

Appuyé.

DELBREL.

Gaudin est vendu !

BIGONNET.

Des dangers imminens ! C'est se moquer de nous.

DESTREM.

La constitution d'abord, nous verrons ensuite.

UNE VOIX.

La constitution !

GRANDMAISON.

Je demande la parole.

DELBREL.

La constitution ou la mort !... les baïonnettes ne nous effraient pas... Nous sommes libres ici.

VOIX.

Point de dictateur ! point de dictateur !

TOUS.

Vive la constitution !

UNE FOULE DE MEMBRES, se levant.

A bas les dictateurs !

LUCIEN.

Et qui vous parle de dictateurs? Qui vous menace de tyrannie ?

ARÉNA.

Vous! votre frère! vos soldats! vos coupe-jarrets!

UN MEMBRE.

Il y a un traître sous la toge du président!

UN AUTRE, s'approchant.

Quittez le fauteuil, si vous tenez à l'honneur.

LUCIEN, se couvrant.

Je sens trop la dignité de président du conseil pour souffrir plus long-tems les menaces insolentes des orateurs..... Je les rappelle à l'ordre.

ARÉNA.

A l'ordre. Ce n'est pas répondre!

GRANDMAISON, à la tribune.

Représentans, on vous a parlé de former une commission. Je demande qu'on s'informe des motifs qui nous amènent ici. Qu'on nous dise donc quels sont les grands dangers qui menacent la constitution! Je dis la constitution, car tout le monde parle de république sans s'entendre; et encore, nous entendons-nous? est-ce celle de Venise ou des États-Unis?...

UN AUTRE MEMBRE.

Est-ce celle de Robespierre et des Jacobins?

ARÉNA.

Est-ce celle de Sieyes et de Bonaparte ?

GRANDMAISON.

Depuis dix ans le sang français coule pour la liberté : ce n'est pas pour revenir à un gouvernement comme celui de l'Angleterre. Je demande qu'à l'instant tous les membres renouvellent le serment de fidélité à la constitution de l'an III.

LUCIEN.

Cette demande est inusitée. Je vais la mettre aux voix.

TOUS.

L'appel nominal !

DELBREL.

Le président veut étouffer la discussion.

UNE VOIX.

Lucien a juré cette nuit de renverser la constitution.

PLUSIEURS VOIX.

Eh bien ! qu'il la jure !

UNE FOULE DE VOIX.

Appuyé, appuyé ! Vive la constitution de l'an III ! Vive la république !

(Tumulte, l'assemblée entière se lève en répétant :)

Vive la république ! Vive la constitution !

UNE VOIX.

L'appel nominal, et le serment.

LUCIEN.

La demande du citoyen Grandmaison est adoptée.

(Lisant d'une voix mal assurée la formule du serment :)

« Jurez fidélité inviolable à la souveraineté du peuple, à la république française, une et indivisible, à l'égalité, à la liberté et au système représentatif tel qu'il a été décrété par la constitution de l'an III. »

GRANDMAISON.

Je le jure!

BERHAUD.

Je le jure!

ARÉNA, à Delbrel pendant que l'on prête le serment.

C'est un serment qui étouffera Lucien et son frère.

DELBREL.

Comme il est pâle! on l'entend à peine..... C'est le tour de Thiessé... lui aussi il a cédé... c'est un honnête homme abusé. Que de regrets il se prépare!

BIGONNET, à Delbrel.

Allons, c'est à nous! Je cours à la tribune.

(On prête le serment aux cris de *vive la constitution.*)

DELBREL.

Je demande qu'on adresse un message au con-

seil des Anciens pour leur annoncer que nous sommes constitués.

ARÉNA.

Oui, qu'il sache que nous existons encore !

LUCIEN.

Ce message sera fait, en échange de celui des Anciens que le conseil doit recevoir.

BIGONNET, à la tribune.

Le serment que vous venez de renouveler occupera sa place dans les fastes de l'histoire. Il pourra être comparé à ce serment célèbre que l'Assemblée Constituante prêta au Jeu de Paume, avec cette différence que les représentans fuyaient les coups du pouvoir et les baïonnettes et qu'ici les baïonnettes sont entre des mains républicaines...

UNE FOULE DE VOIX.

Oui, oui !

BIGONNET.

Mais le serment serait illusoire, si nous ne nous hâtions de le remplir, d'abord en adressant un message au Directoire pour lui annoncer notre installation, et en envoyant un message aux Anciens pour nous informer des motifs qui nous ont fait convoquer ici.

ARÉNA.

Je demande qu'il soit dressé une liste des membres qui ont répondu à l'appel nominal. Il faut que la France connaisse ceux qui se sont rendus à leur poste, décidés à périr pour la constitution républicaine !

DARRACQ.

On a proposé d'adresser un message au Directoire, cela est fort bien. Mais pour lui remettre ce message, il faudrait savoir où est le Directoire. Quant à moi, je ne sais pas où il existe. S'il était quelque part, je pense qu'il nous l'eût annoncé.

UNE VOIX.

Envoyez fouiller Bonaparte ; c'est lui qui a escamoté le Directoire !

LUCIEN, se levant.

Le conseil des Anciens vient de transmettre la lettre suivante dont il va être donné lecture au conseil.

(Il s'assied.)

UN SECRÉTAIRE, lisant.

Engagé dans les affaires publiques, uniquement par ma passion pour la liberté, je n'ai consenti à accepter la première magistrature de l'État que pour la soutenir dans les périls par mon dévouement, pour préserver des atteintes de ses ennemis les patriotes compromis dans sa cause, et pour assurer aux défenseurs de la patrie ces soins particuliers qui ne pouvaient leur être plus constamment donnés que par un citoyen ancien

témoin de leurs vertus héroïques, et toujours touché de leurs besoins.

La gloire qui accompagne le retour du guerrier illustre à qui j'ai eu le bonheur d'ouvrir le chemin de la gloire, les marques éclatantes de confiance que lui donne le corps législatif, et le décret de la représentation nationale, m'ont convaincu que, quel que soit le poste où m'appelle désormais l'intérêt public, les périls sont surmontés et les intérêts des armées garantis. Je rentre avec joie dans les simples citoyens; heureux, après tant d'orages, de remettre entiers et plus respectables que jamais les destins de la république, dont j'ai partagé le dépôt.

Salut et respect.

BARRAS.

18 brumaire an 8 de la République.

(Mouvement général.)

PLUSIEURS MEMBRES.

Relisez cette lettre!

D'AUTRES MEMBRES.

Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce une démission?

(Ils quittent tous leurs places, et se forment en groupe.)

DUPLANTIER.

Cette lettre est une démission. Je demande la formation d'une liste pour remplacer Barras.

PLUSIEURS MEMBRES.

Il y a d'autres démissions!... Il faut attendre.

GRANDMAISON, à la tribune.

Citoyens représentans, nous sommes aujour-

d'hui dans une circonstance si extraordinaire, que personne ne peut s'en rendre compte. Malgré l'imminence du danger, nous sommes tous réunis sans savoir où est le danger, où est l'ennemi. Je crois bien que, parmi les membres qui siégent ici, il en est quelques-uns qui savent d'où nous sommes partis, et où nous allons...

(Mouvement général. Tous les yeux se tournent vers la porte principale. Bonaparte paraît, suivi de quatre grenadiers. Il entre avec eux. La porte est encombrée de généraux et de soldats. L'assemblée entière se lève.)

PLUSIEURS VOIX.

Qu'est-ce que cela? des sabres ici!

AUTRES VOIX.

Des armes!

AUTRES VOIX.

A bas le tyran! A bas le dictateur!

(Tous les membres se précipitent vers Bonaparte.)

UNE VOIX.

Hors la loi! le nouveau Cromwell!

TOUS.

Hors la loi! hors la loi!

BIGONNET, prenant Bonaparte par le bras.

Que faites-vous? téméraire! vous violez le sanctuaire des lois! retirez-vous.

BONAPARTE.

Que voulez-vous ?... laissez-moi.

DESTREM, lui frappant sur l'épaule.

Voilà donc pourquoi vous avez remporté tant de victoires!... Votre gloire s'est changée en infamie. Sortez! sortez!

(On le foule et on le repousse.)

BONAPARTE.

Soldats!... sauvez-moi!...

ARÉNA, se jetant sur un grenadier, et le tirant par son vêtement.

Malheureux! respecte le temple des lois!

(Tumulte général.)

LEFEBVRE, entrant à la tête de plusieurs soldats.

Enlevez le général!... Grenadiers! défendez votre chef!

(Ils emmènent Bonaparte.)

UN MEMBRE, aux soldats.

Retirez-vous, malheureux! vous avez mérité la mort!

UN AUTRE.

Bonaparte s'est conduit en roi!... Il mérite le sort des tyrans!...

PLUSIEURS.

Sortez!.... sortez!.... Point de sabres! Hors la loi! A bas le dictateur et tous ses satellites!

(Les soldats sortent en tumulte poussés par les représentans. Le plus affreux tumulte règne dans l'assemblée.)

SCÈNE XII.

LA GRILLE DE SAINT-CLOUD, PRÈS DE LA SALLE DES SÉANCES.

(Des piquets d'infanterie et de cavalerie couvrent la place jusqu'au pont. Une voiture attelée de six chevaux, entourée de quelques hommes à cheval, est en station derrière le dernier piquet.)

SERRURIER, arrivant à cheval.

Soldats ! serrez vos lignes !

UN COLONEL, arrivant au galop.

Écrasez, écrasez le peuple ! Serrez vos rangs ! Place, place ! Écrasez la canaille !

SIEYES, à la portière.

Tout est fini ! Bonaparte est perdu ! Donnez le signal, partons !

COURTEL, à cheval auprès de la portière.

Il n'y a pas moyen de passer à présent, avec six chevaux et une voiture. Une foule du diable et du monde partout.

SIEYES.

Eh ! bon Dieu, bon Dieu, mon cher ami, comment faire ?

COURTEL.

Ma foi, monsieur l'abbé, montez à cheval, et filez en deux tems.

SIEYES.

Du tout, du tout! Dites qui je suis! Il faut que ma voiture passe! Appelez un général! Quelqu'un!

COURTEL.

Écoutez donc, mon représentant, c'est de votre faute. Je voulais partir il y a une demi-heure.

SIEYES, se rejetant au fond de sa voiture.

Est-il de bonne foi? M'a-t-il trompé? Pense-t-il à la liberté?... Songe-t-il à la tyrannie?... Contre qui se livre cette bataille!... Quel reproche, si moi, moi, j'avais contribué à renverser cette belle liberté!

(On entend un roulement de tambour.)

Oui : la liberté est morte... le règne des soldats commence...

(Le roulement se prolonge.)

J'entends déjà la grosse voix du despotisme... Pauvre France!...

BONAPARTE, à pied, presque porté par les soldats, soutenu par Lefebvre et plusieurs autres.

Les lâches!... les brigands!... Ils ont voulu m'assassiner, me mettre hors la loi! Moi que

les rois conjurés de l'Europe n'ont jamais pu y mettre.

(On lui amène son cheval.)

LEFEBVRE.

Remettez-vous, général.

MURAT.

Les saprées canailles, nous ne sommes donc plus là!

BONAPARTE, à cheval.

Soldats, ils ont voulu me tuer, mais je suis invulnérable!... Je suis le dieu de la foudre!

AUGEREAU.

Eh bien? général! vous voilà dans une jolie position!

BONAPARTE, se remettant.

Les affaires étaient plus mauvaises à Arcole.

MURAT.

Tenez, voilà le grenadier qui a sauvé la vie à Bonaparte!

LE GRENADIER.

Moi?

BERTHIER.

Tu as reçu un coup de poignard pour le général?

LE GRENADIER, étonné.

Mais non.

SERRURIER.

Vous avez reçu un coup de poignard pour Bonaparte?

LE GRENADIER.

Bah !

BERTHIER.

Tu as reçu un coup de poignard pour le Consul?

LE GRENADIER.

Tout ce que je sais, c'est qu'on m'a déchiré ma culotte.

BERTHIER.

Je te dis qu'on t'a assassiné !

MURAT.

Corbleu ! Tu es un brave. Comment te nommes-tu ?

LE GRENADIER.

Thomas Thomé, des Ardennes.

MURAT.

Tu déjeuneras demain avec moi.

LE GRENADIER.

Vraiment, est-ce que j'aurais été blessé ?

LUCIEN, à cheval, au milieu des troupes.

Vive la république ! A bas les assassins !

(A part.)

Quel calme !

(Haut.)

Citoyens, le président du conseil des Cinq-Cents vous déclare que l'immense majorité de ce conseil est dans ce moment sous la terreur

de quelques représentans à stilets qui assiégent la tribune, présentent la mort à leurs collègues, et enlèvent les délibérations les plus affreuses!

Je vous déclare que ces audacieux brigands, soldés par l'Angleterre, se sont mis en rebellion contre les Anciens, et ont osé mettre hors la loi le général Bonaparte!...

Général, et vous, soldats, et vous tous, citoyens, vous ne reconnaîtrez pour législateurs de la France que ceux qui vont se rendre auprès de moi. Quant à ceux qui resteraient dans l'orangerie, que la force les expulse!... Ces brigands ne sont plus les représentans du peuple, mais les représentans du poignard! Que ce titre leur reste!... qu'il les suive partout, et lorsqu'ils oseront se montrer au peuple, que tous les doigts les désignent sous ce nom mérité de représentans du poignard!... Vive la république!

LES SOLDATS.

Vive Bonaparte! Vive la république!

LUCIEN, à Bonaparte.

Tu restes-là?... Es-tu mort?

UN GRENADIER.

Mille tonnerres! mon général, est-ce qu'il sera dit que les péquins enfonceront les soldats?

MURAT, à cheval.

Soldats! les Anciens sont pour Bonaparte!...

Les Cinq-Cents ont voulu l'assassiner...Nous en viendrons à bout... Et la paix au bout de çà... En avant... Sabre en main... Chargez !

LES SOLDATS.

Vive la république !

(Un bataillon de grenadiers se précipite sur les pas de Murat, de Lefebvre et Serrurier, et entre dans l'orangerie.)

SCÈNE XIII.

L'ORANGERIE.

(La plus grande confusion règne parmi les Cinq-Cents. Aréna, monté sur une table, cherche à imposer silence.)

SHERLOCK.

Les troupes courent aux armes!... Il faut à l'instant rappeler le président au fauteuil! Je demande qu'on lui envoie l'ordre de reprendre ses fonctions!

(Les portes s'ouvrent. Une compagnie de grenadiers du corps législatif, les tambours battant la charge, et l'arme au bras, garnit le fond de la salle.)

DESTREM.

Qu'est-ce encore? Vient-on nous massacrer?

L'ADJUDANT RABBE.

Représentans, retirez-vous.

UN MEMBRE.

Nous retirer! De quel droit?

UN GRAND NOMBRE DE MEMBRES.

Oui, oui! de quel droit?

L'ADJUDANT RABBE.

Grenadiers, croisez baïonnettes! En avant, marche!

(Les soldats hésitent.)

LEFEBVRE.

Mille tonnerres, vous hésitez! Chargez sur les brigands! En avant sur les manteaux rouges!

(On bat la charge. Les députés fuient çà et là, les uns se portent en foule aux couloirs, d'autres s'échappent par les fenêtres basses, abandonnant leurs toques et leurs manteaux. Bonaparte entre tenant le bras de Lucien avec son état-major. La salle est évacuée. Les soldats se rallient de chaque côté de la tribune.

BONAPARTE, d'une voix très-émue.

La révolution est finie!

LUCIEN.

Vive la liberté!

TOUS.

Vive la liberté!

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

